

B2 615944

FD 22922

L'Activité du Prophète Jérémie

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE BIBLIQUE

PAR

André **ÆSCHIMANN**

T H È S E

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



GENÈVE

IMPRIMERIE ROMET, 26, BOULEVARD GEORGES FAVON

1907

La Faculté de Théologie de l'Université de Genève, chargée par le règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'impression, sans entendre exprimer par là d'opinion sur les propositions qui s'y trouvent énoncées.

Genève, février 1907.

Le Doyen de la Faculté :

ED. MONTET, D^r Théol.

OUVRAGES CONSULTÉS

- Lucien GAUTIER, Introduction à l'Ancien Testament. Lausanne, 1906.
- C.-H. CORNILL, Einleitung in das A. T., 3^{me} éd. Fribourg, 1896.
- E. RENAN, Histoire du peuple d'Israël, III. Paris, 1887.
- C. PIEPENBRING, Histoire du peuple d'Israël. Paris, 1898.
- B. STADE, Geschichte des Volkes Israël. Berlin, 1887-1888.
- J. WELLHAUSEN, Abriss der jüdischen Geschichte (Skizzen und Vorarbeiten I). Berlin, 1884.
- A. WESTPHAL, Jehovah : les Etapes de la Révélation en Israël. Montauban.
- K. MARTI, Die Religion des A. T. unter den Religionen des Vorderen Orients. Tübingue, 1906.
- R. SMEND, Lehrbuch der A. T. lichen Religionsgeschichte, 2^{me} éd. Fribourg, 1899.
- J.-J. VALETON, Article : Les Israélites. Manuel d'Histoire des Religions de Chantepie de la Saussaye. Paris, 1904.
- Lucien GAUTIER, Vocations de prophètes. Lausanne, 1900.
- C.-H. CORNILL, Der Israëlitische Prophetismus, 2^{me} éd. Strasbourg, 1903.
- F. GIESEBRECHT, Die Berufsbegabung der A. T. lichen Propheten. Göttingue, 1897.
- J. CALVIN, Prælectiones in Jeremiam. Edition Reuss, Baum. Cunitz. vol. 37. Ed. REUSS, La Bible : Les Prophètes. Paris, 1876.
- La Bible Annotée de Neuchâtel.
- C. von ORELLI, Strack-Zöcklers Kurzgef. Commentar; der Prophet Jeremia, 3^{me} éd. Munich, 1905.
- F. GIESEBRECHT, Handkommentar zum A. T. (Nowack); Das Buch Jeremia. Göttingue, 1894.
- B. DUHM, Kurzer Handkommentar zum A. T. (Marti). Das Buch Jeremia. Tübingue, 1901.
- C.-H. CORNILL, Das Buch Jeremia erklärt. Leipzig, 1905.
- Aug. KAYSER, Le Prophète Jérémie (Revue de Strasbourg, 1852).
- DAHLET, Jérémie et le Deutéronome (Thèse de Strasbourg).
- J. GRETILLAT, Etudes et Mélanges : le Prophète Jérémie.
- Ed. BRUSTON, Le Prophète Jérémie et son temps. Montauban, 1905.
- F. KÖSTLIN, Jesaia und Jeremia. Berlin, 1879.
- C.-H. CORNILL, Jeremia und seine Zeit. Heidelberg, 1880.
- K. MARTI, Der Prophet Jeremia von Anatot. Bâle, 1889.
- W. ERBT, Jeremia und seine Zeit. Göttingue, 1902.
- E. SELLIN, Jeremia von Anatot (Neue Kirchliche Zeitschrift, 1899).
- M. VERNES, Art. Jérémie dans l'Encyclopédie Lichtenberger.
- C.-W.-E. NÆGELSACH, Art. Jeremia dans l'Encyclopédie Herzog-Hauck, 2^{me} éd.
- Fr. BUHL. Art. Jeremia dans l'Encyclopédie Herzog-Hauck, 3^{me} éd.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
OUVRAGES CONSULTÉS	5
INTRODUCTION	9
REMARQUES PRÉLIMINAIRES	13
CHAPITRE PREMIER. — L'État moral et religieux de Juda au temps de Jérémie	19
1. Idolâtrie et prophétisme	19
2. La Réforme de Josias et le Deutéronome	24
CHAPITRE II. — L'activité prophétique de Jérémie	31
1. Première activité de Jérémie	31
2. La retraite de Jérémie et la réforme de Josias	36
3. L'activité de Jérémie jusqu'à la première déportation	39
4. La première partie du règne de Sédécias	48
5. La fin du règne de Sédécias. Le martyre du prophète	52
6. La fin de l'activité de Jérémie	56
CHAPITRE III. — La personnalité de Jérémie	63
1. Le caractère naturel de Jérémie	64
2. Influences subies	67
3. La vocation	71
4. Lutttes intimes	77
5. La personnalité de Jérémie	86
CHAPITRE IV. — Les effets de l'activité de Jérémie	93
1. L'influence directe de Jérémie	94
2. L'influence de Jérémie dans les siècles postérieurs. Quelques indices	96
3. Jérémie et la théologie officielle du Judaïsme	98
4. Jérémie et la piété individuelle	101
5. Conclusion	109
CONCLUSION	111

INTRODUCTION

Objet, limites, méthode et plan de cette étude.

« Les questions de psychologie sont les premières en histoire » (Sabatier). Cette admirable maxime, qui a reçu de son auteur lui-même et de quelques autres une application magistrale dans l'étude du Nouveau Testament¹, a été fort négligée en ce qui concerne l'Ancien Testament. Le présent travail est une tentative pour la mettre en pratique dans ce domaine.

Après Moïse, et à côté peut-être d'Esau et d'Ezéchiel, il n'est pas, semble-t-il, de personnalité plus importante au point de vue du développement de la vie religieuse d'Israël que celle du prophète Jérémie. Soit en raison de l'époque d'extrême effervescence au sein de laquelle il a travaillé, soit à cause de son immense valeur personnelle, il a exercé une grande action sur les destinées religieuses de son peuple. N'est-il pas, dès lors, du plus haut intérêt, et de la plus grande importance, d'étudier le ministère de cet envoyé de Dieu, non plus seulement historiquement, mais psychologiquement, de se demander qui il a été et comment il a agi, de rechercher quelles expériences il a faites et quels résultats il a obtenus ? A ma connaissance ce travail n'a jamais été fait, mais on en trouve dans les ouvrages qui parlent de Jérémie — et notamment dans ceux du professeur Cornill — bien des éléments épars. Rassembler et compléter ces données, les mettre en ordre et essayer de faire revivre ainsi un peu plus qu'à travers une narration purement historique la figure et l'œuvre de Jérémie, tel est le but que je me propose.

¹ En français : Sabatier, *l'Apôtre Paul* ; Fulliquet, *la Pensée religieuse dans le Nouveau Testament*, etc.

Il ne s'agit pas de faire une étude complète sur Jérémie : plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Aussi devons nous éliminer autant que possible toutes les indications historiques, et toutes les considérations de théologie biblique qui ne seront pas strictement nécessaires à notre propos. — Pour ce qui est de la critique du texte, étant donné l'état actuel des recherches sur le livre de Jérémie, il sera nécessaire de lui faire une certaine place et de discuter brièvement certaines questions particulièrement importantes. Mais ce ne sont là que des précautions indispensables pour fixer solidement la base sur laquelle s'appuiera notre étude psychologique.

Au sujet de la méthode à suivre il faut préciser un peu : Notre méthode sera *scientifique*, c'est-à-dire que nous nous soumettrons aux faits, et dans la mesure où l'esprit humain en est capable, nous nous dégagerons de tout a priori : c'est là la seule manière de se faire une idée juste d'une personnalité. Mais cette rigueur scientifique sera comprise dans un sens très large et n'aura rien d'exclusif : elle laissera place, s'il y a lieu, aux intuitions, et ce ne sera pas y manquer que de partir de données bien établies pour conclure à la réalité de faits douteux ou ignorés. D'ailleurs, il ne faut pas se faire d'illusions ; si, même lorsqu'il s'agit de faits admirablement documentés, l'histoire ne peut prétendre à une certitude absolue, combien plus en sera-t-il ainsi pour une période sur laquelle nous avons très peu de renseignements précis et dans des questions aussi délicates que celles de psychologie ! Bien des points devront évidemment rester dans l'ombre, et sur beaucoup d'autres nous ne pourrons que faire des hypothèses. Mais je pense que ce n'est pas une raison pour renoncer à ce travail : car c'est par l'hypothèse que la science progresse, et c'est par le choc des suppositions diverses que l'on arrive à voir laquelle se rapproche le plus de la réalité.

Mais notre méthode sera aussi *sympathique*. Je crois que l'on ne peut rien comprendre à un prophète ou à une personnalité quelconque, si l'on ne s'efforce d'entrer, par sympathie, dans son âme, de se replacer par la pensée dans les situations où elle s'est trouvée, d'épouser pour un temps ses préoccupations, ses passions, ses enthousiasmes et ses haines, de l'aimer, en un mot et de l'aimer activement. Pour Jérémie cela n'est pas difficile : d'emblée on se sent attiré vers lui ; puis, lorsqu'on s'est approché, lorsqu'on a pénétré un peu profondément en lui, et que l'on est parvenu à

savoir, sous les mots, deviner ses sentiments intimes, on découvre à chaque instant de nouvelles beautés, l'impression de monotonie, ressentie au début, disparaît complètement et l'on comprend bien des choses jusque là obscures. Il pourra même nous arriver de prendre, dans certaines questions obscures, pour boussole, l'amour que nous ressentons pour Jérémie. Cependant nous marcherons le moins possible dans cette voie, et nous nous garderons en tous cas, avec soin, de l'excès de ceux qui ne veulent voir dans Jérémie que ce qui cadre avec l'espèce de culte qu'ils ont pour lui.

Tous nos efforts auront pour but unique de pénétrer plus avant dans la compréhension de cette âme et de nous la représenter vivante, non pas d'une vie artificielle, mais de la vie réelle qui l'a animée et l'a rendue si grande.

Le plan de ce travail est dicté par la donnée même du sujet. Après un court chapitre destiné à situer psychologiquement Jérémie, nous nous mettrons en face de son activité, telle qu'elle pouvait apparaître à ses contemporains et nous parcourrons rapidement cette longue carrière pour nous faire une idée de ce qu'il fut comme *prophète*¹. Ensuite, passant à l'étude psychologique proprement dite, nous nous demanderons quel fut le principe de cette activité et ce sera l'objet d'une étude de la personnalité de Jérémie : nous essaierons de savoir ce que fut l'*homme*. Et, comme l'activité d'un prophète venu pour transformer les âmes ne peut pas être séparée des effets qu'elle a produits, nous tenterons, en dernier lieu, de déterminer l'influence que Jérémie a eue dans l'histoire religieuse d'Israël.

Il y aurait une foule d'autres questions à traiter, il serait très intéressant de faire une psychologie comparée de Jérémie et d'un autre grand prophète qui fut presque son contemporain, Ezéchiel, ou bien d'étudier à fond le rapport qui existe entre l'expérience personnelle de Jérémie et ses notions théologiques. Faute de temps, j'ai dû laisser tout cela de côté, espérant qu'un jour quelqu'un d'autorisé publiera sur Jérémie un ouvrage complet, où tout le monde pourra apprendre à connaître ce caractère héroïque et cette âme si tendre.

¹ Faute d'être arrivé à une solution satisfaisante du problème critique extrêmement complexe des ch. XLVI-LI, je serai obligé de laisser de côté l'activité de Jérémie comme « prophète des nations » qui est d'ailleurs tout-à-fait secondaire.

Pour moi, je me suis borné à l'étude de l'individualité agissante de Jérémie. Ce travail devait, au début, n'être que la première d'une série d'études de psychologie biblique et historique destinées à éclairer, par des faits, la question si obscure de l'individualisme religieux. Je me suis, par la suite, rendu compte qu'il ne pourrait être complet et utile qu'en étant poussé plus à fond que je ne le voulais d'abord. Puisse-t-il au moins, sous cette forme, apporter une modeste contribution à la solution de ce grand problème, et en même temps faire connaître toutes les richesses que l'on découvre en étudiant le vieux prophète! Pour moi, je dois à cette sorte de longue intimité que j'ai eue avec lui, des heures d'immense enthousiasme et beaucoup de consolations et d'édification. Et mon vœu le plus ardent c'est que, toujours plus connu, il fasse toujours plus de bien. Alors il sera enfin vengé des persécutions et des outrages de ses contemporains.

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Afin que notre étude psychologique de l'activité de Jérémie repose sur une base solide, il nous faut d'abord examiner nos sources. La question paraît simple, car le seul document canonique où nous puissions puiser est « le Livre de Jérémie ». Le nom du prophète entre bien, il est vrai, dans le titre traditionnel des « Lamentations », mais on peut considérer comme un des résultats les plus incontestables de la critique moderne, que les Lamentations ne sauraient avoir pour auteur Jérémie, auquel d'ailleurs, le texte hébreu ne les a jamais attribuées. Les travaux de Nägelsbach ont rendu pour ainsi dire évident ce résultat, qui d'ailleurs n'implique pas forcément la négation d'une certaine parenté spirituelle et même littéraire entre les Lamentations et le livre de Jérémie.

Notre seule source authentique est donc le Livre du Prophète Jérémie, placé, dans le recueil hébreu, après celui d'Esaië.

Dès le premier coup d'œil, on s'aperçoit qu'il règne dans ce livre un grand désordre. On peut, en gros, distinguer trois groupes : des discours du prophète (I-XXV) ; une histoire suivie de la fin de la vie de Jérémie par son secrétaire Baruc (XXXVI-XLV) ; des prophéties contre les nations étrangères (XLVI-LII). Mais, sans parler du désordre qu'il y a dans chacun de ces groupes, il est tout un fragment (XXVI-XXXV) où les récits, les menaces, les promesses, se succèdent sans aucun lien chronologique ou pragmatique. Si nous ajoutons que partout l'ordre chronologique fait défaut, on comprendra combien il est difficile de s'orienter dans cette espèce de chaos.

Mais cette difficulté serait de peu d'importance s'il ne venait s'y greffer la question de l'intégrité du texte. Depuis longtemps, on avait reconnu l'existence de certains passages inauthentiques (X, 1-16 XVII, 19-27). En 1888, Schwally avait sérieusement contesté XLVI-LI et Giesebrecht (1894) avait continué dans cette voie ; mais c'est le Commentaire de Duhm (1901) qui a révolutionné la

critique du livre de Jérémie. Pour Duhm nous n'aurions que 500 versets authentiques (280 de Jérémie et 220 de Baruc), les 850 autres devant être attribués à des docteurs postérieurs, les « *Ergänzer* » (amplificateurs). Ceux-ci auraient voulu faire du livre du grand prophète une Bible qui répondît à tous les besoins religieux de leur époque, et pour y arriver ils auraient développé des discours, créé des incidents et des discours de toutes pièces, ôtant de cette manière au livre sa physionomie propre sans lui enlever cependant sa valeur. Cornill, dans son commentaire récent (1905), a donné en principe une confirmation de la découverte de Duhm. Mais il entre déjà dans la voie des restrictions. Au nom de preuves internes et avec un sens psychologique très sûr, il a contesté, pour certains passages, des jugements trop absolus fondés sur des considérations métriques, et d'autre part, des arguments de critique interne et historique lui ont permis de restituer à Jérémie des fragments très importants que Duhm avait sacrifiés.

Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer sur ce sujet une opinion personnelle précise, parce que la question est très délicate et n'est pas encore mûre. C'est pourquoi je me contenterai d'expliquer brièvement le point de vue auquel je me suis placé. Tout bien considéré, je ne crois pas qu'il soit possible de contester l'existence des *Ergänzer*. Les arguments d'ordre métrique de Duhm et de Cornill paraissent très forts, et la solution qu'ils donnent au problème a l'immense avantage d'expliquer d'une façon claire les divergences frappantes entre le texte massorétique et les LXX, dont le texte témoigne de remaniements moins avancés. Si l'on ajoute que de semblables remaniements étaient dans les habitudes des docteurs juifs qui étaient loin d'y voir un sacrilège, mais bien plutôt une marque d'honneur et de respect, on se rendra compte qu'il n'y a aucune raison sérieuse pour contester la possibilité d'un tel travail.

Mais il faut se garder de lui faire la part trop belle. Duhm a beaucoup exagéré les conséquences de la découverte et Cornill l'a montré d'une façon magistrale. On ne peut pas s'empêcher, par exemple, de donner, contre le critique qui retranche tout ce qui ne rentre pas dans le cadre d'une métrique inflexible, raison à celui pour qui « Jérémie était prophète avant d'être poète » et qui, en certains passages particulièrement saisissants, renonce à exiger ou à rétablir un rythme exact, et se contente d'admirer l'allure qui cesse d'être mesurée pour devenir « gigantesque ». Ne pouvant

moi-même juger les questions de métrique, je suivrai toujours, dans ce domaine, les indications d'un critique dont la pensée est aussi large et aussi sympathique.

Quant aux questions d'authenticité où les considérations d'histoire et de critique interne entrent en jeu, il faut aussi reviser attentivement toutes les affirmations de Duhm. Peut être même Cornill ne l'a-t-il pas assez fait et quelquefois l'enthousiasme qu'il ressent pour Jérémie l'a-t-il poussé à rejeter certains passages obscurs sans raisons assez fortes. Il faut, je crois, poser à la base de toute recherche et maintenir fermement les deux principes suivants :

1° S'il est facile de concevoir un *Ergänzer* allongeant et paraphrasant une prophétie de Jérémie, on ne peut pas se l'imaginer introduisant dans le recueil des discours purement artificiels destinés à exprimer ses idées à lui. Je crois qu'il y a au fond de tous les oracles mis dans la bouche du prophète au moins une parole authentique qui a servi de texte à l'amplification. Je reconnais qu'il est à peu près impossible de discerner quelles sont ces paroles, mais le fait doit être maintenu, même dans le cours des ch. XXX-XXXIII que Cornill lui-même abandonne en grande partie. — De même, je crois que les actes symboliques de Jérémie ont pu être des prétextes à commentaires mais que jamais ils n'ont été inventés par des auteurs postérieurs en vue de ces commentaires; et ce qui le prouve c'est que quelquefois même les « *Ergänzer* » font des contre-sens d'interprétation (notamment dans le passage XVIII, 5 ss.).

2° La critique interne est un instrument admirable et elle a rendu à l'interprétation de notre texte, des services inappréciables, mais il ne faut pas en abuser. C'est obéir à une tendance très naturelle que de se faire a priori une idée de la personne et de la pensée de Jérémie et d'écarter ensuite tout ce qui ne cadre pas avec cette idée; mais c'est manquer complètement à la saine méthode historique. Il est évident, par exemple, que les 1^{ers} versets du ch. XI sont en contradiction avec l'allure générale de la prédication de Jérémie. Est-ce une raison pour les déclarer inauthentiques? N'est-il pas plus juste de chercher une explication plausible de ce fait, et de se demander notamment s'il n'y a pas eu développement dans la pensée de Jérémie, si le passage en question n'est pas antérieur à certaines expériences qui auront transformé sa manière de voir? — Notre règle invariable, sur ce ter-

rain, sera de considérer tout ce qui est dans le livre comme authentique, jusqu'à ce que nous ayons la preuve du contraire. C'est une méthode plus scientifique, semble-t-il, que celle qui commence par révoquer tout en doute et n'admet ensuite comme authentique que ce qui peut être positivement démontré comme tel.

En appliquant sérieusement ces deux principes nous pourrions éviter les exagérations et arriver à des résultats assez précis: il serait trop long ici d'entrer dans le détail de ces résultats; lorsqu'il en sera besoin je dirai l'essentiel au cours du travail lui-même. Mais, en gros, je puis les résumer ainsi: beaucoup de fragments de versets, un certain nombre de versets tout entiers, et quelques longs développements disparaissent, entraînant avec eux quelques belles et touchantes pensées. Mais en somme tous les fragments les plus importants restent. Et d'autre part, considérablement allégés de tout un poids mort de phraséologie inutile, les prophéties se présentent maintenant à nous sous une forme infiniment plus simple, plus incisive et plus forte, et leur intérêt s'en accroît d'autant.

Cela une fois déterminé, il reste la question de chronologie. Nous l'avons dit, le désordre du livre de Jérémie est manifeste et les quelques rares indications que nous trouvons dans le livre lui-même au sujet de sa composition ne nous apportent aucun renseignement précis. Dans le ch. XXXVI il est vrai, le secrétaire de Jérémie lui-même nous raconte la composition d'un livre où étaient transcrites les prophéties de Jérémie jusqu'à la 4^e année de Jojakim. Mais qu'y avait-il dans ce livre, et comment se répartissent les prophéties dans ce long espace de 23 ans, ce sont des questions que l'on ne peut résoudre d'une façon sûre. Il en est de même en ce qui concerne le nouveau recueil de XXXVI, 28 et le problème se complique d'inauthenticité possible pour l'indication que nous donne XXX, 2. — Naturellement, en l'absence de toute chronologie sûre, les déterminations les plus arbitraires se sont fait jour. Erbt, par exemple, prétend renverser toute la chronologie traditionnelle et ne juger de la date des fragments que d'après leur contenu. Le procédé est en soi légitime, mais il faut se garder des exagérations, il ne faut pas méconnaître qu'il existe dans le recueil, certains groupes bien délimités qu'on ne saurait disloquer, surtout il ne faut jamais, à moins d'une nécessité qui se présente rarement, mépriser les indications du contexte ou affecter de ne pas tenir compte d'une date expressément mentionnée. Ici encore

c'est à Cornill que nous recourrons comme ayant le mieux respecté les règles essentielles, et nous lui emprunterons à peu près toute sa chronologie qui repose sur une série de raisons de critique interne et externe très fortes.

I. LE ROULEAU PRIMITIF.

a) Le récit de la vocation (I).....	628.
b) Discours prononcés sous Josias avant le Deutéronome (II-VI).....	628-623.
c) Discours des premières années de Jojakim (VII-X) ..	609-605.
d) Discours à propos de la bataille de Karkémisch (XXV)	605.

II. ADJONCTIONS AU ROULEAU PRIMITIF.

a) Discours en faveur du Deutéronome (XI, 1-XII, 16)	vers 622.
b) Oracles divers et fragments personnels (XIII, 1-8; XVIII, 1-4; XIX-XX)	609-605.
c) Oracles divers et fragments personnels (XIII, 23-XVII, 18; XVIII, 18-23; XIII, 18-22).....	604-597.

III. FRAGMENTS ISOLÉS.

a) L'Episode des Récabites (XXXV)	605 ou 604.
b) Vision (XXIV).....	597 ou 596.
c) La conduite à tenir vis-à-vis des Babyloniens (XXVII-XXIX).....	vers 595.
d) Oracles sur les Rois et les prophètes (XXII-XXIII)	époques diverses.

IV. LE LIVRE DE L'ESPÉRANCE.

Prophéties sur l'avenir. Fragments authentiques de XXX-XXXIII.....	époques diverses.
--	-------------------

V. LES MÉMOIRES DE BARUC.

1) Fragments :	
a) Le discours du Temple et ses suites (XXVI) .	609.
b) La composition du premier Rouleau (XXXVI cf. XLV).....	605 ou 604.
c) Prophétie sur la prise de la ville (XXI).....	vers 588.
d) Evènements dans Jérusalem assiégée (XXXIV)	vers 587.
2) La fin du ministère de Jérémie en Palestine et en Egypte (XXXVII-XLIV)	586-?

VI. PROPHÉTIES SUR LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

Ce qu'il y a d'authentique dans les chapitres XLVI-LI époques diverses.

APPENDICE NARRATIF, chapitre LII.

Cf. 2 Rois XXV, époque très postérieure.

Quelques-unes de ces dates sont à peu près certaines. Pour d'autres, le doute est possible. Mais on ne peut songer à demander plus en présence de tous les obstacles auxquels on se heurte à chaque pas dans cette recherche. Estimons-nous heureux d'avoir dans ce dédale un fil conducteur qui nous fait passer successivement devant tous les trésors qu'il renferme et nous permet de les comprendre l'un par l'autre.

J'ajoute que pour les livres de l'A. T. autres que celui de Jérémie dont j'aurai à faire usage, je suivrai les indications de l'Introduction à l'A. T. du professeur Lucien Gautier (1906).

CHAPITRE PREMIER

L'état moral et religieux de Juda au temps de Jérémie.

Il est très difficile de se faire une idée exacte de l'état moral et religieux du peuple juif à l'époque où parut Jérémie. Sur cette période, dont l'importance au point de vue des destinées religieuses de l'humanité ne saurait guère être exagérée, nous n'avons que très peu de documents: les brefs récits du Livre des Rois, quelques discours de prophètes, et c'est tout. C'est fort peu, et en tous cas c'est insuffisant, car ces brefs renseignements proviennent tous en définitive de la même source: le parti prophétique, et les procédés employés lors de l'apparition du Deutéronome nous poussent, sans nier en aucune façon la bonne foi des auteurs, à avoir certains doutes sur la parfaite impartialité historique de leurs écrits.

Est-ce à dire qu'il faille renoncer à acquérir certaines notions positives sur l'état des esprits à cette époque? Je ne le crois pas. Pourvu qu'on renonce à exiger des données très précises sur des questions nécessairement obscures, faute de documents, on pourra, à l'aide d'une méthode impartiale, et aussi de certaines inductions, arriver à fixer les quelques points essentiels nécessaires à notre étude.

1. Idolâtrie et prophétisme.

Nos sources sont unanimes à nous affirmer qu'au temps de Manassé et d'Amon, rois de Juda, et pendant les premières années du règne de Josias, l'état moral et religieux du peuple était déplorable. Après une assez longue période pendant laquelle Ezéchias, aidé par Esaïe, avait tenté de refouler la vieille religion populaire polythéiste, idolâtre et sensuelle, celle-ci avait fini par

reprendre le dessus. Elle trouvait de solides points d'appui chez les riches qui n'aimaient pas la prédication troublante et inquiétante de ces voyants qui venaient parler de la colère de Dieu, et dans le peuple, qui préférait aux exigences morales des prophètes une religion qui ne lui demandait qu'un certain nombre d'actes de culte et de sacrifices, avec faculté de se conduire absolument à sa guise. On avait — le roi probablement — pris soin de supprimer ceux qui auraient pu empêcher cette réaction, les prophètes avaient été massacrés (2 Rois XXI, 16) et ensuite, libéré de toute entrave, le peuple s'était livré à un véritable débordement d'idolâtrie et de sensualité. Les sacrifices prirent une importance de plus en plus grande — on alla jusqu'à sacrifier des enfants — la prostitution sacrée devint une institution officielle, et, en l'absence de toute règle, l'immoralité fit des progrès effrayants. Non pas que l'on fût irréligieux ; et il y a tout lieu de croire que les sacrifices d'enfants étaient une manifestation de repentance. Mais c'était une façon étrange d'honorer Iahvé que de placer dans son temple les divinités assyriennes, de se prosterner devant elles et de leur faire des sacrifices, de chercher son salut dans une bigoterie extérieure et matérialiste. En face de faits semblables on ne peut pas se défendre de voir dans cette période l'une des plus sombres de l'histoire d'Israël.

Cependant, un foyer de lumière brillait encore, ignoré sans doute de la foule, mais dont nous, à distance, nous pouvons constater l'activité bienfaisante. On sait que le prophète Esaïe avait consacré une partie de son activité à constituer une sorte de corps des disciples des prophètes,¹ destinés à être l'instrument de la rénovation future et l'image du « reste » qui « vivra »². Inspirés par sa parole puissante et stimulés par son zèle infatigable, ces disciples l'avaient soutenu pendant son ministère et avaient essayé de continuer son activité après lui. Traqués par la persécution, ils resserrèrent sans doute les liens qui les unissaient avec Dieu et entre eux, et formèrent une communauté vivante et agissante. Beaucoup furent martyrs (2 Rois XXI, 16) mais le zèle des autres n'en fut qu'augmenté, et ils vécurent retirés, conservant précieusement le trésor que Dieu et leur maître leur avaient confié,

¹ Cf. Es. VIII, 16, où Esaïe annonce sa résolution d'assurer le maintien de la révélation « avec l'aide de ses disciples ».

² Es. X, 22 ; VI, 11-13.

afin de pouvoir rendre témoignage quand le moment serait venu. C'est grâce à eux que l'esprit prophétique a pu traverser cette période critique, non seulement sans disparaître, mais en s'épurant par le fait de la persécution. Ils conservèrent pieusement le germe de religion intérieure et pure que de grands serviteurs de Dieu avaient déposé au sein du peuple, et ils fixèrent solidement les deux bases sur lesquelles devait s'appuyer toute tentative de rénovation : l'adoration spirituelle du Dieu unique et l'indissoluble union de la morale et de la religion.

Non pas cependant qu'ils aient exprimé l'idéal prophétique dans toute sa pureté. Si, par le fait des circonstances, leur piété était devenue de plus en plus spiritualiste et intérieure, elle n'en conservait pas moins des traces profondes des déviations qu'auparavant elle avait subies. On le vit bien plus tard, lorsqu'au sein du prophétisme de nouveau triomphant, diverses tendances se dessinèrent, qui reproduisaient les antiques déviations, qui remontaient aux fautes autrefois commises, et devaient renouveler, en l'aggravant, le mal qu'elles avaient déjà fait à la cause prophétique. Il vaut la peine de considérer d'un peu près ces tendances si l'on veut bien comprendre cette époque.

Possédés par la préoccupation de la justice, et n'ayant pas l'espérance de la vie à venir, les prophètes avaient accepté comme un dogme, dans leur religion morale, le principe ancien de la rétribution terrestre, et — avec raison d'ailleurs, car c'est là seulement qu'il peut se vérifier — ils avaient appliqué ce dogme aux choses politiques : Iahvé punit le peuple impie, méchant, idolâtre, et assure le triomphe du peuple qui obéit à sa loi. C'était une idée géniale que de faire servir ainsi une notion populaire simple et antique, à la prédication de la religion nouvelle. Quel plus puissant appel à la repentance que celui qui se bornait à montrer dans l'histoire les effets désastreux de l'impiété ? Et quelle autorité ne conquéraient-ils pas, ces hommes qui, grâce à leur sentiment de la justice et à leur pénétration dépourvue de préjugés, pouvaient prévoir les châtiments et annoncer les délivrances à venir ? L'exemple d'Esaié est convaincant à ce sujet et c'est à cette prédication forte, sérieuse et consciencieuse, que sont dûs beaucoup des succès des prophètes.

Mais cette position était très dangereuse à cause même de son caractère simpliste. L'histoire et la Providence semblent quelquefois prendre plaisir à dérouter les plus sagaces. Quelque clair-

voyants qu'ils fussent, il arriva aux prophètes de se tromper. Ou bien des calamités annoncées ne se produisirent pas, ou bien une période d'obéissance à l'influence prophétique se termina par une catastrophe inexplicable. L'effet produit sur le peuple était naturellement désastreux. Non seulement le prestige des prophètes, mais même l'autorité de Iahvé en reçurent de graves atteintes, et le polythéisme se développa sur les ruines du prophétisme abattu. Et pourtant les prophètes maintinrent énergiquement leur idée, sentant qu'il y avait là au fond quelque chose de juste. Malheureusement ils ne surent pas faire le départ du vrai et de l'erroné, ils ne surent pas spiritualiser et moraliser leur notion, et toujours ils continuèrent à se servir de cette arme à deux tranchants qui, lorsqu'elle ne leur assurait pas un triomphe éclatant, était le sûr moyen de leur défaite.

Ce ne fut pas d'ailleurs le seul compromis avec les idées courantes auquel les prophètes ne surent pas s'arracher. Au lieu de s'en tenir à leur prédication morale, en en maintenant énergiquement toutes les conséquences, fût-ce l'anéantissement de toutes les espérances nationales, ils pensèrent pouvoir la concilier avec le patriotisme borné qui avait cours à cette époque, et attribuer à Iahvé cette conciliation. Iahvé est juste, mais il est le Dieu d'Israël, il ne peut pas laisser périr son peuple, le chasser du pays qu'il a donné à ses pères. Parler ainsi était très naturel, d'abord parce que le patriotisme est chose sacrée, et ensuite parce que, s'il était un fait évident, c'était bien la protection permanente, et la protection « quand même » que Iahvé avait accordée à son peuple. Mais le succès considérable de cette manière de voir fut dû surtout au fait que ceux qui la mirent en circulation la rattachèrent au nom du grand prophète Esaïe. Celui-ci n'avait-il pas proclamé jadis l'inviolabilité de Jérusalem et n'avait-il pas affirmé de toutes ses forces que, même si tout à l'en-tour croulait, jamais Iahvé n'abandonnerait aux ennemis son sanctuaire ? Et l'on exploitait ces paroles du prophète, on posait cette intangibilité de la ville sainte comme une limite, une barrière que la justice divine elle-même devait respecter, oubliant que jamais Esaïe, si patriote et si convaincu de la protection du peuple par Iahvé qu'il ait été, n'avait cessé de proclamer que la justice de Dieu passe avant tout, et qu'il avait toujours considéré comme le plus essentiel de ses devoirs la condamnation sans réserve du peuple pervers. Sans doute, pour lui, la corruption

n'était pas assez grande encore pour exiger la destruction de Jérusalem, mais il est certain que, s'il en avait été ainsi, son patriotisme se serait tu devant l'arrêt prononcé par sa conscience. Dans le feu de l'action, les disciples du prophète ne surent pas saisir une nuance qui, vingt-six siècles après, est encore assez difficile à préciser, ils ne s'attachèrent qu'à l'affirmation générale de leur maître et même les mieux intentionnés marchèrent dans la voie du nationalisme. La politique extérieure prit une place de plus en plus grande dans leur activité et, surtout, ils excitèrent le peuple par des espérances merveilleuses dont leur désir intense et leur patriotisme ardent faisaient des certitudes. On vit un Nahum diriger ses attaques et ses menaces non plus contre l'immoralité d'Israël, mais contre l'Assyrie. Un Habacuc put chercher à excuser les péchés de Juda¹ et exalter, dans cette période troublée les prétentions outrepassées des Juifs vis-à-vis des autres nations. Dirons-nous que c'étaient de faux prophètes ? Non, car dans leur prédication la note morale est très accentuée. Mais le particularisme nationaliste était à ce moment là un vice général de la prophétie. Même chez Sophonie dont la prédication se rapproche à tant d'égards de celle d'Amos, on peut en trouver des traces très nettes. Cette attitude était intenable et dangereuse, car on ne peut pas prêcher comme absolue une morale à laquelle on pose soi-même des limites, et elle exposait les prophètes aux sarcasmes de ceux qu'ils voulaient convertir. — Aussi quelques-uns optèrent-ils franchement pour le nationalisme, comme cet Hanania, contre lequel lutta Jérémie. D'autres, moins oublieux des principes fondamentaux de la prophétie, mais pas assez hardis pour y revenir complètement, restèrent, malgré tout, dans cette position hybride, et se condamnèrent à n'avoir ainsi qu'une action restreinte.

Enfin il est une troisième tendance, moins accentuée, mais très nette déjà et qui va se développer de plus en plus, celle du formalisme. Sous le règne d'Ezéchias, profitant des circonstances particulièrement favorables, Esaïe avait obtenu du roi une réforme du culte : des idoles avaient été enlevées et le culte de Iahvé purifié dans une certaine mesure. On peut juger différemment cette « Réforme d'Ezéchias », on peut penser que les prophètes avaient raison de chercher à supprimer certains rites particulièrement révoltants afin de préparer la conversion morale du peuple, ou

¹ Hab. I, 13; Israël c'est le juste, et les étrangers le méchant.

estimer que toute tentative de ce genre était vaine, mais ce qu'on ne peut nier c'est que par cet acte on consacrait l'introduction d'un germe de formalisme dans l'esprit prophétique. Une importance énorme était donnée aux actes, on tendait à réformer la conduite du peuple avant de réformer le cœur des individus, on changeait le culte avant d'avoir transformé l'homme qui le rend. Sans que cela fût encore irrémédiable, la religion prophétique commençait à s'extérioriser. Il aurait fallu une personnalité puissante qui enrayât ce mouvement pendant qu'il en était encore temps et en revînt à la religion si grande et si pure des Amos et des Osée. Cette personnalité ne se trouva pas tout de suite, l'esprit prophétique inclina de plus en plus vers le légalisme et fit la loi du Deutéronome.

2. La Réforme de Josias et le Deutéronome.

Le bien profite souvent de l'excès du mal. L'immoralité impie et sanglante de Manassé et d'Amon finit par lasser et par révolter le peuple. Peu à peu au contraire sa fermeté dans la persécution et son courage rendaient au parti prophétique beaucoup d'autorité et de prestige, et son influence se faisait sentir sur les classes les plus diverses de la société. Un moment vint, après la mort d'Amon, où les prophètes purent songer à reprendre leur œuvre de salut au sein du peuple. Deux méthodes étaient possibles : ou bien continuer cette pénétration individuelle, lente, mais sûre, de la société par l'esprit prophétique, ou bien recourir à un moyen tout nouveau et, profitant des bonnes dispositions avérées du jeune roi Josias, donner au gouvernement une direction inspirée par l'esprit prophétique, et à la nation une loi nouvelle imbue du même esprit. Noblement désireux de voir la bonne tendance triompher au plus tôt en Israël, les prophètes ne songèrent même pas à employer la première méthode. La religion était encore pour eux une affaire collective, nationale ; il fallait une réforme collective, il fallait que toute la nation fût transformée.

En 621 ou 622 un livre de la Loi jusque là inconnu fut découvert dans le Temple. Immédiatement porté et lu au roi, ce livre fit sur lui une grande impression. Sur le champ il ordonna toute une réforme du culte et travailla avec zèle à purifier le pays des idoles qui le déshonoraient et à supprimer tous les abus honteux. Il fit de la nouvelle Thora la loi officielle du Royaume et il en

surveille étroitement l'application. En apparence, ce n'est là qu'une réforme cultuelle comme une autre, peu différente en somme de celle d'Ezéchias. En réalité, nous sommes à un des points tournants de l'histoire religieuse des Juifs et de l'humanité, et ce qui nous permet de nous en rendre compte, c'est que nous possédons le code qui fut le point de départ et le moyen de cette réforme dans les ch. XII-XXVI du Deutéronome¹. Dès le premier coup d'œil, l'importance de cette législation apparaît par le fait qu'elle est toute empreinte de l'esprit prophétique. Sans doute, on y remarque une tendance sacerdotale assez marquée, et cela tient à ce que ses auteurs ont dû tenir compte de l'espèce de monopole législatif qu'exerçaient en Israël les prêtres, et s'assurer le concours de ceux-ci au prix de concessions assez graves — mais la tendance dominante y est bien celle des prophètes : les notions morales et religieuses sont identiques à celles d'Ésaïe, et le ton général du livre, comme l'emploi qui est fait des souvenirs historiques montrent que ces législateurs improvisés ne pouvaient pas s'empêcher de rester prophètes, malgré tout, et d'exhorter toujours. Ce sont des prophètes qui ont fait cette loi et ils l'ont faite avec l'intention bien prophétique de s'en servir pour arracher le peuple à sa corruption morale et religieuse. A quel moment ils l'ont composée, que ce soit en vue même de la Réforme de Josias ou antérieurement, cela ne nous importe pas. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir qu'ils réussirent à faire accepter leur œuvre comme la loi du Royaume et à voir leurs principes officiellement proclamés et mis en pratique. Obtinrent-ils par là les résultats qu'ils avaient escomptés, et une règle venue d'en haut réussit-elle à déraciner une immoralité si profonde ? C'est ce que nous allons demander à l'histoire.

Les deux pôles de la législation du Deutéronome sont : 1° la nécessité d'une adoration respectueuse du Dieu unique ; 2° le devoir religieux de la moralité. C'est au premier principe que se rattache la loi la plus originale et la plus riche en conséquences

¹ Il n'est plus besoin de justifier cette affirmation, devenue banale, que le livre découvert dans le Temple ne peut être cherché que dans le Deutéronome. C'est en m'appuyant sur le fait que les ch. XII-XXXVI forment un tout bien limité et que, de plus, ils ne contiennent jamais certaines expressions et certaines pensées répétées à satiété dans les autres parties, que je les considère comme le noyau primitif.

que ce code contienne, celle qui prescrit l'unité du lieu de culte. Auparavant, chaque village, chaque hameau avait son sanctuaire, ses prêtres, son culte ; il était évidemment impossible d'exercer sur tous ces sanctuaires une surveillance suffisante pour empêcher l'idolâtrie, et d'autre part, chaque village adorant Dieu à sa manière, il finissait par y avoir comme un Dieu pour chaque village, et cela préparait le succès du polythéisme. Afin de supprimer tous ces abus, le Deutéronome prescrit l'unité du culte qui sera célébré dans le seul Temple de Jérusalem, et c'est autour de ce principe que viennent se grouper toutes les lois religieuses destinées à assurer à Iahvé une adoration digne de lui.

Quant à la partie morale, dont il serait trop long d'énumérer même les prescriptions les plus intéressantes, elle se distingue par sa notion élevée de la justice (XVI, 19, 20) et par une tendance très nette à introduire dans les rapports sociaux une humanité qui va quelquefois jusqu'à l'utopie, mais qui développe dans un sens très large et très généreux la moralité jusque là en honneur¹.

D'ailleurs le Deutéronome ne reste pas dans le domaine des principes, il se préoccupe de régler, d'une façon aussi pratique et aussi détaillée que possible, tous les actes qui découlent de ces principes fondamentaux : les prophètes ont pris au sérieux leur tâche de législateurs, et ils ont coulé l'esprit prophétique dans un moule qui n'était pas indigne de lui.

Inspiration élevée, caractère pratique, la loi nouvelle possédait donc tous les éléments nécessaires au succès, d'autant plus qu'elle était appuyée par l'autorité d'un roi populaire. Comment réussit-elle ?

En ce qui regarde l'influence religieuse, il faut tout de suite établir une distinction : la *forme* de la religion israélite a été profondément modifiée par la loi du Deutéronome. Tout de suite l'attention s'attacha à la prescription de l'unité du lieu de culte, et c'est sur ce point spécial que porta tout l'effort de la Réforme de Josias ; les sanctuaires des divinités païennes et les idoles furent détruits, les hauts-lieux souillés, et le monothéisme prophétique officiellement proclamé. La concentration du culte à Jérusalem souleva bien quelques difficultés, (2 Rois XXIII, 9) mais elles

¹ Cf. le beau témoignage que lui rend Renan : *Hist. d'Israël*, III, p. 228 ss.

furent vite surmontées et bientôt il n'y eut plus qu'un seul sanctuaire et un seul corps de prêtres. — C'était là un fait capital, pour le présent puisque le paganisme était refoulé, et surtout pour l'avenir. Il est très probable que si le culte n'avait pas été concentré à Jérusalem, si Sion n'était pas apparue aux Judéens déportés comme la Montagne Sainte sur laquelle seule on pouvait rendre un culte agréable à Iahvé, ils se seraient, comme leurs frères du Royaume du nord, établis en Babylonie et auraient été absorbés par les nations environnantes. Mais maintenant que le mot d'ordre était : Pas de culte ailleurs qu'à Jérusalem ! il n'était plus question de s'établir à demeure sur terre étrangère, le retour s'imposait comme un devoir non seulement patriotique, mais religieux. On peut trouver avec raison qu'il y a dans cette manière de voir un affaiblissement du monothéisme et une notion assez mesquine de Dieu — qu'un Ezéchiel devra combattre énergiquement — mais, étant données les circonstances, la règle posée par le Deutéronome a été un grand bienfait pour la religion juive, bienfait qui a d'ailleurs été payé par l'institution désastreuse d'un corps sacerdotal unique¹.

Quant au *fond*, quant à la vie religieuse véritable, la piété, l'échec de la réforme a été complet. Sans doute, sous Josias, les idoles furent supprimées et les sanctuaires païens abattus. Mais reportons nous à la vision d'Ezéchiel VIII-XI (vers l'an 600), qui, pour être une vision, n'en renferme pas moins sûrement des traits authentiques. Qu'y voyons-nous ? L'idolâtrie règne partout en Juda, partout, l'on voit des statues et des peintures impies, des femmes adorant la divinité phénicienne Tammouz, et des hommes se prosternant devant le soleil ! Et cela en plein Jérusalem, en plein temple, 30 ans après la Réforme ! Cette constatation suffit à nous montrer que la réforme avait été purement extérieure : si les idoles avaient disparu, les hommes étaient restés idolâtres, et ils

¹ Cornill (*Der Isr. Prophet.*, pp. 84-91) relève encore bien des conséquences fâcheuses de cette réforme, sur lesquelles nous ne pouvons nous arrêter ici. Il montre que les principes que le Deutéronome avait posés aboutirent : a) à la séparation pratique du domaine religieux et de la vie ; b) à la distinction entre prêtres et laïques (jusque là chacun était son propre prêtre) ; c) à la séparation de la vie religieuse et de la vie nationale entraînant celle du pouvoir religieux et du pouvoir politique jusque là étroitement unis.

saisirent la première occasion pour revenir à leurs anciens errements¹.

Pour ce qui est des conséquences morales de la Réforme, on peut difficilement se représenter ce qui se passa, mais le résultat final est tout aussi clair. Il est probable que ceux qui avaient déployé tant de zèle pour l'application des prescriptions religieuses du Deutéronome cherchèrent aussi à assurer l'exécution des préceptes moraux. Mais là, la tâche était beaucoup plus difficile, parce qu'il fallait un effort plus continu. On pouvait détruire les autels et réformer le culte dans un moment d'enthousiasme et de ferveur, mais, pour soumettre toute sa vie aux exigences de la loi, il fallait un courage et une persévérance que peu possédaient. Aussi céda-t-on bien vite à la tentation très naturelle de s'en reposer sur les efforts faits en vue de la réforme religieuse, et les devoirs moraux passèrent à l'arrière-plan. Naturellement la corruption morale continua à se développer, et nous verrons Jérémie qui, d'abord, était intervenu en faveur de la loi, reprendre avec véhémence la prédication des anciens prophètes contre un peuple qui, malgré les apparences, ne s'était pas le moins du monde amélioré.

Quelles sont les causes de cet échec ? Il y en eut de sociales et de politiques, il y en a qui furent dues aux circonstances, et surtout il y eut la paresse morale des Israélites. Mais l'esprit prophétique qui animait la loi, avait en lui-même assez de ressources et de vie pour surmonter ces obstacles. Le vice réel est plus profond : il doit être cherché dans le fait que les prophètes eux-mêmes, promoteurs de la Réforme, avaient, sur des points essentiels, perdu de vue les conditions de la vie spirituelle véritable.

Dans les circonstances où l'on se trouvait, une loi pouvait être d'une grande utilité. Mais les prophètes eurent le tort de donner tout de suite au code qu'ils promulguaient un caractère absolu et sacré. Devenue loi du Royaume, placée sous le nom de Moïse, considérée comme venant de Dieu, la nouvelle Thora devint tout de suite « la Parole de Dieu », le « Livre Saint » exprimant la

¹ « Il est plus aisé de nettoyer un temple que de purifier les cœurs... les événements politiques se chargèrent bientôt de montrer que l'exaltation religieuse ne tient pas lieu de repentir et que ce n'est pas assez de changer de fanatisme pour s'assurer le secours de l'Éternel. » A. Westphal, *Sources du Pentateuque*, II, p. 299.

vérité d'une façon immuable et définitive. C'était fixer à un certain point l'activité prophétique et la condamner à ne plus progresser. Mais c'était surtout donner naissance au littéralisme, substituer l'accomplissement mécanique des prescriptions mortes d'une loi écrite, à l'obéissance libre aux ordres de la conscience, c'était établir une règle ne variant de la moralité, grâce à laquelle un esprit sans scrupules pouvait, en tordant ou en tournant les préceptes, violer d'une façon flagrante l'esprit de la loi, tout en s'en proclamant le serviteur fidèle, c'était enfin faire de la moralité une affaire officielle, partant extérieure, et fausser ainsi le ressort de la vie morale.

Pendant une loi, même lorsqu'elle est revêtue d'une autorité officielle et dogmatique, peut encore exercer une action chez ceux qui, perçant la carapace d'orthodoxie qui la revêt, se laissent pénétrer par l'esprit qui l'a inspirée et qui en fait la vie. Mieux que partout ailleurs, cela eût pu se produire pour le Deutéronome, mais, par une erreur plus grave encore que la première, ses auteurs lui avaient enlevé aussi ce moyen d'action. Cette loi ne mentionne pas la transformation du cœur: toute la religion consiste pour elle dans l'accomplissement de certains rites et l'observation de certaines ordonnances morales (XXVI, 13-14; XIV, 23). De la conversion morale, de ce changement radical qui affecte la personne tout entière, elle ne dit rien. Jamais elle ne s'occupe de ce que l'homme doit *être*; elle se borne à régler ce qu'il doit *faire*. — C'est là qu'est la tare fondamentale, car, évidemment, personne ne songea à s'imposer cette transformation intérieure qu'on ne demandait pas; l'observation méticuleuse des prescriptions devint l'oreiller de paresse sur lequel s'endormit la conscience efféminée, et dans les cœurs les mieux intentionnés s'implanta une notion qui devait avoir une grande fortune par la suite, celle du mérite des œuvres¹.

¹ Cette erreur fondamentale vient probablement de ce qu'on avait oublié qu'une loi, excellente pour fixer et réglementer les conséquences normales d'un fait accompli, d'un principe acquis, est détestable lorsqu'on veut en faire un moyen pour changer les dispositions d'un peuple corrompu. Et si jamais, en tant que loi religieuse et morale, le Deutéronome eut une valeur réelle, ce fut sur un peuple transformé par la douleur de l'exil et par l'influence de quelques personnalités puissantes. De ce peuple il pouvait être la loi et il la fut.

Ces observations, auxquelles on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, nous expliquent pourquoi cette tentative pourtant si bien inspirée échoua si misérablement. Elle avait voulu transformer le peuple et en fait elle l'avait poussé plus avant dans la mauvaise voie où il était engagé. Loin d'avoir disparu, l'*impiété immorale* et l'*idolâtrie* regagnent chaque jour du terrain dans le peuple et n'attendent qu'une occasion pour se rétablir officiellement; en donnant à la loi une valeur absolue, le Deutéronome a cultivé le *légalisme* déjà existant et en a fait un arbre immense étendant partout ses rameaux; le *nationalisme* se développe toujours plus, avec l'aide inconsciente du Deutéronome qui, en parlant constamment de l'élection du peuple et de la valeur unique du sanctuaire de Jérusalem, contribue à répandre partout la confusion entre le patriotisme et le nationalisme. — Enfin, en mettant l'accent avec une netteté particulière sur la rétribution terrestre (cf. XXVIII) le Deutéronome encore fortifie ce vieux dogme si dangereux et produit chez tous une *fausse confiance* qui doit être fatale. Par la faute des prophètes eux-mêmes, le peuple s'éloigne de l'esprit prophétique. A partir de ce moment là, la situation ne changera guère. Certaines tendances, telles que la propre justice et la fausse confiance s'exagéreront; le nationalisme lui aussi, par le fait des guerres continuelles, des espérances réalisées ou trompées, s'exagérera; mais nous connaissons maintenant, par leurs origines, les courants principaux, et cela nous suffit pour avoir une idée assez nette de l'état d'esprit moral et religieux du peuple au sein duquel vécut et travailla Jérémie.

CHAPITRE II

L'activité prophétique de Jérémie.

Devant celui qui veut arriver à connaître l'activité d'un prophète, deux voies sont ouvertes. Il peut se placer en présence des discours de ce prophète qui nous sont conservés, en dégager par une étude attentive les notions fondamentales, et par là pénétrer dans sa pensée et, si possible, dans son cœur. Ou bien il peut, en rassemblant les quelques données qu'il possède, essayer de reconstituer la vie du prophète, se faire une idée de ce qu'a pu être cette vie, des obstacles qui l'ont entravée et des actes qui l'ont marquée, et acquérir ainsi une notion exacte de la façon dont il a compris et accompli sa mission. Pour certains prophètes le second Esaié, par exemple, et dans quelque mesure Amos, la première méthode s'impose, soit parce que nous n'avons d'eux que des discours tout à fait impersonnels, soit parce que leur message a une unité et une cohérence particulières. Mais lorsqu'on étudie Jérémie, qui eut pour mission non d'apporter un système de pensée prophétique, mais de vivre une vie de prophète, cette manière de procéder est inapplicable. Et comme d'autre part, le livre de Jérémie contient une foule de renseignements historiques d'un haut intérêt, nous devons et pouvons pratiquer la seconde méthode, qui seule nous mettra à même de comprendre ce qu'il voulut être et ce qu'il fut. Evidemment, nous ne pourrons pas tout connaître, mais nous possédons assez d'éléments pour tracer, dans ses éléments essentiels, la biographie prophétique de Jérémie.

1. La première activité de Jérémie (sous Josias, avant le Deutéronome).

C'est vraisemblablement vers l'an 625 av. J.-C. que commença l'activité prophétique de Jérémie. En ce temps-là, Josias, ou plu-

tôt ses conseillers continuaient à diriger le peuple dans la voie désastreuse où Manassé et Amon l'avaient engagé. L'immoralité et l'idolâtrie régnaient partout, et si la voix des prophètes se faisait quelquefois entendre, jamais elle ne parvenait à se faire écouter. A son tour, Jérémie se lève pour dire le message qu'il a reçu de Dieu, et les Judéens étonnés ne peuvent pas ne pas faire attention à cet homme jeune, timide, que l'on prendrait pour un enfant, et qui prononce les paroles les plus sérieuses et les plus sévères avec conviction et énergie ¹.

Ses idées ne sont pas neuves. Il en emprunte le fond et même souvent la forme aux vieux prophètes d'Israël, Amos et Osée. Ne dirait-on pas que c'est Amos qui revit en lui lorsqu'il attaque les abus des « méchants qui, par leurs ruses et leurs tromperies, sont devenus puissants et riches, et qui, gras et puissants d'embônpoint, négligent le devoir le plus sacré, la défense du pauvre et de l'orphelin » (V, 25-28)? « Le sang des innocents tache le manteau de la vierge d'Israël (II, 34) et comme le puits fait sans cesse jaillir ses eaux fraîches, Jérusalem, cette ville impie, fait toujours à nouveau jaillir sa méchanceté. » (VI, 7).

Mais plus encore que celle d'Amos revit, en lui, la pensée d'Osée. C'est à Osée qu'il emprunte ses invectives contre le peuple infidèle. « Comment dirais-tu : je ne me suis point souillée en servant les Baals. Regarde tes pas dans la vallée, et reconnais ce que tu as fait ! (II, 23). Sur toute colline élevée et sous tout arbre vert tu t'es prostituée (II, 20). Et malgré cela tu dis : Je suis innocente ; certainement la colère de Dieu s'est détournée de

¹ Les discours de Jérémie qui datent de cette époque sont contenus dans les ch. II-VI, où ils sont, sauf exception, classés par ordre chronologique. Ces chapitres font partie du recueil que Baruc écrivit sous la dictée de Jérémie en 604 après la bataille de Karkémisch, avec l'intention bien nette d'adresser, par leur moyen, un appel au peuple. Cette constatation historique doit nous rendre très prudents dans l'emploi que nous ferons de ces textes. Car, nous le verrons, le Jérémie de 604 n'était plus le même que celui de 625, il avait fait de nouvelles expériences et s'était ouvert de nouveaux horizons. Composant un recueil de discours choisis, il aura, parmi ceux qui dataient de 20 ans, retenu ceux-là seulement qui gardaient pour lui toute leur valeur et pour le peuple toute leur force, laissant le reste tomber dans l'oubli. De sorte qu'ici nous avons le Jérémie de 625, mais épuré par celui de 604 ; par suite, l'idée que, par ces discours, nous pourrions nous faire de sa prédication primitive, sera exacte, mais fragmentaire.

moi ! Voici, je vais contester avec toi parce que tu dis : Je n'ai point péché (II, 35) ». La même indignation qui animait Osée soulève Jérémie contre ces gens qui de la bouche prétendent que Iahvé est leur Dieu, et qui, en pratique, adorent les idoles qu'ils se sont faites (II, 27-28) et ne se confient que dans l'alliance des peuples étrangers (II, 18). Et enfin, lorsque, mis en présence de tout le mal qui se commet en Israël, il voit à quel point le péché est universel et profond dans toutes les classes de la société (V, 4-6), c'est encore Osée qui lui dit la parole libératrice, qui lui montre la seule voie de salut qui reste au peuple. « Votre cœur est envahi par les ronces du mal qui l'empêchent de rien produire. Défrichez-vous un champ nouveau, et ne semez pas parmi les épines ! » (IV, 3, Cf. Osée X, 12).

On le voit, il se rattache étroitement à la grande tradition prophétique. Pourtant il fait plus que répéter les discours de ses prédécesseurs, il leur donne un cachet nouveau, soit qu'il les enrichisse d'images frappantes et incisives, comme la célèbre comparaison des citernes crevassées (II, 13), soit qu'il élargisse et approfondisse les notions qu'il a reçues des autres : c'est ainsi qu'il ajoute à la prescription d'Osée « défrichez-vous un champ nouveau » cette exigence si originale et si nouvelle : « circoncisez vos cœurs », et qu'il prononce cette parole qui résonne déjà d'un accent évangélique « Marchez dans la bonne voie et vous trouverez le repos de vos âmes » (VI, 16). Mais surtout ce qui fait la valeur et la grandeur de ces paroles, ce ne sont pas tant les idées qu'elles revêtent que les sentiments qu'elles expriment. Jérémie s'y révèle tout entier, caractère tendre et passionné, faible jusqu'à l'hésitation et énergique jusqu'à la violence, capable tour à tour, au nom de sa conscience indignée, de condamner le peuple sans recours, et au nom de son amour sans bornes, de le solliciter doucement à la repentance en lui montrant les conséquences terribles de son refus (II, 25). Car il aime ce peuple qu'il menace, et, à la vue des malheurs qui vont l'accabler, il est en proie à une profonde douleur (IV, 19) ; il l'aime, et cet amour le fait espérer contre toute espérance. Il voit dans une vision les enfants d'Israël humiliés et repentants :

« Voici, l'on entend sur les lieux élevés — les pleurs, les supplications des enfants d'Israël. — Car ils ont perverti leur voie — ils ont oublié Iahvé leur Dieu.

« Revenez, enfants rebelles — Je pardonnerai vos infidélités » — « Nous voici, nous allons à toi — car tu es notre Dieu.

Oui, tout n'est que mensonge, et les collines — et le tumulte de la débauche sur les montagnes...

C'est en Iahvé notre Dieu seul — que réside le salut d'Israël — Les idoles ont dévoré — le fruit du travail de nos pères — leurs brebis et leurs bœufs — leurs fils et leurs filles.

Nous voulons avoir notre honte pour couche — et notre ignominie pour couverture, — Car nous avons péché contre notre Dieu — nous avons péché nous et nos pères. » (III, 21-25.)

A une telle humiliation le cœur de Iahvé ne peut se fermer, et si réellement ils veulent renoncer au passé et défricher un champ nouveau, alors il se souviendra du temps où Israël aimait Iahvé et où Iahvé le défendait contre ses ennemis (II, 2-4) et il rendra à tout le peuple, Ephraïm et Juda, une félicité éternelle (III, 6-ss.).

Hélas! ce n'est qu'un rêve. Jérémie a beau solliciter, il n'obtient aucun résultat. Placé par Iahvé au milieu de ce peuple « pour reconnaître et sonder ses voies », il s'aperçoit qu'« ils sont tous des rebelles et des calomniateurs, qu'ils sont tous corrompus. C'est en vain qu'on les passe et repasse au creuset, les scories ne se détachent pas » (VI, 27-29). La conséquence nécessaire — et Jérémie la tire tout de suite en dépit de son intense amour pour son peuple, au nom de sa notion très élevée de la rétribution divine — c'est que ce peuple n'est que de l'argent méprisable et doit être rejeté, c'est-à-dire qu'Israël doit être détruit.

Or, depuis quelque temps déjà, de formidables hordes de barbares s'abattaient sur l'Asie Antérieure. Les Scythes arrivaient du Nord, ravageant tout devant eux, répandant partout la terreur et la désolation¹. Dès l'abord, Jérémie avait vu dans cette invasion la punition de Dieu venant frapper le peuple infidèle et

¹ Ce sont les renseignements d'Hérodote (I, 103-107) qui permettent d'identifier l'invasion que décrit Jérémie à celle des Scythes. Les indications chronologiques, autant qu'on peut les inférer, concordent bien, et, à part quelques difficultés qui ne sont pas irréductibles, la description de Jérémie s'applique tout-à-fait aux hordes sauvages et nomades qu'étaient les Scythes. On a, malgré cela, contesté l'identification en disant : Si c'est des Scythes que Jérémie a parlé, ses prédictions se sont trouvées en défaut. Comment dès lors a-t-il pu les insérer telles qu'elles dans le livre qu'il a

tout de suite sa parole brûlante s'était adressée au peuple pour qu'il « en reçoive instruction ».

Un lion s'est élancé hors de son taillis — un destructeur des nations — s'est levé et a quitté sa demeure — pour faire de la terre un désert.

C'est pourquoi couvrez-vous de sacs, — pleurez et gémissiez — car elle ne se détourne pas de nous — la colère de Iahvé.

En ce jour-là le roi perdra courage, — le prince sera désespéré — les prêtres seront dans l'effroi — et les prophètes stupéfaits. (IV, 7-9).

Mais cette menace était restée sans effet. Le prophète a eu beau aller de l'un à l'autre, il n'a pas trouvé un seul juste (V, 1). Le peuple s'enfonce toujours plus dans son péché. Par là il signe son arrêt de mort. L'invasion que son repentir aurait pu endiguer va s'abattre sur lui et le détruire. Jérusalem elle-même va être prise et tous ses habitants dispersés.

Fille de mon peuple, prends des habits de deuil — Couvre-toi de cendre — ... Verse des larmes amères —

Car le devastateur vient sur nous à l'improviste... L'épouvante règne à l'entour... (VI, 24-26.)

Justice enfin va être faite, et le prophète méprisé triomphera.

Mais les Scythes ne vinrent pas. Attirés par la richesse de l'Egypte, ils n'eurent garde de s'engager dans le pays montagneux de Juda, et au retour, chargés du tribut payé par Pharaon, ils se dirigèrent sans s'arrêter vers le Nord. Jérusalem et Juda étaient saufs.

rédigé plusieurs années après ? La difficulté, très réelle, me semble avoir été résolue par Cornill (Comm. pp. 82-87). Celui-ci fait ressortir ce fait que les prophètes n'ont jamais considéré leurs visions comme quelque chose qui leur fût propre. La parole qu'ils prononcent vient de Dieu, c'est Dieu qui l'a dictée, c'est lui qui en assure l'accomplissement. Le prophète n'a donc pas à se préoccuper de la réalisation de ses prédictions : tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, elles s'accompliront. La seule chose qu'il ait à faire c'est, connaissant leur valeur divine, de les garder précieusement. Au besoin même, puisque leur réalisation, différée, est toujours imminente, il pourra les reproduire aux fins d'obtenir une repentance seule capable de prolonger le sursis. Partant de là nous pourrions, je crois, voir dans les envahisseurs les Scythes, et même croire qu'en écrivant ces discours Jérémie pensait, non plus aux Scythes mais aux Chaldéens, sans lui attribuer « un procédé discutable ».

Ainsi Dieu condamnait lui-même, aux yeux du peuple, les menaces du prophète de malheur, car un homme qui se trompe n'est pas digne d'être écouté. Même auprès de ceux qui sont bien disposés, le crédit de Jérémie est désormais ruiné, et toute prédication lui devient impossible. Alors il se retire dans son village natal, à Anatot, et son ministère semble fini. Il a été un grand prophète qui a fait revivre les héros d'autrefois, et qui, s'il n'a pas eu une pensée très originale, a imprégné ses discours de tendresse et de généreuse passion. Mais maintenant un malheureux concours de circonstances l'a déconsidéré, et, selon toute vraisemblance, il va, comme tant d'autres, rentrer dans l'oubli. Car il n'est pas concevable que cette nature faible, timide, résiste à cette épreuve. Profondément pénétré de l'idée de rétribution, il s'est lui-même senti ébranlé. C'en est fini de lui comme prophète ¹.

2. La retraite de Jérémie et la réforme de Josias.

Sur ces entrefaites se produit la réforme deutéronomique du roi Josias. Le pays est purifié des idoles et des hauts-lieux, la loi prophétique devient la loi officielle du royaume. Et alors Jérémie comprend ; il comprend que c'est à l'amour de Dieu qu'est dû l'échec de ses prédictions. En ne déchaînant pas l'invasion des Scythes, Iahvé a voulu donner une nouvelle occasion de repentance à la nation angoissée, et le peuple a répondu à son appel, il accepte comme règle de sa vie une loi d'inspiration authentiquement prophétique, il se décide enfin à accomplir la volonté divine. Ah ! il faut l'encourager dans cette voie, car, pour peu que ce retour soit sincère, il peut sauver Israël. Et Jérémie oublie le mépris qu'on a eu pour lui, il oublie que d'autres se

¹ Ceci est une reconstitution et non une description précise d'événements que nous connaissions exactement. Il s'agit d'expliquer ce long silence (au moins 14 ans) de Jérémie après l'invasion des Scythes et le fait qu'à l'apparition du Deutéronome, il n'est pas même fait mention de lui. Aucune hypothèse ne rend mieux compte de tout cela que celle de Cornill (Jérémie repoussé au second plan et empêché d'agir par l'échec de ses prédictions) ; c'est sur ce fondement que j'ai basé ma reconstitution. Elle est hypothétique, je le sais, mais plus que toute autre elle est explicative et c'est pourquoi je l'adopte. J'ajoute tout de suite que cette remarque s'applique à bien des points du § suivant.

sont attribué tout le mérite d'une réforme au succès de laquelle son activité à lui avait beaucoup contribué, il passe par dessus toutes les différences de point de vue qui le séparent des réformateurs officiels, comme l'importance donnée au culte et la tendance casuistique de la loi, pour ne voir que l'accord des principes. Comme lui, le Deutéronome veut la régénération d'Israël, et la voie sur laquelle il la poursuit est, en somme, la plus simple et la plus naturelle. Jérémie approuve donc la réforme, et aussitôt, bravant l'opposition, le mépris, les moqueries qui ne manqueront pas de tomber sur le prophète discrédité, il se met, dans son petit village d'Anatot¹ à parler en faveur de la loi nouvelle². « Ecoutez les paroles de cette alliance... et vous serez mon peuple et je serai votre Dieu » (XI, 2-4). Il pourrait, pour rentrer en grâce auprès du peuple, être large et se contenter d'une obéissance extérieure et formaliste aux ordres qu'il transmet de la part de Dieu. Mais non, il sait que Iahvé ne veut pas de tels serviteurs et qu'il faut lui obéir complètement car « à quoi sert d'aller à la maison de Iahvé ? la chair sacrée et les vœux ne

¹ C'est le rapport étroit que je vois entre le discours XI, 1-14 et la persécution des gens d'Anatot, qui me fait croire que c'est à Anatot et non « dans les villes de Juda et à Jérusalem » que Jérémie est intervenu en faveur de la Réforme.

² XI, 1-14. Ce fragment est l'un des plus contestés du livre de Jérémie. Il est rejeté par Duhm et Cornill, et Erbt ne le maintient que grâce à de sérieuses coupures. Les adversaires de l'authenticité s'appuient d'abord sur la contradiction évidente entre XI et les affirmations antilégalistes de VII-VIII. Mais si l'on admet que les ch. XI et suivants sont des adjonctions faites au rouleau primitif, de sorte qu'à partir de XI l'ordre chronologique est rompu, on peut très bien faire remonter XI à l'époque de l'apparition du Deutéronome. Or, les discours de VII-VIII ont été prononcés au début du règne de Jojakim, soit en 608 ou 609, c'est-à-dire douze ans après. En douze ans, Jérémie avait eu le temps d'évoluer et, en présence des effets désastreux de la réforme, en face du développement du cléricalisme et du légalisme, il avait pu finir par condamner la loi que, tout d'abord, il avait soutenue.

Il est vrai, et c'est là le deuxième argument contre l'authenticité, que nous n'avons, dans tout le reste du livre, aucune trace d'une intervention de Jérémie en faveur de la loi. Mais cela est encore explicable. Car ces traces ne pourraient évidemment être cherchées dans le « rouleau primitif » où Jérémie condamne la loi en termes formels et précis pour faire impression sur le peuple. Restent donc les adjonctions introduites dans le

sauraient préserver du malheur lorsqu'on fait le mal ! » (XI, 15). Cependant, les gens d'Anatot ne l'entendent pas ainsi. Furieux de voir leur quiétude troublée par cet homme qui veut, puisqu'ils n'ont plus de conscience, être leur conscience, ils se mettent à le persécuter, à tramer des complots contre lui et, de nouveau, le prophète est obligé de se taire (XI, 18-22).

Jérémie commence alors à ouvrir les yeux, et, en regardant autour de lui, peu à peu il se rend compte à quel point l'action de la réforme est superficielle : malgré la loi, l'état moral et religieux ne s'est pas amélioré. Bien au contraire, on se sert de la loi pour faire moins la volonté de Iahvé. Lui, conscience droite et âme profonde, il avait vu dans la réforme une tendance morale noble et bienfaisante, et il voit qu'on ne prend garde qu'aux prescriptions culturelles. Les idoles ont été détruites et le temple purifié, c'est vrai, mais le temple lui-même en arrive à devenir une idole. Est-ce vraiment « défricher un champ nouveau » que d'obéir, comme on en prend chaque jour plus l'habitude, à un certain nombre de préceptes de culte, de vie sociale aussi peut-être, et de s'abriter derrière cette obéissance pour ne faire aucun effort contre le péché, pour s'y enfoncer toujours davantage ? Et, dans l'esprit du prophète navré, une pensée tragique se fait jour peu à peu : les efforts louables n'ont fait que contribuer à l'augmentation du mal. Personne d'ailleurs ne s'en aperçoit. Tous croient que maintenant Iahvé protège à toujours l'Israël fidèle.

deuxième rouleau. Or, ce rouleau est au moins de quinze ans postérieur au Deutéronome, d'une époque où, depuis longtemps, Jérémie ne croit plus à la réforme. Et l'on voudrait qu'il nous y parlât en détail de ses impressions premières sur une entreprise avortée et condamnable à ses yeux ! Quelle que soit la sincérité d'un homme on ne peut lui demander un tel tour de force, d'autant plus qu'ainsi Jérémie aurait émoussé toute son action. Non, nous ne saurions pas ce que Jérémie a pensé primitivement sur le Deutéronome si, pour expliquer et introduire le récit de la persécution d'Anatot, il n'avait fait une allusion à ce qui l'a déterminée.

Du reste, je suis très frappé de la remarque très juste de Cornill qui déclare que jamais Jérémie n'a pu dire : Maudit soit celui qui n'accomplit pas le Deutéronome ! Et comme le style de ce fragment est loin d'avoir la fraîcheur et la force de celui de Jérémie, je suis très porté à croire qu'il y avait à cette place une brève mention des devoirs moraux prescrits par le Deutéronome, que l'Ergänzer aura trouvée insuffisante et aura délayée et accentuée.

Jérémie, lui, a une autre notion de Dieu : il sait que, sous les apparences de la dévotion, sous les actes les plus conformes à la loi, Dieu regarde à l'intention. Et alors, dans son opposition à tout ce formalisme, sa pensée s'élève, et il arrive à cette notion sublime du Dieu « qui sonde les reins et les cœurs », du Dieu qui est esprit et qui ne veut pas seulement des actes bons, mais une transformation complète du cœur et de la conscience. Et, de ce point de vue, il comprend la vanité de toutes les réformes légales : toute loi reste extérieure et ne saurait par conséquent rien faire ; ce qu'il faut c'est une vie nouvelle des âmes.

Mais tout cela, les Israélites ne le comprennent pas. Même les mieux disposés sont comme hypnotisés par la réforme et s'y confient de tout leur cœur ; personne n'en a vu la radicale impuissance, personne ne se doute que cette loi, qui s'est révélée comme incapable, doit être remplacée par un principe nouveau et n'a l'idée de ce que pourrait être ce principe. Il faut que ce peuple apprenne que la voie qu'il a prise mène à la mort et comprenne la nécessité de la conversion véritable. Qui peut l'y aider, sinon celui-là seul qui est entré dans les intentions de Dieu, Jérémie ?

La lutte contre le peuple et la loi va être terrible ; il ne pourra plus s'appuyer sur ses prédécesseurs, il n'aura aucun collaborateur pour l'aider, il vivra, parlera, souffrira seul. Mais, par un miracle d'énergie et de persévérance, cette nature confiante et timide saura tout braver pour faire triompher sa conviction. Il a fait l'expérience que l'action collective d'une loi ecclésiastique et civile n'a aucune valeur et qu'il y faut substituer l'action personnelle. Cette action sera son action, et il l'inaugurera en essayant de détruire la fausse confiance que la foi a fait naître dans le peuple.

Cependant il ne commence pas tout de suite à parler. Soit qu'il se recueille avant d'entamer cette lutte formidable, soit plutôt qu'il ne veuille pas faire bafouer le Dieu au nom duquel il parle, il attend quelque temps. Mais bientôt de graves événements politiques vont le forcer à sortir de sa retraite et à agir.

3. L'activité de Jérémie jusqu'à la première déportation.

L'année 609 est une des plus désastreuses qu'ait vécues le peuple de Juda avant l'exil. De terribles événements vinrent réveiller

douloureusement la nation qui se laissait aller à un rêve de paix et de prospérité. Pour ne pas subir la honte de la domination étrangère, et sur la foi des promesses deutéronomiques, le pieux et énergique Josias eut la folie de se porter au devant de l'armée triomphante de Néco II, roi d'Égypte, qui courait vers l'Euphrate prendre sa part des dépouilles de l'Assyrie démembrée. A Megiddo, Josias paya de sa vie son imprudence. Quelques mois après, son fils pufné Challoum (Joachaz), que la volonté populaire avait fait roi, sans doute afin de continuer la politique paternelle, fut déposé par Néco et envoyé comme otage en Égypte, où il devait rester prisonnier jusqu'à la fin de ses jours. Enfin, à cette nation privée de sa liberté et de ceux-là seuls qui auraient pu la conduire avec sagesse, le vainqueur imposa un roi peu populaire, Jojakim, fils aîné de Josias, un nouveau Manassé.

L'effroi et la douleur du peuple de Juda furent immenses. On vivait depuis si longtemps dans la tranquillité la plus parfaite ! Et maintenant l'ennemi était là, à la porte, il était même entré ! Avait-elle donc menti la parole des prophètes et de la loi qui promettait le salut au peuple fidèle ? Fallait-il donc abandonner toutes les espérances que la réforme avait fait naître ? C'en était-il donc fini avec Israël ? Telles étaient les questions que l'on se posait avec anxiété. Comment les ennemis jurés de la pure religion iahviste d'une part, et ceux dont la foi était réelle et profonde d'autre part, y répondirent, nous pouvons le soupçonner, mais nous n'avons pas là-dessus d'indications précises : du reste c'est peu important. Ce qui est essentiel, c'est de connaître l'attitude du gros de la nation, de ceux qui avaient accepté sans trop de peine le Deutéronome comme loi et l'avaient plus ou moins mis en pratique ; sur ce point, nous sommes suffisamment renseignés pour conclure qu'il y eut avant tout exagération morbide des tendances déjà manifestées. Probablement sous l'influence — subie peut-être inconsciemment — d'impies déclarés qui voyaient dans la défaite de Megiddo la faillite de la réforme, on laissa tomber de plus en plus les prescriptions morales de la loi, au point de les oublier complètement, et l'on ne conserva guère que des pratiques de culte. Par contre les vieilles affirmations d'Esaië, renforcées par le Deutéronome, au sujet de l'inviolabilité de Sion et du sanctuaire, trouvaient toujours plus d'écho dans ces âmes où la superstition supplantait complètement la religion, et qui, à une morale facile, voulaient joindre une religion facile, une confiance

aveugle en une toute puissance magique de la divinité¹. Et voilà pourquoi, dans la grande angoisse où l'ont jeté toutes les catastrophes politiques successives, ce peuple qui fait le mal, qui n'a aucune conscience de ses devoirs envers Dieu, se rend pourtant au Temple afin d'adorer, en paroles et en actes, ce Iahvé que sa conduite insulte à toute heure.

Eh bien ! c'est dans ce Temple même qu'une voix va retentir et lui dénoncer sa folie, son péché. Très peu après l'avènement de Jojakim, un jour de grand jeûne, Jérémie se lève en face de ce peuple troublé et inaugure à nouveau son ministère par une harangue passionnée et éloquente. « Ne vous abandonnez pas à des paroles trompeuses en disant : C'est ici le Temple de Iahvé, le Temple de Iahvé, le Temple de Iahvé ! Quoi ! vous dérobez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez faussement et vous offrez de l'encens à des dieux étrangers, et ensuite vous venez ici, vous vous présentez ici, devant moi, dans cette maison qui porte mon nom, et vous dites : « Ici nous sommes en sûreté ! » Et c'est afin de commettre toutes ces abominations ! Cette maison qui porte mon nom est-elle donc devenue une caverne de voleurs. Mais j'ai des yeux pour voir, dit Iahvé. Allez donc au lieu qui m'était consacré à Silo, là où autrefois j'ai fait résider mon nom, et voyez ce que j'y ai fait à cause de la méchanceté de mon peuple d'Israël. Maintenant, puisque vous faites ces choses et que, malgré mes appels, vous ne répondez pas, je traiterai cette maison sur laquelle vous faites reposer votre confiance, et le lieu que j'ai donné à vous et à vos pères, comme je l'ai fait pour Silo, et je vous rejetterai comme j'ai rejeté vos frères les Ephraïmites². »

Il est difficile, avec notre mentalité, de se représenter l'effet que produisirent ces paroles. Oser venir dans cette enceinte sacrée, dire

¹ D'ailleurs au sein de cette tendance même il faut établir des distinctions et constater la notable différence qui existe, par exemple, entre un Jojakim, despote vaniteux et jouisseur, complètement dépourvu de toute conscience morale et religieuse, et des prophètes du genre d'Hania qui, pour être inintelligents, n'en étaient pas moins sincères.

² VII, 1-15. Reproduit d'après Wellhausen. *Skizzen u. Vorarbeiten*, I, 73. L'absence de forme métrique ne saurait, comme le voudrait Duhm, faire douter de l'authenticité de ce discours (Cf. Cornill, *Comm.* p. 93). — Le ch. XXVI nous raconte, d'une façon très précise, les circonstances dans lesquelles ce discours a été prononcé. Il n'y a pas lieu de mettre en doute,

que le culte du Temple est inutile, prétendre que le sanctuaire de Jérusalem peut avoir le même sort que celui de Silo, en vérité, c'était blasphémer. Et quiconque blasphème doit être puni de mort. Ce n'est donc pas assez que Jérémie ait dû, le cœur déchiré, condamner ceux qui adorent sincèrement et de tout leur cœur le même Dieu que lui; voici maintenant que ceux-là même qu'il a voulu sauver le traînent en jugement. Les prêtres et les prophètes en effet se saisissent de lui, et, au milieu d'une foule énorme, ils le font comparaître, — car c'est le pouvoir civil seul qui peut condamner à mort, — devant les princes de la maison royale. Appelé à se défendre, le serviteur de Iahvé, en face de ces figures haineuses qui l'épient, reste calme et il brave tout parce qu'il sait que Dieu est avec lui. « Iahvé m'a envoyé, dit-il, pour prophétiser contre cette maison et contre cette ville toutes les choses que vous avez entendues. Maintenant, réformez vos voies et vos œuvres, écoutez la voix de Iahvé votre Dieu, et Iahvé se repentira du mal qu'il a prononcé contre vous. Pour moi, me voici entre vos mains; traitez-moi comme il vous semblera bon et juste. Seulement, sachez que si vous me faites mourir, vous vous chargez du sang innocent..., car Iahvé m'a véritablement envoyé vers vous. » Pas un mot pour lui-même : il a fait le sacrifice de sa vie, mais un témoignage de confiance absolue en Dieu, et encore une exhortation au peuple qu'il aime tant. Cette abnégation et ce courage le sauvent. Les juges sont subjugués et, sans bien peut-être le comprendre, ils sentent qu'un tel homme ne peut pas être condamné pour blasphème¹, car il porte en lui l'Esprit du Tout-Puissant (XXVI, 16). Aussi, se rappelant l'exemple de Michée (XXVI, 17-19 Cf. Mi. III. 12) ils mettent l'accusé en liberté, ne voulant pas se charger d'un si grand crime.

Tout n'est donc pas perdu. Si les prêtres et les prophètes sont

avec Ed. Bruston (*Le Prophète Jérémie et son temps*, p. 81), le rapport des ch. VII et XXVI, car l'allusion à Silo d'une part, l'identité des formules d'introduction d'autre part, constituent des preuves décisives. Erbft explique fort bien l'apparente contradiction entre l'anti-légalisme de VII et XXVI, 4, par le fait que Baruc, auteur de XXVI, n'aura pas compris la pensée de Jérémie dans toute sa profondeur.

¹ Cornill remarque spirituellement qu'ici les laïques se sont montrés plus compétents en matière religieuse que les théologiens, car ils ont jugé la parole d'après l'homme et non l'homme d'après la parole.

réfractaires, voici quelques consciences parmi les grands et dans le peuple¹ qui se sont montrées accessibles au message de Dieu². Aussi, sans une minute de répit, le prophète va reprendre sa tâche et essayer par tous les moyens, en s'appuyant sur toutes les bonnes volontés, d'amener le peuple à l'humiliation « afin que l'Éternel se repente du mal qu'il a prononcé » (XXVI, 13).

C'est par ses *discours* d'abord qu'il va poursuivre l'œuvre commencée : déraciner la confiance superstitieuse en ce temple et en ce culte que Iahvé n'a jamais ordonné (VII, 21-22), ébranler l'orgueil du peuple en lui montrant que cette loi en laquelle il se confie est une loi mensongère et trompeuse (VIII, 8), pousser à accomplir la seule loi véritable et bienfaisante, c'est-à-dire marcher dans les voies que Iahvé prescrit et écouter sa parole (VII, 23). Pour atteindre ce but il condamne et il menace. Il condamne avec la dernière énergie et l'immoralité qu'il voit régner partout (IX, 2-6) et l'impiété de ces hommes qui refusent de se convertir : « Même l'hirondelle, si haut qu'elle vole, connaît sa saison, et mon peuple ne connaît pas la volonté de Iahvé (VIII, 7), car Dieu est près de leur bouche et loin de leur cœur. » — De tels péchés ne peuvent pas ne pas attirer la colère de Iahvé et Jérémie voit approcher le châtement. Tantôt possédé d'une légitime indignation, tantôt en proie à la plus mortelle tristesse (IX, 1), le prophète, dans des pages saisissantes, décrit les malheurs sans nombre qui vont fondre sur le pays et le plonger dans la désolation. « Je ferai cesser, dit Iahvé, les cris de réjouissance et d'allégresse, les chants du fiancé et de la fiancée... (VII, 34) la mort sera préférable à la vie... La mort est montée par nos fenêtres, elle a pénétré dans nos palais. Elle extermine les enfants dans les rues, les jeunes gens sur les places. Les cadavres des hommes tombent comme tombe derrière le moissonneur une gerbe que personne ne ramasse. »³ (IX, 21, 22).

¹ Si l'on rejette, avec Cornill, la mention du peuple qui est faite au v. 8 on se rend compte en effet que le peuple a été, dans cette affaire, tout le temps du côté de Jérémie.

² L'exemple de la famille du prêtre Chafan (son fils Akhicam et ses petits-fils Gedalia et Gemaria) nous fait supposer qu'au moins jusqu'à la première déportation il y eut toujours un groupe de nobles, sympathiques à Jérémie.

³ « Les palais, les châteaux ne donnent aucune sécurité contre la terrible faucheuse qui monte par les fenêtres. Jérémie voit déjà tous les champs

De tels discours trouvaient-ils un écho dans les cœurs? Chez certains sans doute. Mais tous ne comprenaient peut-être pas. Aussi Jérémie a-t-il recours à un moyen d'appel plus tangible, *les actions symboliques*.

Un jour il achète un vase chez un potier, et, se faisant suivre de quelques anciens, il se rend au lieu tristement célèbre de Ben Hinnom, et là, après avoir brisé le vase sous leurs yeux, il prononce ces simples paroles « Ainsi parle Iahvé des Armées : c'est ainsi que je briserai ce peuple et cette ville, comme on brise un vase de potier sans qu'il puisse être rétabli¹. » Une autre fois il prend une ceinture de lin que pendant plusieurs jours il porte en la tenant à l'abri de toute humidité. Puis il va la cacher dans une fente de rocher à Pherat, près d'Anatot et plusieurs jours après il l'y retrouve gâtée et hors d'usage. « C'est ainsi, dit Iahvé, que je détruirai l'orgueil de Juda. Qu'il devienne comme cette ceinture qui n'est plus bonne à rien! »² (XIII, 1 ss.).

Enfin, pour donner plus de force à sa prédication, Jérémie a recours à *l'exemple*. Il vit seul, car Iahvé lui a dit : « Tu ne prendras point de femme, et tu n'auras en ce lieu ni fils ni fille.

impitoyablement coupés... et la première chose sur laquelle son regard désolé tombe dans ce tableau de désolation, ce ne sont pas les épis, dont la destinée est d'être coupés, mais les fleurs qui ont poussé entre les chaumes pour l'ornement du champ... et qui, maintenant atteintes aussi par la faux, gisent à terre flétries et fanées. Les enfants, dont les jeux animaient les rues, les jeunes gens qui, dans leur joie fraîche et juvénile prenaient leurs ébats sur les places et sur lesquels maintes fois son œil de poète, accessible à toutes les joies, s'était reposé avec un plaisir particulier, ils ne sont plus maintenant! » Cornill, Comm. p. 129.

¹ XIX, 1-2, 10-11. Il faut admettre, avec Cornill et Duhm que les v. 3-9 et 12-13 sont des développements — d'ailleurs sans grande valeur — ajoutés par l'Ergänzer. Cornill place cet épisode avant le discours de VII et XXVI. Une discussion, nécessairement très longue, prouverait qu'il n'y a d'argument décisif ni pour ni contre son point de vue. J'ai pourtant l'impression que l'épisode est mieux à sa place dans la période où, par tous les moyens, Jérémie veut amener le peuple à la repentance.

² Le mot : *Pherat* du texte hébreu a toujours été compris, par la tradition, comme désignant l'Euphrate. Mais cette interprétation amène toutes sortes de difficultés et la plus grosse c'est qu'on ne se représente pas le prophète faisant deux fois le voyage de Babylonie pour un résultat si facile à obtenir sans cela. — Cornill, qui voit dans ce récit une tenta-

car ainsi parle Iahvé sur les fils et les filles qui naîtront en ce lieu : Ils mourront d'une mort effrayante et leurs cadavres serviront de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. » (XVI, 2-4). Il vit triste parce que Iahvé lui a dit : « Ne va pas dans la maison de joie, car j'ai retiré à ce peuple ma paix. » (XVI, 5). Et cette grande infortune du prophète témoigne, plus éloquemment que tout le reste, du malheur qui menace le pays.

Mais tous ces discours de menaces, que, pendant des mois et des années, au péril de sa liberté et de sa vie (Cf. XX, 1-6) Jérémie prononça sans se lasser, n'avaient pas leur but en eux-mêmes ; ils ne visaient qu'à une chose : obtenir la repentance qui permettra à Iahvé de sauver son peuple bien-aimé. Car de même que le potier lorsque le vase qu'il faisait n'a pas réussi, refait avec la même argile un autre vase, ainsi en est-il de Iahvé qui peut toujours façonner à nouveau le sort de la nation (XVIII, 1-4). « Relevez-vous, revenez, convertissez-vous (VIII, 4-5) et toutes les menaces seront effacées ! »

Mais les efforts du prophète furent inutiles. Pas plus qu'un Ethiopien ne peut changer la couleur de sa peau, ces hommes ne peuvent s'arracher au mal auquel ils sont accoutumés et faire le bien (XIII, 23). La mort est à la porte et ils ne l'entendent pas.

Au dehors, en effet, les événements se précipitaient. Arrivé trop tard au bord de l'Euphrate, Néco avait trouvé Ninive prise et s'était heurté à l'armée de Nabucadresar, fils de Nabopolassar, roi de Babylonie, qui lui infligea à Karkémisch une sanglante défaite (605). Cet avertissement-là, personne ne pouvait ne pas l'entendre. L'effroi s'empara du peuple d'Israël, et cet effroi se changea en terreur lorsqu'on entendit la voix du prophète de Iahvé prononcer sur les nations, sur l'orgueilleuse Egypte et sur l'infidèle Juda, ces paroles à la fois si claires et si mystérieuses : « Ainsi m'a parlé Iahvé le Dieu d'Israël : Prends cette coupe remplie de vin et fais la boire à toutes les nations vers lesquelles je t'enverrai ;

tive du prophète pour mettre en garde le peuple contre l'invasion des coutumes et de la religion babyloniennes est obligé, après Reuss, d'y voir non un fait réel, mais une parabole. Cela, je ne peux pas, étant donné le caractère du récit, l'admettre. Dès lors, la seule solution est fournie par l'interprétation de Marti, Gautier, etc., qui voient dans Pherat le nom d'une localité riche en eau et peu distante d'Anatot (aujourd'hui Aïn Fara). On obtient ainsi une action symbolique simple et claire.

ils boiront, s chancelleront, et seront comme fous » (XXV). Que va-t-il advenir, que faire? L'on se sent isolé, perdu. Et alors, inlassable, Jérémie va profiter de ce bouleversement pour essayer d'atteindre la conscience du peuple et l'amener à se convertir. Il eût pu voir dans l'apparition de cet ennemi du Nord son triomphe, puisque ses prédictions se réalisaient et s'en glorifier; — il ne voit dans cette victoire tardive qu'un moyen nouveau de toucher ce peuple qui, maintenant du moins, sera bien obligé de le croire. Aidé de son secrétaire Baruc, il rassemble ses prophéties anciennes et nouvelles, espérant que peut-être, à la faveur de l'heure tragique que l'on traverse, le peuple, et peut-être même le roi, verront leur conscience troublée par ce terrible réquisitoire. Et à l'occasion d'un jeûne général, retenu lui-même loin du temple, probablement par l'hostilité des prêtres, il envoie Baruc lire au peuple toutes ces paroles divines « afin qu'ils se détournent de leur mauvaise voie. » Trois fois, coup sur coup, le volume du prophète est lu, au peuple d'abord, puis aux grands, plus effrayés sans doute par l'appréhension de la colère du roi que troublés dans leur conscience, au roi enfin. Jusque-là Jojakim avait respecté Jérémie, peut-être par peur du peuple. Mais à l'ouïe de toutes ces menaces, il ne se contient plus. Il déchire et brûle le manuscrit, et ordonne de se saisir du prophète et de son secrétaire. Mais « Iahvé les cacha » et on ne put les atteindre (XXXVI).

Va-t-il enfin se taire cet homme extraordinaire qui, lorsqu'il ne peut pas se présenter devant le peuple, trouve encore moyen de lui parler? Le mépris, la persécution sourde et occulte n'ont rien pu contre lui. La persécution officielle, avouée, sera-t-elle plus puissante?

Non, dans sa retraite, il continue son activité. Tous ses échecs successifs ne l'ont pas découragé : le roi n'est pas toute la nation; il y a le peuple, et Jérémie veut convertir le peuple. Avec Baruc, il récrit le rouleau brûlé, et il y ajoute beaucoup de fragments, anciens et nouveaux, d'un caractère plus personnel (XI-XX) qui ne convenaient pas pour une lecture publique, mais qui, dans un volume destiné à passer de main en main, ne pourront que faire une grande impression. Il lance des pamphlets contre le roi impie (XXII, 13-23). Il intercède pour son peuple malheureux auprès de Iahvé (XVI). Enfin et surtout, dans la persécution et dans l'opprobre — plus terrible pour l'homme de ce temps que la persécu-

tion elle-même, — sa pensée s'approfondit et il compose quelques courts poèmes où ses expériences de croyant s'expriment d'une façon saisissante :

Maudit soit l'homme — qui se confie en l'homme — qui prend la chair pour appui — et détourne son cœur de Iahvé.

Il sera comme un roseau dans le désert — qui ne voit point arriver le bonheur — qui habite les lieux brûlés du désert — une terre salée et sans habitants.

Béni soit l'homme qui se confie en Iahvé — Il sera comme un arbre planté auprès des eaux — et qui étend ses racines vers le courant.

Il ne redoute pas la chaleur quand elle vient — et son feuillage reste vert — Même dans l'année de la disette il n'a point de crainte — et il ne cesse pas de porter du fruit. (XVII, 5, 8.)

Il fallait au prophète une foi robuste pour prononcer de telles paroles, quand il souffrait cruellement au sein de la persécution¹ et lorsqu'il voyait ce peuple qu'il voulait sauver, conduit par son roi à une chute inévitable. Mais il ne savait qu'une chose : c'est que la nation devait se convertir, et ainsi permettre à Iahvé de la sauver. Aussi sa prédication ne cesse pas un instant. Lorsqu'après le soulèvement insensé de Jojakim contre son suzerain, celui-ci lâche sur Israël ses ennemis séculaires, les nations voisines, et que tous les habitants du pays, effrayés, se réfugient à Jérusalem, Jérémie se sert de l'exemple des Récabites pour faire honte au peuple de son infidélité et pour l'adjurer, s'il en est temps, de se repentir (XXXV). Et quand enfin, dans la ville assiégée par Nébucadresar lui-même, Jéconias a succédé à son père, il continue de prophétiser, hélas il n'appelle plus à la conversion (XXII, 24-30), car il sent bien que c'est inutile ! Quelques jours en effet, et Jérusalem tombe entre les mains du roi de Babylone qui retient Jéconias comme otage, emporte les objets précieux du Temple et emmène toute l'élite du peuple, princes, artisans, prêtres, prophètes, en captivité en Chaldée.

Aux yeux du monde c'était le triomphe de Jérémie. Mais lui-même était en proie à la plus grande tristesse, car il était forcé de reconnaître ce qu'il n'avait jamais voulu s'avouer complètement lui-même : l'échec lamentable de l'œuvre à laquelle il avait donné

¹ Il faut pourtant supposer qu'à la fin du règne de Jojakim, Jérémie devait jouir d'une liberté un peu plus grande.

toutes ses forces, tout son amour, toute sa vie : la conversion en masse du peuple.

4. La première partie du règne de Sédécias¹.

Sur ce qui restait de Juda, Nebucadresar établit comme roi Sédécias, fils de Josias. C'était un homme animé de bonnes intentions, désireux de marcher sur les traces de son père et de faire le bien, et qui aimait à écouter la parole de Jérémie. Mais il manquait de volonté, d'énergie, il ne savait pas résister aux cabales, il ne savait pas gouverner, et s'il fut une époque où Juda eût eu besoin d'avoir à sa tête un conducteur ferme et vaillant, ce fut celle-là. Heureusement, à côté de ce roi faible, un de ses sujets veille. Si Sédécias ne peut pas conduire le peuple, ce sera Jérémie qui le conduira, car le prophète, en présence de l'indifférence qui a accueilli ses efforts, a reconnu qu'il ne pouvait pas sauver le peuple par sa parole, en l'appelant à lui. Maintenant il va employer une autre méthode : lorsque la pâte n'a pas de levain, au lieu de gaspiller toute son énergie à la pétrir sans résultat, il faut y mettre le levain qui lui manque. Pour sauver Israël, Jérémie entreprend d'en être le levain. Il va donc descendre de son piédestal de prophète, il va se mêler au peuple, il va « faire de la politique », mais sans jamais perdre de vue que ce n'est là qu'un moyen pour travailler à cette conversion des âmes qui seule peut amener le salut, et sans jamais se laisser diriger par autre chose que par l'inspiration divine.

Dès le début, il prend très nettement position dans la question politique, en affirmant ce principe fondamental : « Il faut demeurer fidèlement soumis aux Babyloniens ». La moindre des clairvoyances politiques suffirait à le réclamer si Iahvé lui-même ne l'ordonnait impérieusement. S'il a laissé prendre la ville, s'il a

¹ Il y a à distinguer deux phases très différentes dans l'activité de Jérémie sous Sédécias. Dans la première, la direction des affaires publiques est entre les mains d'hommes qui lui sont favorables (XXIX, 3, 29) et il jouit d'une grande autorité (XXIX). Dans la seconde période, au contraire, le pouvoir est passé à une faction qu'il combat et qui le hait, et il reste seul à lutter à Jérusalem (XXXVIII, 5, 7-13), car tous ses partisans ont passé aux Chaldéens (XXXVIII, 19) (Cf. Erbt. *Jer. u. s. Zeit.* p. p. 37-39).

établi sur le peuple la domination babylonienne, c'est afin de punir Israël de ses fautes, et ce serait folie que de vouloir se soustraire à ce châtement mérité. Certes c'est une situation humiliante, mais n'est-ce pas le devoir de la nation que de s'humilier en se souvenant de son impiété? Qu'elle se soumette donc, et loin de perdre son bonheur à venir, elle s'en emparera à l'avance puisqu'elle reconquerra l'appui du Tout-Puissant!

Tel était le programme de la nouvelle activité du prophète. A distance, il nous semble qu'on ne pouvait faire autrement que de l'accepter d'emblée, tant il était naturel. En réalité, très peu le comprirent. Et pour orienter, même momentanément, le peuple dans cette voie si facile, Jérémie dut soutenir des combats terribles et de toutes sortes.

Loin d'avoir vu dans la chute de la ville une source d'humiliation et de repentance, les Israélites restés à Jérusalem en avaient nourri leur orgueil; du fait de leur non-déportation, ils avaient conclu à leur non-culpabilité, et ils s'étaient imaginés posséder sur ceux qu'ils avaient remplacés dans les charges publiques et ailleurs, une supériorité incontestable. Or à tout observateur impartial, et à bien plus forte raison à Jérémie qui voyait tous les jours ces parvenus à l'œuvre, il apparaissait clairement que l'élite de la population était en Babylonie et que les Jérusalémites n'étaient que le rebut du peuple de Juda. Comprenant bien que, dans les circonstances où l'on se trouve, rien n'est plus dangereux que l'orgueil, et surtout que l'orgueil déplacé, le prophète brave leur colère et n'hésite pas à leur décrire une vision où il a vu deux paniers de figues, l'un rempli de fruits gâtés — ce sont les Israélites de Jérusalem — l'autre contenant des fruits excellents — ce sont les déportés de Babylonie (XXIV). A bon entendeur salut!

Mais cela n'était encore rien: les conseils de Jérémie rencontraient un obstacle bien plus terrible dans la personne des « faux prophètes ». Ces hommes, qui devraient parler au nom de Iahvé, vont partout défigurant la pensée divine et entretenant l'impiété du peuple. « Ils disent à ceux qui méprisent Iahvé: Vous serez sauvés! et à ceux qui suivent les penchants de leur cœur: Il ne vous arrivera aucun mal! Jadis on a vu les prophètes de Samarie égarer Israël par leurs extravagances, mais qu'était-ce, en comparaison des mensonges, des tromperies qu'accumulent les prophètes de Juda, ces prophètes qui disent les visions de leur propre cœur, qui prophétisent sans que Dieu leur ait parlé?

Jusques à quand feront-ils oublier au peuple son devoir, jusques à quand mêleront-ils leur paille au froment de la parole divine ? » (XXIII, passim) ¹.

Navré de leur action néfaste dans le domaine moral et religieux comme dans les questions politiques, Jérémie s'élève contre eux de toutes ses forces, incapable de songer, dans son indignation, qu'ils sont peut-être sincères, ces hommes qu'il accuse si violemment de tromperie. Il ne sait qu'une chose, c'est que certainement Iahvé n'est pas avec eux, que ce sont des pécheurs, pour lesquels on ne saurait avoir aucun respect et aucune estime, quels qu'ils soient ².

Un jour, entre les prophètes qui poussaient le peuple dans la voie du nationalisme, et Jérémie qui s'opposait à cette tendance de tout son pouvoir et de toute son autorité, la lutte devint plus directe. Devant les délégués des nations voisines venus à Jérusalem pour concerter un soulèvement général des vassaux de Babylone (594), Jérémie apparaît chargé de liens et portant un joug sur le cou. « N'écoutez pas, s'écrie-t-il, les paroles des prophètes qui vous disent : Vous ne serez point asservis au roi de Babylone. Car c'est le mensonge qu'ils prophétisent... La nation qui sera soumise au roi de Babylone restera dans son pays » (XXVII, 14 ss.). Afin de combattre l'impression, sans doute très grande, produite par ces paroles et surtout par cet acte, Hanania, le chef des prophètes, se lève et prédit que, dans deux ans, le joug de Babylone sera brisé et toutes les nations délivrées (XXVIII, 3-4). La lutte est engagée entre les deux hommes, mais Jérémie l'élève tout de suite et la place sur le terrain des principes. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que tu aies raison, mais souviens-toi que tous les vrais prophètes ont prophétisé le malheur et que si un pro-

¹ Le fragment (XXIII, 33-40) qui a subi de nombreuses retouches et adjonctions, nous montre un exemple typique de la polémique de Jérémie contre ces prophètes, qui abusaient superstitieusement d'un mot cher à Esaïe : *massa*, oracle. Jérémie joue sur le mot, qui signifie aussi fardeau, et retourne le dicton contre ses adversaires (Cf. L. Gautier, *Introd.*, I, 482).

² « S'il est assez facile à une postérité étrangère à la question débattue de pouvoir reconnaître comme elles le méritent et estimer impartialement les tendances opposées, c'est infiniment plus difficile lorsqu'on est dans la dure nécessité de conquérir coûte que coûte la victoire sur son adversaire » (Köstlin, *Jesaia u. Jeremia*, p.147).

phète prédit la paix, l'accomplissement de ses prédictions peut seul prouver sa mission divine¹ ». Hanania n'ose pas s'aventurer sur un terrain si dangereux et, pour toute réponse, il brise le joug en disant : « C'est ainsi que Iahvé brisera le joug de Nebucadresar ! » Sur le moment Jérémie ne répond pas² et déjà son adversaire triomphe, mais au bout de quelques minutes il revient de sa méditation et de sa prière avec ces paroles terribles : « Ainsi parle Iahvé : tu as brisé un joug de bois, tu auras à sa place un joug de fer. Et toi, Hanania, écoute ! Tu mourras cette année, car tes paroles sont une révolte contre Dieu » (XXVIII, 13-16). Et sept mois après Hanania mourut³ (XXVIII, 17). Il faut croire qu'un tel succès moral dut inspirer à Sédécias un certain courage. En tout cas, le soulèvement n'eut pas lieu⁴ et pendant cinq ou six ans Juda se tint tranquille. Le prophète avait bien mérité de la patrie.

Son œuvre, d'ailleurs, ne s'était pas confinée à cette partie du peuple qui était restée à Jérusalem. Là-bas, en Babylonie, il régnait les mêmes tendances néfastes qu'à Jérusalem, entretenues aussi par de faux prophètes. Les déportés refusaient de s'établir sur les territoires qu'on leur avait concédés, car ils étaient persuadés que, d'un jour à l'autre, Iahvé allait les délivrer. Jérémie intervient. Il leur envoie une lettre où il essaie de faire pénétrer dans leur cœur cette idée que l'on doit se soumettre humblement

¹ « Chez celui qui prophétise le bonheur, on peut supposer des impulsions égoïstes, la brigue de la faveur du peuple et des grands, la lâcheté, le manque d'intuition morale, tant que l'accomplissement réel de ce qui a été promis n'est pas venu montrer le bien fondé de la promesse. » Graf.

² Quelque séduisante que soit la modification de texte proposée par Cornill qui consisterait à supprimer ces mots : « et Jérémie le prophète s'en alla » comme ajoutés plus tard pour expliquer le « va » du v. 13 elle me semble difficile à admettre, car il ne m'est pas possible de concevoir un Ergänzer modifiant d'une façon aussi grave l'attitude du prophète en vue d'expliquer un mot aussi peu important.

³ On a beaucoup discuté sur la réalité de cet accomplissement, mais les arguments de Giesebrecht (*Commentaire et Die Berufsbegabung*), ont montré d'une façon définitive « qu'on peut être un homme de science et, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, croire à la réalisation des prédictions des prophètes de l'Ancien Testament ». (Cornill).

⁴ Peut-être le refus du roi d'Egypte d'intervenir fut-il pour quelque chose dans cette sagesse insolite.

au châtement voulu de Dieu ; bien plus, qu'il leur faut « rechercher le bien du pays où Iahvé les a menés en captivité et prier l'Eternel en sa faveur ». La domination de Babylone durera 70 ans, et alors seulement, si le peuple est fidèle, s'il se repent de ses fautes, Iahvé le ramènera (XXIX). Quel succès eut cette démarche ? Puisqu'elle souleva des colères (XXIX, 25-32) c'est qu'elle eut un certain effet, mais ce ne dut pas être bien profond, puisque l'activité d'Ezechiel, qui commence à cette époque, fut dès le début orientée dans cette direction, et qu'elle s'exerça au milieu de la défiance ou de l'indifférence à peu près unanimes.

Quoi qu'il en soit, d'une façon générale, Jérémie jouissait à ce moment d'une grande influence et d'une incontestable autorité, et ses avis politiques¹ étaient attentivement écoutés. Mais il ne devait pas tarder à voir ce qu'il en était réellement. On l'avait écouté, mais on ne l'avait pas imité. On avait accepté sa politique, mais non pas le fondement moral qui en faisait toute la valeur, de sorte que toute cette influence ne pouvait être qu'extérieure, et par conséquent vaine et passagère. Cette obéissance facile n'était qu'une forme subtile de la dureté de cœur de ce peuple qui ne voulait pas se convertir.

5. La fin du règne de Sédécias. Le martyr du prophète.

Aux environs de 588² une réaction se produisit et la faction nationaliste arriva au pouvoir. Elle y apportait la haine de ces

¹ Jérémie avait-il continué pendant cette période sa prédication morale ? C'est très probable, quoique sous une autre forme qu'auparavant. Mais le livre de Baruc, dont nous suivons les récits, ne nous rapporte que des fragments déformés de ces discours. Disons-le tout de suite, ce volume des Mémoires de Baruc, infiniment précieux pour connaître la fin du ministère de Jérémie, et remarquable par son caractère de sincérité et par la piété filiale qui s'y fait jour, reste toujours assez extérieur. Il est, par rapport aux discours du prophète, à peu près dans la même situation que le Livre des Actes par rapport aux Eptres de Paul.

² Il est impossible de fixer une date précise pour cet événement dont nous ne pouvons que conjecturer l'existence. Je m'arrête à celle de 588 parce que je suppose que la réaction intérieure fut suivie de très près par la guerre extérieure qu'elle provoqua.

ennemis de la patrie que, jusque-là, avait écoutés Sédécias, et la volonté bien arrêtée de secouer le joug étranger détesté. On savait Sédécias trop lâche et trop mou pour tenter la moindre résistance, aussi le laissa-t-on sur le trône, mais on fit tout pour empêcher le prophète de Iahvé de continuer son ministère patriotique : on ne lui permit pas de parler, on le tint à l'écart afin de le faire taire. Mais ce qu'on ne put pas faire, ce fut de le détacher de son Dieu. Malgré tout, et malgré tous il resta debout, et fut, en ces temps impies, le témoin de Dieu au sein de son peuple.

Dès son arrivée au pouvoir, le parti nationaliste avait résolu d'appliquer le programme qui était sa raison d'être et préparé l'insurrection contre les Chaldéens. Or, justement à ce moment là, montait sur le trône d'Égypte, Hophra (588), qui avait le même caractère et les mêmes ambitions que son grand-père Néco. Il promit de soutenir Juda et forts de cet appui, et de celui d'Ammon et de Tyr, qui seuls parmi les peuples voisins s'étaient joints aux Israélites, les chefs forcèrent, bien malgré lui, Sédécias à la guerre.

Mais Nébucadresar ne fit pas traîner les choses en longueur. Désireux d'atteindre la coalition dans son foyer, il laissa de côté Tyr et Ammon et vint avec toute son armée mettre le siège devant Jérusalem.

Personne ne s'attendait à un coup si rapide, et la consternation fut grande. Sédécias surtout, placé entre une reddition désastreuse et une résistance insensée ne savait de quel côté se tourner. Les chefs veulent lui imposer la résistance à tout prix, mais il hésite devant cette violation nouvelle de la volonté de Iahvé qui vient de se manifester avec une telle puissance. Bien des prophètes l'assourdissent de promesses, mais il voit bien qu'un seul mérite d'être cru et il ne sait que trop que celui-là a toujours prêché la soumission. Cependant il veut le consulter encore. Si Iahvé a pu permettre à Esaïe de rassurer Ezéchias en promettant l'inviolabilité de Jérusalem (Es. XXXVII, 1-7), ne permettra-t-il pas à Jérémie, dans ce grand malheur national, d'adoucir ses menaces et d'annoncer le salut de la ville? Folle supposition, mais qui était le seul recours du pauvre monarque aux abois! Deux envoyés du roi vont à Jérémie, pour lui arracher une promesse. Mais le prophète reste ferme : il annonce que les plus terribles malheurs vont fondre sur la patrie à moins que, — car la bonté de Iahvé le permet encore — on ne change de conduite, qu'on ne se rende aux

Chaldéens (XXI, 1-10)¹. — La voilà la parole d'espérance que voulait Sédécias ! mais pour qu'elle se réalisât il faudrait un acte d'énergie, et il en est incapable.

D'ailleurs, les événements semblent donner tort à Jérémie. Fidèle à sa promesse, Hophra est sorti d'Égypte et les troupes babyloniennes ont dû lever le siège de Jérusalem. La joie de tous est à son comble. Aveuglément les chefs triomphent. Sédécias, lui, est inquiet. Il craint que ce départ ne soit que momentané et il voudrait que Jérémie confirmât ses espérances. Mais se raidissant contre ses désirs, le prophète reste fidèle à lui-même : « Les Chaldéens ne s'en iront pas... et quand même vous battriez toute leur armée, et qu'il ne resterait d'eux que des hommes blessés, ils se relèveraient chacun dans sa tente, et brûleraient cette ville par le feu. » (XXXVII, 1-10).

Et comment Jérémie pouvait-il prophétiser autrement lorsqu'il voyait ce qui se passait à Jérusalem ? Pendant le siège, afin de gagner des bras pour la défense de la ville, on avait, d'un consentement unanime, libéré les esclaves et une cérémonie religieuse avait consacré cet affranchissement. Et puis, quand les Chaldéens étaient partis, on avait, au mépris du serment, repris les esclaves. En face d'un tel parjure, la voix de Iahvé doit se faire entendre et, par la bouche du seul témoin qui lui reste à Jérusalem — car tous les anciens fidèles avaient passé aux Chaldéens — dénoncer l'infamie du peuple et de ceux qui le gouvernent. Et Jérémie se lève pour proclamer qu'en présence de cette violation de la loi morale

¹ Jérémie entend-il cette reddition aux Chaldéens comme individuelle ou comme collective ? Toute la tradition, et Giesebrecht et Duhm avec elle, l'ont comprise comme individuelle. Mais Cornill (p. 245) s'élève avec force contre cette interprétation. Pour lui, c'est d'une reddition collective, du peuple entier, que Jérémie a toujours parlé. Et cela expliquerait en effet pourquoi Jérémie n'a pas passé lui-même aux Chaldéens, et même s'est défendu de le faire. Mais certaines difficultés se présentent : d'abord les termes employés, qui, pour Cornill lui-même, ont une forme individualiste très marquée ; puis l'entente si facile entre Jérémie et Gedalia qui était certainement un de ceux qui avaient passé aux Chaldéens, etc. Aucune solution, en fait, n'explique tout sans recourir à des tours de force harmonistiques. Dans ces conditions, il est préférable de parler d'une façon très générale de la « reddition aux Chaldéens ». Inutile de dire que de toutes manières on ne saurait voir dans ce conseil « un encouragement au crime de haute trahison ».

la plus élémentaire, tout espoir est perdu, la destruction est certaine, tous les hommes, tous les chefs seront livrés, le roi fait prisonnier et Jérusalem brûlée (XXXIV, 8-22). Bientôt en effet les Chaldéens, ayant refoulé les Egyptiens, reparaissent devant Jérusalem et reprennent le siège.

Mais les grands du peuple ne pouvaient pas pardonner à Jérémie sa courageuse intervention, ils épiaient le moindre incident dont ils pourraient prendre prétexte pour se débarrasser de cet importun qui vient toujours, avec son message divin, troubler leur conduite impie. Un jour que le prophète sortait par une des portes de la ville¹, un de ses ennemis, le petit fils de Hanania, le saisit au passage en lui criant: « Tu passes aux Chaldéens! ». « C'est faux, se récrie Jérémie, je ne passe pas aux Chaldéens ». Néanmoins on l'emmène, on le traîne devant les chefs et malgré ses dénégations on le jette dans un cachot infect « où il resta longtemps » (XXXVII, 11-16). Ce n'est que bien plus tard, que sur l'ordre de Sédécias, il est placé dans la cour de la prison, où on le garde à vue (XXXVII, 21).

Mais là il est en contact journalier avec le peuple et il en profite pour lui répéter inlassablement son message: « Rendez-vous aux Babyloniens, telle est la volonté de Iahvé ». Réellement, le parti de la résistance ne peut pas tolérer cela, car ces discours énervent et découragent les combattants. Et, puisque la prison n'a pas suffi à lui couper la parole, il n'est qu'un seul moyen d'en finir: la mort. On arrache à Sédécias une autorisation vague, on s'empare du prophète et on va le jeter dans une citerne vide, afin que, sur ce fond vaseux, il expie, dans les tortures de la soif et de la faim, tout le mal qu'il a fait à la cause nationale. Il ne se trouva pas un seul citoyen de Jérusalem pour empêcher ce crime. Il fallut qu'un eunuque éthiopien, ému de compassion, obtint du roi la permission de retirer le vieillard de la citerne où on voulait le laisser pourrir (XXXVIII, 1-14). Ramené dans la cour de la prison, Jérémie ne se tait pas encore. A Sédécias qui, en cachette, vient encore lui demander ce qu'il faut faire, il répète cette même phrase qui peut l'exposer de nouveau à la mort: « Rends-toi aux Chaldéens » (XXXVIII, 14-28).

¹ On a vu dans le désir d'aller à Anatot régler une affaire de famille, le motif de cet acte si simple (12 b α); peut-être Jérémie voulut-il tout simplement s'éloigner un peu de Jérusalem, où la persécution faisait rage contre lui (12 b β).

Mais Sédécias, qui n'ose plus même avouer aux chefs qu'il a causé avec Jérémie de la reddition possible, est plus que jamais incapable d'aucune décision énergique, il laisse lâchement continuer une politique qu'il sait néfaste. Israël est donc définitivement perdu. D'un moment à l'autre, la fin va survenir. Iahvé a accompli la menace prononcée par son prophète : il a combattu contre son peuple et il l'a vaincu.

Et alors, au milieu du désespoir universel, une voix retentit prononçant des paroles d'espérance, et cette voix c'est celle du prophète martyr. Persécuté, souffrant, il a gardé sa confiance en son Dieu, et maintenant, au plus fort de sa douleur à lui, et de celle de ses compatriotes, il proclame hautement que le roc sur lequel il s'appuie est inébranlable, et que plus tard, sur ce roc, un Israël nouveau s'édifiera. Dans ce pays, qui est maintenant en proie à la destruction et à la désolation, « on achètera encore des vignes, des champs et des maisons, car Iahvé rassemblera ses enfants dispersés, et les ramènera en ce lieu » ; l'antique lien entre Iahvé et le peuple sera rétabli. « Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple, parce que, dit Iahvé, je mettrai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne s'éloignent pas de moi ». (XXXII)¹.

Mais si le prophète a pu ainsi parler ce n'est que parce qu'il savait qu'on ne prendrait pas sa prophétie comme un encouragement à la résistance. Celle-ci était devenue absolument impossible, et peu de temps après, la défense désespérée du peuple était vaincue : pour la seconde fois, Jérusalem tombait entre les mains de Nebucadresar et la population de Juda était soumise à une deuxième déportation (586).

6. La fin de l'activité de Jérémie.

Ce fut pour Israël une terrible tempête que la destruction de Jérusalem. Sous la violence des vagues déchaînées l'antique construction de la religion nationale s'était écroulée, et l'on s'apercevait avec terreur qu'elle n'avait pas de fondements ! On avait bâti sur les alluvions, sur le sable, et voici que la violence de la tempête emportait les alluvions et dispersait le sable ! Ballottés

¹ Jérémie rend cette prédiction véritablement insensée plus incisive et plus frappante, en achetant lui-même un champ qui, par droit de famille, lui revenait, et en cachant précieusement le contrat « afin qu'il se conserve longtemps » (XXXII, 1-15).

au gré des luttes politiques, désemparés, perdus, les Israélites n'allaient-ils pas être engloutis dans l'immense océan des peuples païens, et puisque la nation disparaissait, la religion de Iahvé n'allait-elle pas disparaître ?

Mais au milieu de la tempête une lumière luit. Solidement assis sur le roc inébranlable, un phare a bravé tous les orages, et les âmes troublées se rassurent en le contemplant, car sa lumière leur dit d'espérer encore : le roc que les vagues recouvrent maintenant est toujours là et, lorsque la tourmente sera finie, lorsqu'au ciel brilleront de nouveau les étoiles, ils pourront s'y rétablir et bâtir sur un fondement assuré la demeure définitive du Dieu tout-puissant.

Tel fut, en ces temps douloureux, le rôle de Jérémie. Par un miracle de foi que nous ne pouvons pas comprendre, il sait que Dieu n'abandonnera pas son peuple, et conclura avec lui, sur les ruines de l'alliance brisée, une alliance nouvelle. Mais quelle sera cette alliance nouvelle ? Jérémie a trop souffert de l'échec du Deutéronome et du froid accueil qu'a reçu sa propre prédication prophétique si chaleureuse et si débordante d'amour, il sait trop quelle est la corruption du peuple et à quel point un changement complet est nécessaire, il a trop bien compris que l'unique recours est dans la grâce du Dieu qui pardonne et qui aide, pour attendre, pour souhaiter un pur et simple renouvellement de l'ancien pacte. Il lui faut quelque chose de plus haut, de plus grand. Et c'est alors que sa pensée, remuée par sa souffrance personnelle et par celle de son peuple, et illuminée par sa foi, s'élève sur les hauteurs les plus sublimes et que le témoin du Dieu intérieur devient le prophète de l'Alliance intérieure.

Voici, les jours viennent, dit Iahvé, où je ferai avec la maison d'Israël une alliance nouvelle ; non comme l'alliance que je traitai avec leurs pères... alliance qu'ils ont violée...

Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël... je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Celui-ci n'enseignera plus son prochain, ni celui-là son frère en disant : Connaissez l'Eternel ! Car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

Car je pardonnerai leur iniquité et je ne me souviendrai plus de leur péché¹.

¹ (XXXI, 31-34). C'est Smend (Lehrbuch) qui a le premier attaqué

Paroles impérissables prononcées pour consoler un peuple démembré, mais qui portent bien plus loin et bien plus haut, parce qu'elles renferment la charte merveilleuse de la religion intérieure et spirituelle. « La loi divine transportée des tables de pierre du Sinaï sur les tables du cœur, mise en rapport organique avec la conscience humaine, s'incorporant à elle de façon à ne

l'authenticité de ce passage, dans lequel il voyait un écho des efforts d'éducation religieuse individuelle, de cure d'âme, faits dans la communauté exilée sous l'influence d'Ezéchiel, et la constatation de l'échec qui avait suivi l'application stricte de la loi sacerdotale. Mais Giesebrecht (Com... p. 168) lui a répondu en constatant : 1° que Jérémie a connu lui-même l'action religieuse individuelle (XXVI, 3 ; XXXVI, 3 ; VIII, 6, etc.) ; 2° que la loi ici visée peut très bien être le Deutéronome ; 3° que le passage Es. LIV, 13 n'est compréhensible que si, par une influence antérieure au second Esaïe, l'idée qu'il exprime était devenue une idée courante.

Smend, cependant, et avec lui Stade, ne se sont pas déclarés satisfaits, et Duhm a repris la démonstration avec vigueur. Mais Cornill (Comm. p. 348-353) a discuté point par point ses arguments et il semble bien qu'il ait apporté, en faveur de l'authenticité, les « preuves positives péremptoires » (starke positive Gründe) que Smend réclamait. Voici ses principales raisons : 1° ce fragment désigne évidemment, par le contraste qu'il établit, la loi sinaïtique du Décalogue (Ex. XX). Or c'est là une notion absolument inconnue aux récits du Code Sacerdotal. Au contraire il y a correspondance très exacte entre l'alliance ici désignée et celle dont le ch. VII de Jérémie expose le contenu — identique à celui du Décalogue — et qu'il appelle loi du Sinaï. On peut en conclure que l'auteur de notre fragment a, en tous cas, plus de rapports avec Jérémie qu'avec la mentalité ézéchiélite et sacerdotale dont Duhm voudrait le faire dépendre ; 2° Duhm prétend que Jérémie aurait dû parler d'une nouvelle loi et non d'une nouvelle alliance. Pourquoi l'aurait-il fait, puisque pour lui (comme pour Jésus) le Décalogue était une loi suffisante, qu'il fallait seulement accomplir. Ce qui devait être changé c'était la façon dont cette loi était saisie, et c'est là que le prophète de la religion intérieure intervient et annonce ce progrès énorme sur le passé : une loi intérieure, universelle, individuelle ; 3° Duhm trouve incompréhensible dans la bouche de Jérémie cette inscription de la loi dans les cœurs. Mais un passage comme Jér. IV, 4, dont Duhm ne songe pas à s'étonner, ne nous donne-t-il pas une idée de l'homme spirituel régénéré qui correspond tout à fait à celle du texte incriminé ? Et ne comprend-on pas bien mieux les vv. 33-34, lorsqu'on y voit non pas la description d'une loi « que tout le monde saura tellement bien par cœur qu'il n'y aura plus à l'apprendre à personne »,

faire qu'une seule et même chose avec elle, l'antique hétéronomie devenant autonomie, l'idéal moral cessant d'être un commandement désespérant et plein de menaces, la sainteté de Iahvé paraissant plus auguste sous la forme de l'amour du Père Céleste, la foi devenant une lumière intérieure, une force intime qui du dedans au dehors renouvelle l'âme, exalte ses énergies et sanctifie sa vie tout entière, voilà l'Évangile nouveau, la Religion de l'Esprit¹ ! »

Tous les coups peuvent maintenant pleuvoir sur la nation écrasée. Qu'importe, puisqu'il a été révélé aux âmes² qu'elles n'ont plus besoin de temple dans cette religion purement intérieure, et qu'elles peuvent se passer de loi officielle au profit de la divine loi de la conscience. Au nationalisme frappé à mort se substitue un universalisme qui est impérissable parce qu'il est fondé sur l'individualisme absolu³, et qu'à son tour cet individualisme repose sur la notion de la purification, presque de la régénération, du cœur.

mais la loi nouvelle qui, au contraire de celle de Ex. XXXI, 18, est écrite dans le cœur, loi tellement intérieure et profonde que le secours d'un autre est superflu pour la connaître, et tellement pure qu'elle ne peut s'installer que dans un cœur purifié par le pardon de tout péché ? Si l'on considère encore que cette idée de nouvelle alliance si originale et si extraordinaire ne peut avoir été créée que par une personnalité puissante, et, d'autre part, que la concision et la simplicité de l'oracle ne s'expliquent que si Jérémie en est l'auteur, on ne pourra guère se refuser à admettre l'authenticité de ce fragment.

Quant à sa date de composition, je pense, avec Cornill et Giesebrecht, qu'elle doit être cherchée après la destruction de Jérusalem, qui a marqué la fin de l'Ancienne Alliance, mais qu'elle ne saurait lui être très postérieure, car cet oracle a été certainement écrit avant la nouvelle désobéissance des hommes de Juda.

¹ Sabatier, *Les Religions d'Autorité et la Religion de l'Esprit*, p. 467.

« Il est étonnant et superbe de voir combien nettement Jérémie aperçoit l'impuissance de l'Ancienne Alliance, et se creuse à lui, le prêtre et le prophète, sa tombe de sa propre main ». Köstlin (*Jesaia u. Jeremia*, p. 171).

² Remarquons que les Israélites ne pouvaient pas ne pas ajouter foi aux promesses de ce prophète qui n'avait prédit jusque-là que le malheur, et dont, peu à peu, toutes les prédictions sinistres s'étaient réalisées.

³ Le trait « celui-ci n'enseignera plus son prochain », qui semble dicté par une certaine lassitude du prophète en face de l'insuccès désespérant de ses efforts, donne même à cet individualisme une teinte anarchiste dont on ne saurait trop admirer la hardiesse.

Cependant cette vision merveilleuse, ces espérances certaines, oui, mais lointaines, ne suffisent pas à Jérémie : il lui faut agir pour tenter de réaliser cet idéal sublime qu'il a entrevu par la foi.

Malgré tous les avantages que les vainqueurs lui offraient à Babylone (XL, 2-6) il reste en Palestine auprès de ses frères malheureux et, malgré son grand âge, il continue son ministère, heureux enfin de reconstruire après avoir tant abattu ! Gedalia, homme de grande valeur, qui avait jadis appartenu au parti favorable à Jérémie, et avait sans doute, après le triomphe de la faction adverse, passé aux Chaldéens, venait d'être nommé par le roi de Babylone, gouverneur du pays. Très intelligent, très dévoué, il s'était tout de suite attaché à l'œuvre de relèvement ; il avait réglé les rapports avec les Chaldéens et pacifié le pays ; grâce à ses sages conseils on s'était remis à cultiver les champs, et à la faveur de la tranquillité qu'il avait établie, les Israélites étaient revenus en foule des pays où ils avaient fui (XL, 7-12). D'emblée Jérémie s'associa à cette œuvre admirable. Il se rendit à Mispa auprès de Gedalia, et dans cet état nouveau, respecté et honoré de tous, il devint le représentant, le prêtre pour ainsi dire, de la religion nouvelle.

Hélas ! cette prospérité ne devait pas durer longtemps. Au bout de quelques mois, Gedalia tomba, victime de sa confiance, sous les coups d'un aventurier ambitieux, soudoyé par le roi d'Ammon (XL, 13-XLI, 14). N'ayant pas pu livrer le meurtrier (XLI, 15) les Israélites s'affolèrent, ils eurent peur de la colère du roi de Babylone et tinrent conseil pour s'enfuir loin de son courroux en Egypte (XLI, 16-18). Seulement, comme après les expériences désastreuses que l'on a faites, on n'oserait plus paraître se passer de la volonté divine, les fugitifs arrêtés près de Bethléem consultent Jérémie : sans doute, Dieu approuvera par la bouche de son grand serviteur le projet de ses enfants et il les fera échapper à la destruction (XLII, 1-6).

Pendant dix jours, au milieu d'une excitation qui, à chaque heure devient plus fébrile, le prophète attend la révélation de Dieu. Et ce qu'enfin il reçoit, ce n'est pas l'approbation que le peuple attendait : c'est l'ordre de redire le même message qu'autrefois : « N'allez pas chercher dans un pays étranger le salut que Iahvé seul peut donner. Restez en Palestine et ne craignez rien, car Dieu protégera ceux qui seront fidèles à ses ordres, au lieu

que si vous allez en Egypte, vous serez punis par la famine, par la peste et par l'épée ». (XLII, 7-22).

Mais le peuple s'irrita contre le messenger de Dieu, et parce qu'il n'avait pas prononcé la parole sur laquelle on comptait, on put l'accuser lui, l'homme du courage et du devoir, d'imposture et de faiblesse sénile. Malgré son autorité, malgré les ordres formels de Iahvé, les Judéens continuèrent leur route vers l'Egypte. Et Jérémie, pour ne pas laisser à lui-même ce peuple d'enfants, trouva la force de les suivre. Ne fallait-il pas à ces insensés qui méprisaient la volonté divine, un homme qui fût toujours au milieu d'eux le représentant de cette volonté? (XLIII, 1-7.) Et en exil, Jérémie redevint le prophète bafoué et triste qu'il avait été dans les dernières années de Jérusalem, organe perpétuellement méconnu de la volonté divine, mais toujours témoin fidèle. Lui qui aime quand même ce peuple qui a méprisé les ordres du Tout-Puissant, il lui prédit les malheurs qui vont frapper le pays d'Egypte (XLIII, 9-12) et bientôt il se voit obligé de reprendre sa prédication primitive contre ces hommes et ces femmes qui rendent un culte aux faux dieux, qui commettent des abominations devant Iahvé et adorent la reine du ciel. Contre ce retour violent de paganisme, la lutte est rude, elle est inégale entre le prophète auquel les événements donnent tort et le peuple qui justifie sa conduite par une application trop facile du principe de la rétribution. Et pourtant le vieillard reste debout : rien ne peut l'abattre, et il trouve la force de prononcer à la face de ce peuple coupable, cette parole vengeresse du Dieu d'Israël méconnu : « Mon nom ne sera plus invoqué par la bouche d'aucun homme de Juda ! » (XLIV).

Sur cette période, l'histoire ne nous donne que très peu de renseignements, elle ne nous dit rien des destinées et de la mort¹ du prophète, mais ce que nous avons dit suffit à nous prouver que le Jérémie de l'exil n'a pas démerité, et que, jusqu'au bout, il a conservé sa fermeté fondée sur sa fidélité à l'appel d'en-haut.

Si nous jetons maintenant un regard en arrière, si nous essayons d'embrasser d'un coup d'œil l'activité du prophète nous y distinguons deux traits essentiels. D'abord une grande unité : Jérémie est toujours resté fidèle à lui-même. Il a pu, selon les

¹ Une tradition récente, mais qui n'a rien d'in vraisemblable, veut qu'il ait été lapidé par ses compatriotes.

circonstances, changer ses moyens d'action, il a pu avoir des attitudes diverses en face d'oppositions diverses, mais il n'a jamais varié sur les points essentiels, toujours il a mis en avant l'obéissance complète à la volonté de Dieu et la transformation du cœur. C'étaient là les deux affirmations centrales de sa prédication sous Josias, et c'étaient celles qu'il répétait au sein de la petite communauté réfugiée en Egypte. Il avait reçu ce message de Dieu, et il l'a proclamé envers et contre tous, sans compromis et sans faiblesse.

Mais au sein de cette belle unité nous découvrons aussi une évolution, un progrès dans la prédication de Jérémie. Il n'a pas apporté un message tout fait qu'il eût pendant 50 ans répété perpétuellement sans y rien changer. Entre ses premiers discours et ceux qu'il a prononcés au moment de la ruine de Jérusalem, la différence est frappante. Au cours de sa carrière, sa prédication est devenue toujours plus intime et plus personnelle, elle s'est dégagée des anciennes formules et s'est élevée, graduellement, jusqu'aux plus hauts sommets. La vie, les souffrances, les expériences du prophète ont eu une répercussion profonde sur sa pensée religieuse et son activité. Après le Deutéronome il a compris l'impuissance d'une réforme légale à transformer les cœurs; plus tard, il a été obligé de s'avouer l'impossibilité d'une conversion en masse du peuple; et lorsqu'enfin il a vu son action individuelle dans la vie publique aboutir à un échec lamentable, alors il a entrevu les conséquences dernières des principes qu'il avait posés à la base de son activité; il a pressenti que l'obéissance complète du cœur transformé n'était possible que par la conversion de chacun¹. Il ne semble pas avoir, pour ses auditeurs et pour lui-même, énoncé clairement ce principe individualiste. Mais cela n'ôte rien à la beauté de cette purification progressive et incessante de son idéal qu'il a conquise au sein de ses luttes et de ses souffrances. On admire le prophète dont la carrière est une et fidèle à son principe; mais c'est une émotion profonde qui s'empare du cœur en présence du prophète qui, pour rester fidèle à son principe, a su ne jamais se contenter de ce qu'il possédait et poursuivre toujours un idéal plus pur.

¹ La nouvelle alliance ne sera possible que lorsque *tous* connaîtront Iahvé et posséderont sa loi au dedans de leur cœur.

CHAPITRE III

La personnalité de Jérémie.

L'impression dominante que l'on ressent en parcourant, comme nous venons de le faire, la carrière de Jérémie est celle d'une pieuse admiration. Lorsque nous voyons cet homme en lutte avec tous et surtout avec ceux qu'il aime, et aux prises avec tant de difficultés, lorsque nous le voyons renoncer successivement à tous les idéals entrevus pour servir fidèlement son peuple dans les circonstances toujours nouvelles qu'il traverse, lorsque nous entendons ce grand et noble message que le prophète ne craint pas de modifier quand il le croit devenu inefficace, lorsque nous considérons cette vie donnée tout entière au service de Dieu en ses frères et de ses frères en Dieu, et, sinon cette mort, du moins ce martyr souffert avec une patience admirable et au sein duquel se font jour les plus triomphantes espérances, nous nous sentons en face d'un héros, d'un des plus purs et des plus grands parmi les héros de l' « Action bonne » ; et remplis pour lui d'enthousiasme et d'amour, nous éprouvons le besoin de le connaître de plus près, de pénétrer dans son cœur, et après le prophète d'étudier ce que fut l'homme.

Cela est-il possible ? A travers 25 siècles, n'est-il pas insensé de prétendre se faire une idée suffisante d'une personnalité appartenant à une race différente de la nôtre, bien plus, d'essayer d'en distinguer les éléments ? Evidemment cela est très difficile. Mais, si nous bornons nos ambitions, si nous cherchons en toute simplicité, avec l'aide de données certaines, à évoquer devant nous la personnalité du prophète, si, loin de partir de quelque chose d'organique et de vivant pour le disséquer en éléments morts, nous essayons de montrer par quel concours d'influences vitales cette

âme a pu se former, s'épanouir et agir, notre tentative apparaît en principe comme légitime.

Mais est-elle pratiquement réalisable, avons-nous des matériaux suffisants pour cette reconstruction psychologique ? et si nous avons ces matériaux, pouvons-nous y avoir confiance ? Je crois que oui. Les discours de Jérémie déjà, par de nombreuses allusions, par des traits involontaires mais très frappants, par des explosions mal contenues de sentiments personnels, suffiraient à nous indiquer ce qu'était sa vie spirituelle. Mais, dans les adjonctions qu'il a introduites lors de la seconde transcription de ses discours, nous trouvons de longs fragments qui sont tout simplement des confessions personnelles. Par besoin de sincérité, d'humiliation peut-être, le prophète nous y révèle le fond de son cœur, avec toutes ses luttes et ses angoisses. Et dans ces fragments d'autobiographie spirituelle qui, pour un homme de cette époque, représentent peut-être la plus grande victoire remportée sur lui-même, nous trouvons un cachet de sincérité qui commande la plus grande confiance ; grâce à eux, nous connaissons par le dedans cette âme que nous n'avions fait que soupçonner, qu'entrevoir. Et si, ne pouvant être datés et ne portant probablement que sur une partie de la vie de Jérémie, ils n'offrent pas tous les caractères du dossier psychologique idéal tel que le rêveraient nos savants modernes, ils n'en ont pas moins pour nous un prix inappréciable ; complétés par toutes les autres indications éparses dans le livre, ils permettent au psychologue d'étudier sérieusement cette question capitale : Quelle fut la personnalité de Jérémie ? et au croyant d'entrer en un contact intime avec cette âme admirable et touchante, à laquelle, d'instinct, il ouvre son cœur, et dont il ose à peine parler, sentant bien qu'aucune phrase ne saurait rendre les impressions profondes et bienfaisantes qu'il a lui-même éprouvées.

1. Le caractère naturel de Jérémie.

Dans toute vie humaine, quelque agitée et variée qu'elle soit, il est toujours certains traits permanents de caractère qui subsistent à travers toutes les transformations et qui, s'ils se modifient dans leur intensité et dans leur forme, ne perdent jamais leur qualité distinctive ; de sorte qu'en observant l'adulte on peut, presque à coup sûr, se faire une idée de certaines tendances du jeune homme.

Cette méthode qui, dans les limites d'un grand tact et d'une extrême prudence, est très féconde, essayons de l'employer pour déterminer quelques traits du caractère naturel de Jérémie.

Le fils du prêtre Hilkiia d'Anatot était une nature contemplative, méditative. Souvent, en parcourant les campagnes, ses yeux s'arrêtaient sur les champs de blé dorés par le soleil, ou sur la haute broussaille des rives du Jourdain (XII, 5), il regardait le travail du moissonneur (IX, 22) du vigneron (II, 21; VIII, 13; VI, 9, etc.) de l'artisan (XVIII, 3-4; XXII, 28), et tout ce qu'il voyait était matière à de profondes et intimes réflexions. Tranquille, calme, il ne concevait pas de plus grand bonheur qu'une paix parfaite (XII, 12; XVI, 5), il avait soif d'harmonie et de sérénité (VI, 16). De nature plutôt féminine, il répugnait à l'effort viril (I, 6, 8, 17), il manquait de confiance, de décision, il était assez porté à la mélancolie (IX, 1). La douleur trouvait un accès facile dans cette âme tendre (IV, 19 etc.), et quand il l'exprimait, il lui donnait une forme saisissante. — Cependant ce n'était pas un « pleurnicheur », comme on a voulu souvent le dire, et comme une étrange tradition l'a fait presque universellement croire. « Nature sensible, et même sensitive, sans rien de contenu ni de stoïque », Jérémie a souffert et il s'est plaint de ses souffrances; il a pleuré sur lui-même et sur son peuple et il n'a pas caché ses larmes; mais entre ces larmes de héros et ce que la langue française appelle des jérémiades, il y a une différence sensible, et celui même qui a vu ce que fut l'activité du prophète et quel fut son courage, dira qu'il y a contradiction absolue. Sur cette âme, extrêmement impressionnable, les difficultés de la vie ont marqué une empreinte profonde et douloureuse, mais, en réalité, ce n'est là qu'un trait accessoire de ce caractère, un des multiples signes d'une sensibilité extraordinairement vive que le moindre froissement irrite et ébranle profondément, mais aussi qui s'épanouit au contact de la vie belle, heureuse, naturelle.

Car, pour celui qui veut y prendre garde (et après la splendide exposition de Cornill personne n'a plus le droit de ne pas le vouloir), il apparaît nettement que, tout comme un autre, plus même qu'un autre à cause de son exceptionnelle sensibilité, Jérémie a su jouir de la vie, « s'il a su donner à la plainte une telle expression, c'est parce qu'il savait ce que c'était que la joie et qu'il en connaissait la valeur pour l'homme »¹. N'est-ce pas pour lui le comble de la

¹ Cornill. Comm., p. XXII.

désolation, lorsque l'on n'entend plus « les cris de réjouissance et les cris d'allégresse » (VII, 34 ; XVI, 9 ; XXV, 10 ; XXXIII, 11), et n'est-ce pas lui qui, le premier dans toute la littérature hébraïque, nous parle en termes touchants de l'amour du fiancé et de la fiancée et de leurs chants joyeux ? (VII, 34, etc.). Et quand il dit ces choses ce n'est pas avec le sourire sarcastique du moraliste impitoyable : elles sortent du plus profond de son cœur aimant. Comme toute rhétorique est loin de sa pensée lorsqu'il parle des jeux des enfants sur les places (IX, 21), de l'amour du père pour son enfant gâté (XXXI, 20) ou de la tendresse de la mère qui s'épuise à travailler pour le salut de ses enfants (XXXI, 15) ! Il a observé avec joie, avec amour toutes les manifestations de la vie humaine, il en a joui profondément. Et lorsqu'il y fut arraché, lorsque, pour obéir au commandement divin, il dut renoncer à toute joie, et « s'asseoir solitaire », ce ne fut pas sans une certaine résistance intérieure et sans une profonde tristesse. Au printemps de la vie, Jérémie a su en savourer toutes les délices et tout le bonheur. Il semblait fait pour mener une existence tranquille, silencieuse, pour fonder un foyer béni, pour être facilement et longtemps heureux. Dieu en décida autrement. Entraînée dans une lutte de géant, cette âme tendre et sensible conserva pourtant toujours, et, sans peut-être s'en douter, fit revivre dans ses discours ces beaux souvenirs d'autrefois¹.

Cependant cette nature n'était pas seulement délicate et sensible. Car, malgré toutes ces qualités qui nous la rendent si sympathique, elle n'eût jamais ainsi suffi à former les assises de cet édifice grandiose que fut la personnalité de Jérémie. Il a fallu qu'il s'y associât un profond sérieux, une grande rigidité de conscience. S'il était sensible en ce qui concernait ses affections et ses sentiments, ce jeune homme ne l'était pas moins pour tout ce qui touchait au devoir. Il ne savait pas prendre une chose, même la plus indifférente en apparence, à la légère ; tout ce qui se passait, tout ce qu'on lui disait, était pour lui l'objet de méditations profondes : quand une influence, un enthousiasme l'avaient saisi, il s'y donnait tout entier, mais avant de s'y livrer, il se soumettait à une sorte d'examen de lui-même, connaissant et estimant à leur juste valeur les puissances d'action qu'il avait en lui (I, 6). Il était sincère avec le monde et avec lui-même, et voilà pourquoi il était sérieux.

¹ Ces remarques sont toutes dues à Cornill (Comm. pp. XXII-XXIV).

Tels sont les deux traits essentiels de cette nature. Quelle en est l'origine? c'est impossible à dire et, au fond, cela importe peu. Il est infiniment plus utile de porter notre attention maintenant sur les diverses influences que cette âme a subies.

2. Influences subies.

Comme toutes les âmes sensibles Jérémie a subi facilement et profondément l'influence de son milieu et de son éducation. Cela devait être, étant donnés cette sensibilité qui le rendait accessible à toutes les influences; et ce sérieux qui l'empêchait de se contenter d'un contact superficiel, cela devait être aussi à cause des circonstances exceptionnellement favorables dans lesquelles il se trouvait. Grâce à tout cela, l'impression qu'il ressentit fut profonde, décisive et se manifesta sous bien des formes diverses, dont la plus évidente et la plus essentielle est, sans contredit, celle de la famille et de l'éducation.

Je ne crois pas que l'on puisse nier l'influence que la famille a exercée sur le développement de Jérémie. Il est vrai que jamais il ne nous en parle directement et cela peut paraître étrange chez un homme qui se livre si facilement tout entier. Cependant, si nous regardons attentivement, nous pouvons recueillir toute une série d'indices qui nous montrent que cette nature si sensible et si tendre a aimé la vie de famille et y a puisé des sentiments et des idées nobles et d'ardentes énergies. Lorsqu'il veut faire impression sur le peuple, en représentant en sa personne l'immense malheur qui va fondre sur Juda, c'est à la famille qu'il renonce (XVI, 2); lorsqu'il veut décrire l'amour intense, passionné de Dieu pour son peuple, c'est à la comparaison d'un père aimant son enfant gâté, qu'il a recours (XXXI, 20)¹ et pour montrer l'amour le plus

¹ Par un anthropomorphisme nécessaire, l'homme se représente le Dieu qu'il aime sous les traits de l'être humain qu'il aime et respecte le plus. Un pasteur d'une ville ouvrière, travaillant parmi les vagabonds, raconte que le terme de Père appliqué à Dieu ne faisait qu'exciter les plaisanteries et les rires de ses auditeurs, parce que, pour eux, il était synonyme de mauvais traitements et de férocité, et qu'au contraire lorsqu'on leur présenta Jésus comme le Grand Ami, ils furent séduits et conquis. Pouvons-nous concevoir que Jérémie se fût emparé avec une telle force de l'idée peut-être déjà existante, mais bien peu répandue, de la paternité divine, si son père n'avait pas été pour lui un être qu'il a chéri et qui lui a fait du bien ?

tendre et le plus douloureux, c'est à une mère qu'il pense, à une mère pleurant sur ses enfants (XXXI, 15). Au plus fort de ses angoisses, quand il a la malédiction aux lèvres, il pense à sa mère, et il ne peut pas la maudire (XV, 10), et quand enfin son âme est tourmentée par la plus cruelle de toutes les luttes, quand il maudit le jour de sa naissance, lorsque sa douleur doit se répandre sur quelqu'un, il respecte encore ses parents et c'est un comparse qu'il maudit ! (XX, 14-15). Tout cela ne prouve-t-il pas qu'à ce cœur rempli de tous les amours l'amour filial n'a pas manqué ? Cette riche nature a vu le jour dans un milieu avec lequel elle était en harmonie, et ce milieu a sûrement eu, sur elle, une profonde influence.

Dans quel sens cette influence s'est-elle exercée ? Nous savons que le père de Jérémie était prêtre (I, 1)¹. Descendant très probablement de la vieille souche sacerdotale qu'avait fondée, à Anatot, Ebiatar chassé par Salomon (I Rois II, 26), la famille de Jérémie était l'un des sanctuaires où l'on conservait pieusement les traditions de la vieille religion des pères. Dans un tel milieu, et avec les habitudes de piété familiale des Israélites, on conçoit que Jérémie ait reçu de fortes impressions religieuses. Dans cette âme sérieuse et sensible, les premiers éléments de cette religion qui s'était un peu dépouillée de son caractère extérieur (Cf. Osée), trouvèrent un accès facile et se développèrent rapidement, sous l'influence de parents pieux et éclairés.

Plus il avança en âge, plus ces tendances religieuses se précisaient. Sa famille appartenait sans doute à ce groupe de fidèles de Iahvé qui, pendant les règnes de Manassé et d'Amon, avaient été persécutés et dont, à cette dure école, la foi s'était développée et purifiée. Cette « église de martyrs » devait être un milieu extrêmement ardent où se trempaient des individualités fortes et héroïquement pieuses, et il est infiniment probable qu'indigné par les cruautés commises et plein de zèle pour cette religion qu'il appre-

¹ Par là il ne faut pas entendre que ce fût un prêtre dans le genre de ceux que créa la législation sacerdotale ; il n'est pas même sûr que Hilkia exerçât lui-même la prêtrise : ce que nous pouvons seulement dire, c'est qu'il appartenait à une famille consacrée plus spécialement au service de Dieu, où se conservaient les traditions anciennes et où se recrutaient ceux que les Israélites considéraient comme les intermédiaires entre eux et Iahvé.

nait toujours plus à aimer, Jérémie a senti, au contact de ces hommes, s'approfondir en lui cette foi dont ses parents lui avaient donné les germes.

D'ailleurs il recevait une éducation qui devait singulièrement fortifier ces tendances. Hilkiia accomplissait le devoir traditionnel, primordial, du père israélite (Ex. XII, 26-27; Dt. IV, 9-10; VI, 20-25; Ps. LXXVIII, 1-7) en instruisant son fils des hauts faits de l'histoire du peuple de Dieu. L'action toute puissante de Iahvé, les incessantes désobéissances de son peuple, depuis l'âge héroïque de la sortie d'Égypte, et son inlassable bonté¹, tout cela devait frapper son imagination, et en même temps développer son patriotisme et sa foi religieuse. Comment ne pas aimer un peuple qui est l'objet de tant de compassions divines, et comment ne pas adorer un Dieu si puissant et si bon ?

Puis ce sont les enseignements des anciens prophètes, Amos, Osée, Esaïe, qui lui sont répétés et dont il se pénètre profondément². A leur école il apprend que l'on ne saurait, à aucun prix, séparer la religion de la vie morale et que pour être un serviteur vrai du Dieu qu'il aime il ne doit accepter de compromission d'aucune sorte. Amos lui parle du péché et avec lui il apprend à le discerner et à le flétrir parmi ceux qui l'entourent. Esaïe lui parle d'espérance et à son école il fortifie sa foi. Osée enfin répond à ses plus intimes aspirations; en lui il rencontre une âme qui vibre comme la sienne, il sympathise avec sa souffrance, et l'admirable triomphe qu'il le voit remporter sur lui-même, lui montre sa faiblesse et fortifie son courage. Et surtout la fréquentation de ces âmes si nobles élève sa pensée, la transporte dans des régions sublimes, le rapproche de Dieu.

Ajoutons à cela que Jérémie, avec sa nature méditative et sérieuse, observait les événements de toutes sortes qui se présentaient et les interprétait à la lumière de ses convictions, et nous

¹ Cf. II, 3; II, 6-7; III, 6-7; VII, 14-15; VII, 25; XIII, 11; XIV, 8; XVI, 14; XXII, 21; XXIII, 13, 14, 27; XXXI, 15, 32, etc.

² Amos VI, 4-6, cf. Jer. V, 25-28. — Amos IV, 6-11, cf. Jer. II, 30. — Osée IV, 13, cf. Jer. II, 20. — Osée XII, 2, cf. Jer. II, 36, etc. Osée X, 12, cf. Jer. IV, 3, etc. — Esaïe V, 1 ss, cf. Jer. II, 21, etc. — Le milieu où vivait Jérémie, une famille sacerdotale, où certainement les discours que les prophètes avaient transcrits circulaient, se prêtait admirablement à ce genre d'influence.

aurons indiqué les influences les plus notables qu'il a subies¹. Quant à dire dans quelle mesure il se les assimila, et dans quelles proportions elles se combinèrent, cela nous est absolument impossible. Nous aurons beau retourner le problème dans tous les sens, nous nous retrouverons toujours devant le caractère mystérieux, inexplicable, de cette absorption d'éléments étrangers par une individualité. Du moins pouvons-nous en constater le résultat : une personnalité une, qui n'est plus le caractère naturel primitif et qui est autre chose que l'ensemble de tous les éléments que nous avons relevés ; tous ces éléments ont disparu, fondus dans ce foyer ardent et toujours actif qu'était cette individualité vraiment unique, et nous avons devant nous une personnalité transformée, ennoblie, agrandie. C'est une âme profondément religieuse et morale, toute pénétrée de la conscience de ses devoirs envers Dieu et les hommes, préoccupée des grands problèmes de la destinée religieuse de la nation, connaissant le mal et désireuse de contribuer à en diminuer l'empire, toujours extrêmement sensible et délicate². Cependant Jérémie ne sait pas encore bien dans quelle voie il faut chercher le salut. Par un développement naturel et harmonieux de sa vie intérieure, il est arrivé à une foi qui est très profonde, consciente aussi, mais qui n'est pas la foi agissante et triomphante. Il doute encore de lui-même (I, 6) et de la puissance de Dieu (I, 8, 17), il est timide, hésitant, indécis. Pour l'énergie, pour la foi, c'est un enfant. Il lui manque un principe directeur

¹ Je rappelle l'opinion de Sellin : « Apparemment il n'a pas reçu d'impression bien durable de ses parents. Jamais, même lorsqu'il est en danger de mort, il ne pense à la mère qui l'a aimé, au père qui l'a initié à la piété ; au contraire, il maudit ceux qui lui ont donné la vie. Jamais non plus il ne parle d'un maître. Ce ne sont pas des hommes qui l'ont fait prophète, c'est Dieu lui-même qui l'a appelé ». Cette opinion me semble contredire les faits et porter la marque d'une idée apologétique préconçue, mais le fait même qu'elle ait pu se produire doit nous rendre prudents dans l'utilisation de données en somme si vagues.

² « Il a reçu ce mélange d'optimisme et de pessimisme qui est nécessaire à la formation d'une nature productive : cet optimisme vrai, humain, moral, qui est sûr du triomphe final du bien, mais qui ne reste pas inactif, et se sent le devoir de collaborer lui-même à ce triomphe... et ce pessimisme vrai, humain, moral, qui ne se laisse tromper par aucune apparence et qui, de son regard clair, voit et reconnaît ce qui est mauvais. » Cornill (Jeremia u. S. Zeit, p. 13).

fondamental, puissant, et grâce à cette lacune il se trouve ballotté un peu au gré des choses et des hommes, sans savoir réagir. Il y a un abîme entre cet adolescent si pieux, si rempli de tendresse et de sentiments nobles, mais si faible, et le géant qui, avec la même tendresse et la même piété, sut pendant quarante ans tenir haut envers et contre tous, la bannière de la pure religion de Iahvé. Il faudra, pour combler cet abîme, une action dont il n'a pas le principe en lui-même, qui coordonne tous ces éléments excellents épars, et qui lance avec puissance cette nature hésitante dans une voie qui semble directement opposée à sa voie naturelle : ce sera l'œuvre de sa vocation ¹.

3. La vocation.

La vocation est l'événement qui a orienté Jérémie vers une activité à laquelle il ne semblait pas du tout préparé. Elle représente donc un moment essentiel dans sa vie et, à ce titre, elle mérite une étude particulièrement attentive : le prophète lui-même nous a rendu cette étude facile en nous donnant de sa vocation un récit simple et éloquent qu'il a placé, tellement il était pour lui essentiel, en tête de son livre ².

¹ Je ne me dissimule pas ce qu'a de schématique une pareille reconstruction. Peut-être l'ordre historique ne fut-il pas tel que celui que nous avons suivi, peut-être même certaines influences que nous avons relevées ne se sont-elles exercées qu'après la vocation, mais en somme je crois que ce que nous avons dit est vrai au point de vue psychologique, et c'est là l'essentiel.

² Ce récit porte le cachet de la plus grande authenticité. Même si, comme le voudrait Giesebrecht, il n'a été composé que 23 ans plus tard « on n'a pas le droit d'en considérer le contenu comme étant en partie le résultat d'expériences postérieures, car chaque élément d'un entretien si impressif et si décisif pour toute sa vie et toute son activité a dû se graver dans le souvenir du prophète en traits ineffaçables et se représenter souvent devant son âme » (d'Orelli. K. Gef. Com. Jeremia p. 18). En outre il serait incompréhensible qu'un écrivain postérieur désirant glorifier Jérémie lui eût attribué un récit aussi modeste et aussi inférieur en magnificence aux récits des vocations d'Esaié et d'Ezéchiél. Pour ces deux raisons, entre beaucoup d'autres, je crois que nous avons là un document de grande valeur. J'ajoute que le texte lui-même est des plus sûrs et que les quelques corrections que proposent les commentateurs ne portent pas sur des passages essentiels.

Il paraît probable, sans que cela soit certain, que les deux visions des

D'après I, 1, elle eut lieu en 628 ou 627. A ce moment-là, l'état politique de l'Asie Antérieure était très menaçant, car déjà l'invasion des Scythes commençait. En Juda, le peuple se révélait chaque jour plus corrompu qu'il ne l'avait jamais été ; et tout cela faisait une profonde impression sur l'âme de Jérémie: il se demandait ce qu'il allait advenir de cette nation, comment on pourrait la ramener dans la bonne voie. Qui sait s'il ne soupirait pas après la venue d'un de ces héros qu'il aimait, un Osée ou un Esaïe ? Mais rien n'apparaissait; en face des dangers qui menaçaient son peuple, le bras de Iahvé demeurait inactif. Qu'allait-on devenir ?

Enfin, un jour, la puissance de Dieu se manifesta. Il se décida à sauver ce peuple, et pour le sauver, pour braver toutes ces puissances déchaînées, il estima que le meilleur moyen c'était d'envoyer un homme rempli de son esprit: et cet homme ce fut Jérémie lui-même.

Avec une souplesse merveilleuse, l'action divine sait s'adapter aux individualités diverses: lorsqu'il faut arracher, elle arrache, elle prend Amos derrière son troupeau: elle sait aussi tempérer, lorsqu'il le faut, l'enthousiasme bouillant des âmes nobles comme

v. 11 ss. ont suivi immédiatement l'appel de 6-10. En tous cas le fait même que le prophète a mis les unes à la suite de l'autre prouve qu'il y a entre ces deux fragments un lien organique, et quelle que soit l'hypothèse que l'on fait, la vocation, prise dans son sens large, comprend bien tous les faits racontés au chap. I.

Afin de nous rendre bien compte de la valeur du récit faisons encore deux remarques: 1^o Calvin (*Prælectiones in Jeremiam*) fait remarquer judicieusement le caractère apologétique de ce récit, qui devait se trouver en tête du recueil de discours que lut et déchira le roi Jojakim, mais que Jérémie recommença avec l'aide de Baruc. De là, je pense, provient l'absence de sentiments et d'effusions personnels qui ne laisse pas d'être étonnante chez un homme comme Jérémie. Mais je ne crois pas qu'on puisse en tirer la moindre conclusion contre la crédibilité de la narration elle-même. 2^o Un autre caractère est celui de l'extrême simplicité. Les théophanies d'Esaïe et d'Ezéchiel trouvent à peine un parallèle qui n'en est pas un, les visions sont décrites en quelques mots très brefs: tout ce qui n'est pas « parole de Iahvé » semble traité comme accessoire. Il est difficile de ne pas voir là la préoccupation de se distinguer des faux prophètes qui faisaient grand bruit des révélations divines qu'ils avaient reçues et les décrivaient en termes pompeux. Jérémie a été appelé, il le dit, mais il le dit aussi simplement que possible.

celle d'un Esafe; et lorsque c'est une idée, un principe, qu'il faut faire pénétrer dans une âme humaine, elle s'y emploie avec une admirable richesse de moyens (les visions d'Ezéchiel). Ici c'est la volonté qu'il s'agit de tremper. Jérémie est un de ces hommes au caractère noble, pur, remplis de sève religieuse et morale et animés des meilleures intentions, mais qui, soit qu'ils se défient d'eux-mêmes, soit que leur sensibilité extrême les paralyse, ne savent pas agir et même souvent ne songent pas à agir. Ce qui fait défaut c'est l'énergie, la puissance de réagir contre les autres et contre soi-même, et celui-là seul qui a cette puissance peut être prophète: tout l'effort de l'action divine va se porter sur ce point. Écoutons le prophète lui-même nous dire comment.

La parole de Iahvé me fut, dit-il, adressée en ces mots : « Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère je te connaissais, et avant que tu fusses sorti de son sein je t'avais consacré, je t'avais établi prophète des nations. »

Je répondis : « Hélas, Seigneur Iahvé, voici je ne sais point parler, car je suis un enfant ! » Et l'Éternel me dit : « Ne dis pas : je suis un enfant, car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai, et tu leur diras tout ce dont je te chargerai. Ne les crains pas, car je suis avec toi pour te délivrer ». Puis Iahvé étendit sa main et toucha ma bouche, et me dit « Voici je mets mes paroles dans ta bouche. Regarde, je t'établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes pour que tu arraches et que tu ruines, pour que tu bâtisses et que tu plantes » I, 6-10.

Court et saisissant récit, dont chaque mot pour ainsi dire évoque tout un monde d'idées et de sentiments et qu'une analyse trop détaillée ne pourrait qu'affaiblir¹. Bornons-nous à quelques remarques destinées à en démêler un peu les incomparables richesses. — Bien souvent, lorsqu'on a affaire à des âmes troublées, désemparées, ou simplement timides, la forme la plus efficace de la sympathie et de l'amour, c'est non pas une commisération affadissante, mais la manifestation énergique et même brutale d'une décision ferme que l'on impose à celui que l'on veut voir agir. Ce n'était pas le sentiment religieux qui faisait défaut à

¹ « Satis est quasi digito res ipsas, imo summas rerum monstrare ». (Calvin).

Jérémie, mais la force, et c'est pourquoi brusquement Iahvé¹ lui dit : Tu seras prophète ; et non pas pour un temps, pour toute ta vie ; ta destinée est d'être prophète ; non pour Israël seulement, mais pour toutes les nations. — Evidemment cet ordre n'était pas isolé, et Iahvé lui-même avait pris soin de le rattacher à toutes les expériences de foi que Jérémie avait faites, en lui déclarant qu'il le connaissait dès avant qu'il existât². Et cependant cet appel inattendu, extraordinaire, le bouleverse. Lui, prophète ! Lui, le successeur de ces géants de la foi ! comment est-ce concevable ? Il sent profondément son indignité, il hésite aussi devant la tâche qui se présente à lui, et au lieu de s'écrier avec l'enthousiasme d'Esau : Me voici, envoie-moi ! il fait des objections : il ne sait pas parler, il n'est qu'un enfant. Il ne refuse pas, mais il n'accepte pas encore. Et maintenant, pour dissiper les dernières hésitations et les dernières craintes, ce ne sont plus des paroles presque dures, mais des paroles d'encouragement qu'il faut. Et ce sont celles que lui dit Iahvé : S'il ne sait pas parler, qu'importe, Dieu parlera en lui, et mettra ses paroles dans sa bouche. Et il ne pourra plus dire qu'il n'est qu'un enfant, puisque la puissance de Dieu sera en lui, qu'il sera le messager, le héraut de Dieu. — En face de telles perspectives toute hésitation doit disparaître, et Jérémie doit être prêt à entendre répéter sous une forme plus forte, plus impressive, et pour lui presque terrifiante, l'appel divin, qui lui précise encore tout ce qu'aura d'immense, de tragique et d'heureux à la fois sa mission. Sa tâche est difficile entre toutes, surtout dans le milieu et à l'époque où il se trouve, mais, après un tel appel et de telles promesses, il ne peut pas s'y soustraire.

¹ Il me semble juste, dans ces remarques, de me conformer à la représentation de Jérémie lui-même, et de parler comme si nous étions en présence d'un véritable entretien du prophète avec Dieu. Je ne préjuge par là rien sur la question de savoir quelle est la forme réelle qu'a revêtue cet appel. D'ailleurs cette question si intéressante et si délicate n'a pas à nous préoccuper, car, quelle qu'ait été la forme, l'effet est le même, et c'est lui qui nous intéresse.

² Cornill relève avec raison l'analogie frappante entre ce passage et Galates I, 15. Cette expérience suprême de la grâce, les deux hommes de Dieu l'ont faite, et tous deux, par le même sentiment de pudeur intime, n'en parlent qu'une seule fois, dans des circonstances tout à fait exceptionnelles.

Cependant Iahvé connaît lui-même les obstacles qui vont se dresser, en grand nombre, devant les pas de son prophète, et il sait aussi à quel point cette âme encore faible, facilement découragée, doit être ménagée. Aussi, avant de l'envoyer au combat, il lui donne des armes, il lui communique une force plus puissante que toutes les forces humaines, la confiance complète en lui.

Un jour, peut-être le jour même de l'appel, Jérémie se promenait, solitaire et rêveur, dans la campagne, lorsque tout à coup, ses yeux tombent sur une branche d'amandier (*chaked*). Et aussitôt, par un de ces jeux de mots que les Orientaux affectionnent particulièrement, il applique cette circonstance à sa situation : « Iahvé veille (*choked*) sur sa parole pour l'exécuter ». Plus de crainte à avoir, la main de Iahvé est à l'œuvre, on peut marcher sans crainte !

Pourtant, il ne faut pas que cette nature sensible et émotive passe d'un extrême à l'autre et que, pour avoir rejeté un pessimisme mauvais, elle tombe dans un optimisme trompeur. Aussi, bientôt, la vue d'une chaudière bouillante est l'occasion d'une seconde intuition profonde des intentions de Dieu. Le malheur est là ; il faut qu'il arrive, parce que le peuple a péché. Il faut que le prophète connaisse et annonce sans défaillance que la punition terrible va venir. Pas de fausse confiance en un secours obligatoire de Dieu, mais une connaissance exacte et réelle des choses, voilà ce qu'il fallait au prophète, et voilà ce que lui apprit la vue de la chaudière.

Enfin, le danger le plus grave que courait Jérémie c'était d'être découragé par l'hostilité de ses compatriotes. Et sensible comme il l'était, il eût été dès le premier jour accablé par leurs injures, si sur ce point même Iahvé ne l'avait prévenu et ne lui avait donné un encouragement spécial. La guerre grondera tout autour de lui, tous l'attaqueront, il doit s'y attendre, mais il restera debout, comme une ville forte que personne ne peut emporter d'assaut. Et il sera cette ville forte pour deux raisons ; d'abord parce qu'il le voudra : « Ne tremble pas en leur présence, de peur que je ne te fasse trembler devant eux » ; ensuite, parce qu'il aura avec lui quelqu'un qui est plus grand que lui. Il peut tout braver, « et les rois, et les chefs, et les prêtres, et le peuple du pays, car Iahvé est avec lui pour le délivrer ! » Et c'est sur cette note d'énergie et d'espoir qui est bien le centre de la vocation, que se termine le récit.

Quelle est la valeur, l'importance de cette vocation ? Si nous

nous plaçons d'abord au point de vue extérieur, nous constaterons qu'elle ne fut pas une *destruction*. Iahvé n'a pas demandé à celui dont il voulait faire son prophète de tuer en lui le vieil homme : au contraire, il lui a rappelé l'action qu'il avait toujours eue sur lui depuis qu'il existait, et il n'a fait qu'organiser et orienter les éléments excellents qu'il trouvait en lui.

Mais ce fut aussi une *rupture* : rupture avec sa famille, avec ses parents peut-être, en tous cas avec ses frères qui ne lui pardonnèrent jamais son ministère ; rupture avec ses habitudes, car il fut arraché à une vie qui aurait pu être douce, bienfaisante et tranquille, pour se lancer dans une vie agitée, dans une vie de souffrance et d'angoisses ; rupture enfin avec lui-même, car tous ses goûts, toutes ses tendances s'opposaient à ce qu'elle fit de lui.

Dieu ne brise pas pour briser : s'il l'a fait rompre avec tant de choses, c'est pour le pousser en avant en le débarrassant de toute entrave, c'est pour faire de lui un homme d'action : cette vocation fut une *impulsion*.

Tels sont les effets de cette vocation ainsi qu'ils nous apparaissent par une foule de textes et d'événements postérieurs. Pouvons-nous aller plus loin, nous demander si ces effets ne se ramènent pas à une action plus fondamentale, plus profonde ? L'expérience de tous les jours nous dit l'énorme puissance d'un fait, d'une parole : ils nous secouent, nous émeuvent, et nous donnent souvent une impulsion salutaire. Mais nous savons aussi que cette impulsion, cette secousse, sont passagères si la parole et l'événement qui les ont produites nous restent extérieurs, s'il ne s'incorporent pas à nous-mêmes. L'effet de la vocation de Jérémie n'a pas été passager, il s'est prolongé pendant toute sa vie, cette rupture, cette impulsion, n'ont pas été des feux de paille. C'est donc que la vocation avait fait plus que le saisir, elle était entrée dans sa vie, elle l'avait *transformé*, elle lui avait donné la force de rompre et de marcher en avant, elle avait trempé sa volonté. Voilà pourquoi il a pu organiser les puissances qui étaient en lui, voilà pourquoi il a pu se résigner à tous les déchirements, voilà pourquoi, lui, si timide, il a su être si hardi dans la proclamation de son message. Jusque-là, il était tendre, bon, croyant, maintenant il sera un homme d'action.

Malheureusement, cette transformation n'avait pas été complète. Soit que le premier enthousiasme l'ait empêché de rentrer assez profondément en lui-même, soit que, malgré tout, il n'ait pas vu

toute la grandeur de la tâche qui s'imposait à lui, il n'était pas encore arrivé à l'unité parfaite : sa sensibilité extrême n'avait pas été, par ce coup brusque, complètement asservie à sa volonté d'action, elle devait relever la tête et regimber ; d'où les terribles luttes et les douloureuses angoisses auxquelles le prophète fut en proie pour le maintien de sa vocation.

4. Lutttes intimes.

La vocation a, une fois pour toutes, consolidé la foi dans l'âme de Jérémie. Désormais c'est un roc inébranlable et c'est le centre de sa vie. Il sait que Iahvé est le Tout-Puissant qui veille sur son peuple et qui fortifie son serviteur. Bien plus, il sait qu'il *doit* être le héraut de ce Dieu, qu'il doit lui consacrer toutes ses forces, lui sacrifier toutes ses affections : il est désormais prophète et rien que prophète. Semblable en cela à Esaïe et à Amos, il n'a jamais douté de la réalité du principe divin qu'il représentait sur la terre, au contraire, il l'a défendu avec une splendide énergie. Mais des hommes comme Esaïe et Amos avaient été saisis par leur message. Natures fortes et simples, ils avaient suivi fortement et simplement l'appel divin, et cette consécration complète leur avait donné la puissance de s'élever au-dessus des luttes ordinaires de cette vie, et d'avoir au sein des plus grandes difficultés une attitude « royale ». Pour Jérémie, il en va tout autrement. Sa nature délicate et compliquée n'était pas de celles qui se laissent saisir et, sensible comme il l'était, il ne pouvait pas ne pas sentir douloureusement le heurt des obstacles qu'il rencontrait à chaque pas. De là des souffrances, des luttes qui remplirent toute sa carrière¹, luttes contre lui-même, souffrances à cause de ce Dieu qui le torturait, mais qu'il ne pouvait pas abandonner. Aucune épreuve ne lui fut épargnée. Il connut les angoisses de la pensée en face des problèmes religieux insolubles, les souffrances du cœur meurtri, les troubles de la conscience déchirée, et il souffrit là bien plus que dans la prison de Pachour ou dans la citerne boueuse. Ce sont ses propres confessions, hélas trop peu nombreuses, qui nous permet-

¹ Cf. l'incident de Bethléhem XLII, 7. Jérémie hésite dix jours avant de dire l'oracle de Iahvé, et ce n'est qu'après un certain temps qu'il confirme sa parole par un symbole frappant. Cela ne prouve-t-il pas qu'à cette époque les luttes et les hésitations du prophète duraient encore ?

tront de pénétrer un peu plus avant dans cette âme que l'on aime dès l'abord, mais que l'on aime bien plus quand on connaît tout ce qu'elle a souffert¹.

Israélite et croyant, Jérémie aimait son peuple de tout son cœur : pour lui il eût donné sa vie. Et l'obligation divine qu'il sentait en lui, lui ordonnait de maudire ce peuple et de lui annoncer d'effroyables malheurs ! Il obéissait, mais au prix de quelles douleurs ! Il disait, sans broncher, tout ce qu'il avait à dire, mais grâce à quels triomphes sur lui-même ! Il eût voulu se tordre de douleur, arrêter ses menaces, et il ne pouvait pas se taire ! (IV, 19). Mais lorsque son ministère était fini, livré à lui-même, il pleurait, et même dans son recueil de discours d'appel nous trouvons un écho de ces larmes, lorsqu'après une longue série de menaces, nous entendons tout-à-coup éclater ce sanglot navrant : « Je voudrais soulager ma douleur, mon cœur souffre au-dedans de moi... la moisson est passée, l'été est fini, et nous ne sommes pas sauvés ! Je suis brisé par la douleur de la fille de mon peuple, l'épouvante me saisit... Ah ! si ma tête était remplie d'eau, si mes yeux étaient une source de larmes, je pleurerais nuit et jour les morts de la fille de mon peuple ! » (VIII, 18-IX, 1). Il n'a pas, il le sait, le droit de rester silencieux : sa conscience lui révèle les péchés profonds et ineffaçables de la nation. Il doit parler pour l'amener à la conversion. Mais au moins il peut prier : souvent il intercède en faveur de ce peuple, il supplie Iahvé de lui pardonner (VII, 16), il va jusqu'à se solidariser avec ces pécheurs qu'il condamne, il implore le secours de celui qui seul peut secourir et qui n'abandonnera jamais son peuple (XIV, 7-9). A toutes ces supplications, Iahvé répond en lui montrant le

¹ « Il se donne tout entier, tel qu'il est, et il exprime des pensées et des sentiments dont lui-même se rend compte qu'ils ne sont pas dignes de lui et qu'ils ne devraient pas se présenter dans l'âme d'un serviteur de Dieu. Mais justement pendant qu'il les rumine dans son cœur, la purification s'opère, et le meilleur moi triomphe. De sorte que ces paroles ne servent qu'à rapprocher de nous, au point de vue humain, le prophète et à nous le rendre encore plus cher. Nous vivons ses expériences, ses combats et ses triomphes, et nous ne pouvons que regarder avec respect cet homme qui, pour sa vocation, a souffert des souffrances sans nom, et qui a reçu, comme seul salaire de ses souffrances, la permission de servir plus longtemps et de souffrir encore et comme « donum superadditum » la grâce de ne pas succomber. » Cornill (Comm., p. 192).

péché de la nation, profond comme il ne le fut jamais, et si invétéré que les prières des héros de la piété d'Israël ne sauraient le faire effacer (XV, 1) et il ajoute « Je ne t'écouterai pas (VII, 16). » Ainsi, au bout de toutes ses souffrances et de toutes ses luttes le prophète ne reçoit pas une parole d'encouragement ou de consolation, une seule chose reste devant lui : la lutte toujours renouvelée, avec l'aide de Dieu, certes, et cela est grand, mais contre son peuple, et cela est terrible. — Certainement ces combats ne sont pas inutiles; grâce à eux il apprend à comprendre le sens profond et la valeur libératrice de cette idée des vieux prophètes que le triomphe de l'étranger sera, en fin de compte, le triomphe de Iahvé. Mais cela ne suffit pas à le tranquilliser. Son patriotisme subsiste toujours, malgré tout, il espère le salut du peuple par la conversion, et s'il prêche sans relâche la soumission aux Babyloniens, c'est avec le ferme espoir qu'ainsi Israël échappera à la destruction et pourra vivre. Et cet espoir dura longtemps, toujours déçu, jamais détruit, jusqu'au jour où, sous la double poussée de la foi et de l'expérience, il se transforma en cet idéal de l'alliance future dont rien n'égale la profondeur et la spiritualité et que Jérémie n'a pu atteindre qu'à travers les affres de la douleur.

S'il a souffert pour son peuple, Jérémie a bien plus encore souffert à cause de son peuple. Tous les prophètes, avant lui, avaient eu des difficultés, des échecs. Amos même avait été arrêté par Amasia, et la tradition veut qu'Esaié soit mort martyr. Mais jamais aucune vie de prophète ne fut marquée par autant de persécutions, par autant de mauvais traitements matériels et moraux, que celle du doux voyant d'Anatot. Ses frères (XII, 6), ses compatriotes (XI, 18, ss.), les prophètes, les prêtres (XXVI, 8, ss.), les grands (XXXVII, XXXVIII), les rois (XXXVI, 26), etc., s'acharnaient après lui, et ceux qui ne le persécutaient pas méprisaient ses avis et ses appels pressants (XXXVIII, 14-28; XLIII, 1-7).

« J'apprends les mauvais propos de plusieurs : Accusez-le, et : Nous l'accuserons ! Tous ceux avec qui j'étais en bonnes relations épient quelque faux-pas. Peut-être se laissera-t-il surprendre, et nous nous rendrons maître de lui ! » (XX, 10).

Toutes ces inimitiés frappaient douloureusement Jérémie, d'abord, comme on peut le comprendre, à cause de son extrême sensibilité : on a, à juste titre, fait observer que les injures et les moqueries étaient beaucoup plus pénibles pour un Israélite de ce

temps-là que pour nous. Et cela est bien compréhensible, si l'on se souvient qu'à cette époque on n'avait pour ainsi dire pas la notion de l'individualité et que l'harmonie intérieure était bien secondaire en comparaison de l'accord avec la collectivité. Personnalité forte, Jérémie n'avait pas secoué ce préjugé séculaire : l'expérience seule devait l'en délivrer et auparavant il devait beaucoup souffrir¹.

A tout cela s'ajoute un autre motif de douleur, car pour lui l'honneur de Iahvé lui-même était engagé dans cette lutte : ces persécutions, elles ne sont pas dirigées contre lui seulement, mais contre le Dieu dont il est le témoin².

Et enfin, il ressent un intense sentiment de solitude, mis par son ministère complètement à part du peuple, sans famille, et devant, à cause de son message, s'abstenir de tout rapport triste ou joyeux avec ses frères ; personne ne sent comme lui, ne pense comme lui, il doit condamner ceux avec lesquels il a combattu l'idolâtrie, il doit menacer ceux qui adorent le même Dieu que lui ! On comprend alors que le problème de la souffrance ait ébranlé son âme jusque dans ses assises les plus profondes, et soit devenu la cause de tant de combats intérieurs.

En présence de ses tortures morales, la première question qui se posait à lui c'est l'éternelle question de la rétribution, car il sentait bien que tout ce qu'il endurait il ne l'avait pas mérité, et d'autre part, il voyait les méchants réussir et être heureux. A ses yeux effrayés s'imposa alors cette terrible constatation : entre ce qui est juste et ce qui *est*, il y a un profond abîme. Avant lui, à vrai dire, cet abîme existait, mais on ne s'en était pas rendu compte, parce qu'on ne prêtait guère attention qu'au peuple dans son ensemble, le bonheur et le malheur des individus étant choses très secondaires, perdus dans l'immense somme à peu près équilibrée des malheurs et des bonheurs de la collectivité. Chez Jérémie, au contraire, la vocation a inauguré une relation individuelle avec Dieu, et par suite c'est la vie individuelle qui a pris la première place ; et voilà pourquoi son expérience à lui, le malheur de sa propre vie, l'amènent, chose inouïe, à contester avec Dieu, et

¹ Les imprécations comme celles de XVII, 18 dans la bouche du prophète si tendre montrent bien à quel point ces injures le frappaient.

² Ce sentiment est rendu d'une façon frappante par ce fragment de XV, 15, lorsqu'on le traduit exactement : Venge-toi de mes persécuteurs !

à lui demander compte de ses actions : « Tu es juste, Iahvé! je veux néanmoins t'adresser la parole sur tes jugements : pourquoi la voie des méchants est-elle prospère? pourquoi les perfides vivent-ils en paix? » (XII, 1-2). Comme elle est timide encore, cette demande, mais comme on sent bien pourtant l'esprit anxieux qui voudrait une solution, une certitude! Il a posé le problème comme quelque chose de général, mais en réalité c'est le problème de son âme, l'angoisse de son esprit, dont il demande à Dieu la solution.

Mais en réponse à sa prière, au lieu d'une certitude c'est un ordre qu'il reçoit. Un prophète n'a pas besoin de savoir tout cela; lui qui doit agir, ne doit pas s'arrêter à ces questions secondaires. Qu'est-ce après tout que ce problème en présence de la tâche immense qui s'ouvre devant lui, et que ce malaise de l'esprit en face de ce qui l'attend maintenant? Qu'il aille de l'avant! c'est la solution du problème, car connaître Dieu c'est faire son devoir (XXII, 16). « Si tu cours avec des piétons et qu'ils te fatiguent, comment pourras-tu lutter avec des chevaux? » (XII, 5).

L'esprit de Dieu avait raison : Jérémie était encore bien loin de connaître toutes les amertumes que lui réservait son ministère; chaque jour sa solitude et son impopularité augmentaient : « tous me maudissent! » Il souffre au-dedans de son cœur, et sa souffrance est sans issue. Ce ne sont plus maintenant des questions intellectuelles, générales, qu'il se pose, mais il se demande pourquoi il souffre, et cette pensée tantôt le révolte et tantôt l'abat, son cœur est déchiré, il est comme fou. Il ne doute pas de Iahvé, et il est prêt à le maudire, il crie à lui, il lui adresse des prières sublimes où parfois dans la même phrase se heurtent la confiance et la révolte. « Ne sois pas pour moi un sujet d'effroi, toi mon refuge au jour de la détresse. Venge-moi, venge-toi de mes persécuteurs, guéris-moi, toi qui m'as blessé et qui seul peux me guérir! » Il ne sait plus rien et, comme toujours, pour s'arracher à ses angoisses il s'adresse à Dieu, dans une prière désordonnée et étrange. « Tu sais tout, ô Iahvé, souviens-toi de moi... sache que je supporte l'opprobre à cause de toi de la part de ceux qui méprisent ta parole. A cause de ta puissance, je me suis assis solitaire, car tu me remplissais de fureur. Pourquoi ma souffrance est-elle continue? Tu es pour moi comme une source trompeuse, comme une eau dont on n'est pas sûr. »

Que l'on se représente ce que devait être une douleur qui fait

dire à un Israélite de ce Dieu en qui il a une absolue confiance qu'il est une source trompeuse ! Ce blasphème est une superbe parole de foi, car Jérémie lutte pour garder Dieu : ses souffrances lui sont incompréhensibles, elles le révoltent, et, d'autre part, il ne peut pas douter de ce Dieu qu'il connaît dans son cœur. Et voilà ce qui fait le caractère tragique de cette lutte, voilà ce qui remue, affole l'âme du prophète. Pourtant il faut qu'il sorte lui-même de cette angoisse : pas plus qu'à la question intellectuelle de tout à l'heure, Iahvé ne peut ici lui donner de solution toute faite; la pensée libératrice, c'est l'homme qui doit la conquérir, il doit aller de l'avant ; rester au service de Dieu, se consacrer toujours plus pleinement à lui, accomplir sans hésiter une tâche sans cesse grandissante, voilà le seul moyen de s'arracher à sa souffrance. Cependant, cette fois, l'âme si délicate de son serviteur a été trop profondément blessée pour que Dieu le laisse partir ainsi pour la lutte; il ne veut pas que ce cœur succombe, et il lui dit des paroles d'encouragement : Qu'il sache quitter toutes les vieilles notions périmées, pour ne s'attacher qu'à la foi en son Dieu ! Et ce Dieu le fortifiera, le rendra invincible, et il apprendra à connaître que lorsqu'on est dans la main du Tout-Puissant on est délivré de la main des méchants ! (XV, 19-21). Jérémie aura beaucoup à souffrir encore, mais maintenant il saura triompher de ses douleurs, car dans sa prière et dans ses luttes, il a conquis pour lui et pour nous cette certitude que le secret de la souffrance appartient à Dieu, et que l'homme n'a qu'à obéir et à agir.

Est-ce parce qu'il ne s'est pas conformé assez rigoureusement à cet ordre, ou bien est-ce à cause de la persécution toujours croissante, qui lui apportait chaque jour un motif nouveau de désespoir ? Toujours est-il que Jérémie ne possédait pas encore la paix, et les angoisses avec lesquelles nous venons de le voir aux prises devaient se retrouver dans une lutte plus terrible encore, la lutte entre la force divine qui était en lui et ses préférences, entre l'homme et le prophète. Un épisode de ce combat gigantesque nous est raconté au chapitre XX dans une relation intentionnelle et probablement réelle avec les mauvais traitements que Jérémie avait subis de la main de Pachour. Cette suprême épreuve où il s'est vu, peut-être pour la première fois, en opposition ouverte avec les éléments les plus religieux de la nation, fait déborder la coupe de ses souffrances, et il aspire de toute son âme à secouer ce fardeau trop pesant pour ses faibles épaules et à vivre enfin une vie tran-

quille. Mais, à côté de son désir, il est une autre puissance, qui ne fait pas moins partie de lui-même, l'obligation religieuse absolue, la voix de Dieu qui le force à parler; et le duel de ces deux âmes dans la même âme, nous le voyons comme si nous y étions. Court ou long, n'importe, mais formidable et se terminant par la victoire du devoir, de Dieu « Tu m'as séduit, ô Dieu, et je me suis laissé séduire; tu m'as saisi, tu m'as vaincu, et je suis tout le jour un objet de raillerie, tout le monde se moque de moi. Car toutes les fois que je parle *il faut* que je crie, que je crie à la violence et à l'oppression. Et la parole de Iahvé est pour moi un sujet d'opprobre et de risée chaque jour. Si je dis « je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom » il y a dans mon cœur comme un feu dévorant qui est renfermé dans mes os, je m'efforce de le contenir et je ne le puis » (XX, 7-9). A une telle lutte le cœur du prophète ne peut pas résister : brisé, il se plonge dans la prière pour trouver auprès de Dieu la force et la consolation. Mais Iahvé n'a pas besoin de répondre : l'obligation religieuse parle pour lui et pour que la lutte porte dans le cœur du prophète tous ses fruits, il faut qu'il soit laissé seul avec lui-même. Jérémie en effet reste encore debout¹, mais c'est en laissant éclater dans des paroles poignantes et terrible la douleur qui l'étreint.

« Maudit soit le jour où je suis né!... Pourquoi suis-je sorti du sein maternel, pour voir la souffrance et la douleur et pour consumer mes jours dans la honte? »

Les mots sont impuissants à rendre l'impression que l'on ressent en présence d'une telle angoisse. Et quand il songera que nous n'avons là qu'un moment de la lutte qui a déchiré continuellement cette âme pendant de longues années, celui qui sait à quel point les combats intérieurs paralysent l'action, se rendra compte de la force d'âme qu'il fallut à Jérémie pour parler et agir quand même; mais aussi celui qui sait à quel point les douleurs et les angoisses morales enrichissent la vie spirituelle, comprendra tout ce que Jérémie, et avec lui le monde, ont gagné dans ces luttes.

Ces souffrances et ces luttes ont rempli l'âme de Jérémie. Mais

¹ Il semble extraordinaire que les vv. 11-13 viennent là donner un encouragement en contradiction absolue avec 14-18 qui, au contraire, se rattache étroitement à 7-9. Je pense donc avec Cornill qu'il faut supprimer ces vv. Je crois en outre que le v. 10, certainement authentique, est interpolé, car sa présence affaiblit singulièrement l'élan du v. 9.

elles n'ont pas empêché que le prophète de la douleur ne connût aussi cette forme suprême de la douleur intime, le *sentiment de la grandeur de son péché*. C'est du moins ce qui semble ressortir de XVII, 9: « le cœur est insondable plus que tout autre chose, rien ne peut le guérir, qui peut le connaître ? » Saisi de vertige devant les abîmes de son cœur, y découvrant chaque jour des replis cachés et condamnables, il est effrayé. Qui le délivrera ?¹ Tout en lui-même est resté impuissant, et il s'adresse à Iahvé dans sa détresse. Cette fois Dieu lui répond. S'il a laissé cette âme hésitante seule avec elle-même lorsque c'était sa faiblesse qui la troublait, il ne veut pas qu'elle succombe pour avoir été trop sincère avec elle-même, et il lui répète solennellement une parole que sans doute il connaît déjà, mais à laquelle les circonstances donnent une valeur particulière : « Moi, Iahvé, j'éprouve le cœur et je sonde les reins », immense consolation pour l'homme pieux, « parce qu'alors Iahvé est le témoin de la bonne volonté de l'homme en qui le mal, qu'il ne voulait pas faire, a pénétré, et aussi parce que de telles paroles expriment la pensée de l'aide que Iahvé donne à l'accomplissement du bien, et de la protection qu'il lui assure contre les manœuvres obscures du mal » (Duhm).

Au terme de cette analyse bien trop brève et superficielle des souffrances de Jérémie, il conviendrait d'en rechercher tous les effets: ils furent certainement très nombreux et très importants, car, s'il est vrai que, sur cette chose si sensible qu'est une âme humaine, toute impression même passagère, laisse une trace, on peut penser quelle marque de telles luttes imprimèrent sur l'âme si délicate de Jérémie. Aucune épreuve ne lui avait manqué, mais aucun des résultats bénis de l'épreuve ne lui manqua non plus. — Cependant comme, à peu de chose près, la personnalité qui est sortie de ces luttes est en somme la personnalité de Jérémie dans son originalité et sa grandeur, nous étudierons cette question un peu plus loin.

¹ « En s'inspirant de Rom. VII, 24 on pourrait rendre le contenu du v. 9 par cette exclamation : Malheureux que je suis, qui me délivrera de moi-même, de mon propre cœur ? Car, comme Duhm l'a très bien vu, il ne s'agit pas ici d'une vérité commune et objective, mais d'une expérience personnelle, subjective. Le prophète a découvert dans son cœur des abîmes, il a reconnu en lui des symptômes de faiblesse morale devant lesquels il s'effraie ». Cornill (Com., p. 216).

Notons seulement deux faits de toute importance. A l'école de la souffrance, Jérémie apprit à prier¹; toutes les fois qu'il est dans la détresse, c'est à Dieu qu'il s'adresse, et il lui demande sa force. Tous ses appuis sont tombés, les uns après les autres, un seul lui reste et, même quand Dieu le fait souffrir, c'est encore lui qu'il prie. A cette prière il dut les expériences les plus bienfaisantes, parce que dans le contact avec Dieu, il retrempait sa volonté vacillante.

Mais surtout sa foi devint une expérience personnelle: c'est dans son âme que tous ces combats se sont livrés, c'est son obligation religieuse personnelle qui le faisait triompher de ses douleurs, c'est en tant que personnalité morale qu'il souffrait des mauvais traitements et des injures, et c'est un esprit indépendant, personnel, qui se révèle dans sa recherche anxieuse de la vérité religieuse profonde. Et le résultat de toutes les expériences qu'il fit, des refus et des grâces que Dieu lui envoya, ce fut qu'il perça de part en part la carapace de préjugés et de traditions qui recouvrait la foi en Iahvé. Dans son cœur, il se forma une foi profonde, basée sur une certitude personnelle, une foi d'expérience. Certes, un Amos ou un Esaïe avaient fait l'expérience religieuse authentique, mais ils n'avaient pas réfléchi, lutté, cette expérience ne leur était pas devenue pleinement consciente. Avec Jérémie il en est tout autrement, et c'est pourquoi, s'il prononça les premières vraies prières, il réalisa aussi le premier l'expérience religieuse avec toute sa valeur et toute sa portée.

Nous n'avons pas dit — parce que cela est hors de notre cadre, — toute l'importance que ces luttes revêtent lorsqu'on se place au point de vue de la solidarité dans la douleur, mais nous en avons dit assez pour qu'on soupçonne leur valeur incomparable et que

¹ « Avant lui les prophètes avaient usé de la prière pour obtenir la révélation, et le livre d'Habacuc n'est qu'un dialogue entre Iahvé et le prophète. Mais Jérémie, lui, prie pour sa propre cause (XV, 15-18; XX, 7-18). C'est dans le salut de sa personne, dans la confusion et l'anéantissement des ennemis, c'est-à-dire dans le sort à vues humaines très incertain de l'individu, que doit se montrer la vérité de la foi... Maintenant que le rapport de Iahvé avec son peuple est tombé, il ne soutient plus de rapport qu'avec l'individu Jérémie, et celui-ci, dans sa situation extraordinaire, demande son salut comme la preuve indéfectible de sa foi ». Smend (Lehrbuch, p. 264).

l'on s'explique les immenses consolations que les âmes religieuses y ont puisées depuis vingt-cinq siècles.

5. La personnalité de Jérémie.

Tout ce que nous avons vu jusqu'ici nous a montré une foule de facteurs à l'œuvre pour former peu à peu la personnalité de Jérémie. Nous avons cru discerner, dans toutes les influences qu'elle a subies, des apports nouveaux enrichissant cette individualité déjà si riche, et la trempant en vue des combats qu'elle avait à affronter. Et ces combats eux-mêmes, qui ont été, en somme, toute sa vie et tout son ministère, ont, grâce à leur contre-coup intérieur, exercé sur l'âme qui les soutenait une très grande action. Il est temps maintenant de rassembler un peu toutes les données éparses que nous avons pu recueillir et de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette personnalité. Nous ne parviendrons pas à connaître sur elle quelque chose de définitif, parce qu'elle-même ne fut jamais achevée, et que jusqu'au bout — ou tout au moins jusque là où s'arrêtent nos renseignements, — elle fut déchirée et partagée ; mais il vaut la peine de tenter l'entreprise, afin de comprendre mieux et plus intimement cette âme si compliquée et au premier abord si déconcertante.

Lorsque nous nous mettons en présence de ce tout, à la fois si un et si hétérogène, qu'est la personnalité de Jérémie, nous y distinguons dès l'abord, et très nettement, deux tendances essentielles qui en furent comme les pôles, la *sensibilité* et la *foi*.

Nous avons dit, au début de notre étude, ce que fut la sensibilité de l'homme Jérémie et nous avons vu à quel point elle est restée vivace dans son cœur de prophète. Sans doute, étant données les circonstances avec lesquelles il se trouvait aux prises, tout un aspect de cette sensibilité disparut, et il savoura peu ces joies de la vie qu'il était si bien capable de comprendre ; mais, en revanche, nous en observons mille autres manifestations : ce sont d'abord ces souffrances morales qui toutes ont eu à leur base un sentiment de douleur ou de détresse, ce sont aussi quelquefois ces indignations contre un péché vraiment par trop choquant, c'est cet amour de son peuple et de ses frères qui lui fait braver les plus grandes fatigues, c'est cette reconnaissance pour la bonté qu'on lui témoigne (XXXIX, 15-18) et c'est enfin, mais dans un

tout autre domaine, ce don poétique que l'on a si souvent méprisé, mais qui, pour être différent de celui d'Esaié, n'en est pas moins merveilleux¹.

La foi de Jérémie, nous la connaissons aussi, et, à travers les divers stades de son développement, elle nous est apparue toujours plus profonde et plus consciente d'elle-même. L'éducation l'avait semée, la vocation l'a fait lever, et puis sont venues les luttes qui l'ont mûrie ; elle a résisté aux épreuves les plus effrayantes, elle est donc forte, solidement assise sur le roc. Elle a passé par des crises de désespoir, mais elle en est sortie par la confiance en Dieu (XVII, 7, 8, 17) ; par l'action, elle a triomphé des angoisses de la pensée ; et le courage qu'elle portait en elle a bravé toutes les tempêtes. « Rarement, dit Renan, une tendance morale s'est emparée à ce point d'une conscience humaine et l'a ainsi remplie de passion concentrée »². C'est une foi d'expérience, enfantine parfois, gigantesque aussi, et où s'allient une intimité incomparable et une superbe intransigeance dans la proclamation du bien. — C'est à cette foi que se rattache la conscience prophétique de Jérémie : souvent vacillante et obscurcie, cette conscience resta toujours en lui, et lorsque tout à l'entour était ébranlé, il avait, dans son for intérieur, la certitude, douloureuse parfois, mais inébranlable, qu'il était celui qui devait parler au nom de Iahvé, et jamais il ne s'est soustrait à ce devoir.

Ces deux pôles, la sensibilité et la foi, ne pouvaient pas rester étrangers l'un à l'autre : ils intéressaient trop la personnalité tout entière pour cela. Et d'autre part, ils étaient trop essentiels tous deux pour que l'un s'effaçât ou disparût devant l'autre. La ren-

¹ C'est à Umbreit et à Cornill que l'on doit surtout d'avoir fait apprécier le poète Jérémie à sa juste valeur. Voici un exemple de la manière de Jérémie, tiré d'un des discours sur l'invasion des Scythes :

Je regarde la terre, et voici, elle est déserte, — les cieux, et leur lumière a disparu.

Je regarde les montagnes, et voici, elles sont ébranlées, — et toutes les collines chancellent.

Je regarde, et voici, il n'y a point d'homme, — et tous les oiseaux des cieux ont pris la fuite.

Je regarde, et voici, le pays fertile est un désert, — et toutes les villes sont détruites, — elles sont détruites par Iahvé dans son ardente colère. (IV, 23-26).

² Renan, Hist. du peuple d'Israël III, p. 155.

contre était donc nécessaire. Allait-il y avoir accord, harmonisation de ces deux tendances en une unité supérieure, ou bien disharmonie, rupture, souffrance ? Il y eut l'un et l'autre et c'est là ce qui fait à la fois la complication et l'originalité de la personne de Jérémie.

C'est une facile mais profonde erreur que de croire qu'il y avait opposition nécessaire et fondamentale entre le cœur de Jérémie et sa conscience, entre l'homme et le prophète. Car si elle n'eût pas trouvé en lui un terrain approprié et fécond, comment sa foi se serait-elle développée comme elle l'a fait ? En réalité nous voyons, sur bien des points, s'établir un accord profond entre les sentiments naturels du prophète et sa vocation. — Jérémie aimait son peuple, il l'aimait au point de tout souffrir pour lui et jamais l'obligation divine ne lui a défendu cet amour ; bien au contraire, elle l'a éclairé. Grâce à elle, le prophète a pu comprendre et faire comprendre ce que l'aveuglement cachait à tous. On a dit que Jérémie ne fut pas patriote. On a même pu voir en lui un agent babylonien en Juda ! Etrange conclusion tirée de l'attitude qui est la plus haute forme du patriotisme, le patriotisme moral, fondant la prospérité nationale sur l'accomplissement du devoir quel qu'il soit. — C'est par l'union intime de sa foi et de son amour que les yeux du prophète se sont ouverts aux perspectives sublimes de cet avenir où les problèmes agaçants ne se poseront plus, et où s'opérera la grande union des esprits et des cœurs sous l'influence de la loi nouvelle. Foi et amour, ce sont encore les deux termes qui résument tout son ministère prophétique, ce ministère où il se donnait tout entier à Dieu et à ses frères, et où il se dépensait sans compter, sa foi développant son amour et son amour fortifiant sa foi. — Et c'est par là qu'unissant la force d'Amos, la tendresse d'Osée et la foi d'Esàie, il fut le prophète par excellence, et, dans toute l'acception de ce mot, un *homme de Dieu*.

Malheureusement cette harmonie n'était pas constante, permanente. Souvent la sensibilité, surexcitée par la souffrance, se révoltait et entraînait en lutte avec la foi « et c'est cette navrante disharmonie qui en aurait fait le plus grand des martyrs parmi les prophètes, même s'il n'avait jamais été mis en prison ou menacé de mort »¹. La prière, nous l'avons vu, et surtout sa foi indomptable

¹ Buhl, R. *Encycl. Hauck* 3, VIII, p. 659.

lui ont permis de sortir victorieux de ces luttes, mais toujours, sous une forme ou sous une autre, elles se continuèrent, et nous en avons des traces dans cette perpétuelle méfiance de lui-même, dans ces angoisses au sujet de ce qu'il a à dire au peuple qui souvent le paralysent¹. Et là l'homme de Dieu se montre à nous tout simplement comme homme. Cela peut nous surprendre, nous qui sommes habitués « à considérer comme tout naturel que les hommes de Dieu mènent une vie à part, qu'ils renoncent à tout ce qu'il y a de beau... qu'un Elie vive à peu près toujours dans le désert, qu'un Jean soit revêtu de poils de chameau et se nourrisse de sauterelles et de miel sauvage »². Mais si nous réfléchissons que, dans la vie de Jésus lui-même, il y a la Tentation, pouvons-nous reprocher à Jérémie d'avoir été simplement homme ? Bien au contraire, il ne nous en est que plus sympathique, parce qu'il ne plane pas à des hauteurs inaccessibles, mais que nous le voyons vivre notre vie et souffrir comme nous souffrons. Après notre admiration il conquiert notre amour ; après s'être révélé à nous comme un héros de l'action, il se révèle comme un héros de la vie intérieure.

Lorsque nous savons cela, nous n'avons aucune difficulté à écarter certaines attaques qu'on a dirigées contre ce caractère si noble.

Nous avons déjà fait allusion au préjugé inconcevable qui, fondé sur une fausse interprétation du titre des « Lamentations » dont Jérémie n'est d'ailleurs pas l'auteur, fait de notre prophète un homme qui aurait toujours pleuré. Que de fois n'a-t-on pas parlé de « ce visage inondé de larmes », de cette « lamentable destinée », de « ces pleurs incessants », surtout dans nos pays de langue française, comme s'il n'avait de sa vie fait que pleurer ? On a l'air d'oublier que ces larmes ne sont que des épisodes de tout un ministère d'énergie et de dévouement incessants, et surtout on prouve que l'on n'a rien compris à la réalité, car, « à cette époque, un prophète, modeste fils d'un prêtre d'Anatot, pleurant

¹ Cf. XXVIII, 11-13; XLII, 7, où nous voyons, dans des circonstances particulièrement graves, Jérémie se recueillir pour attendre la révélation de Dieu. Là où cette hésitation est le plus frappante, c'est dans la lutte avec Hanania, où, par scrupule, le prophète consent à avoir l'air de se déjuger et de se condamner lui-même.

² Sellin, *Jeremia v. Anatot*, p. 271.

nuit et jour sur la ruine de son peuple, est une impossibilité historique; c'est une figure sentimentale, larmoyante à la moderne, mais ce n'est pas un homme qui serait resté debout dans un temps si effroyablement troublé »¹.

C'est contre cette exagération, semble-t-il, qu'a voulu réagir Renan; il l'a fait très énergiquement et nous ne pouvons que le suivre lorsqu'avec son admirable talent il relève, mieux que beaucoup de critiques encore inconsciemment soumis à l'influence de l'opinion traditionnelle, le côté héroïque de ce caractère. « Quelle ténacité dans la foi au bien, quel courage dans l'insuccès! Qu'il est grand dans sa solitude, héroïque dans ses prisons, sublime dans sa désolation! »² Mais ajouterons-nous que « c'est un fanatique haineux contre ses adversaires, mettant tous ceux qui n'admettent pas d'emblée sa mission prophétique au nombre des scélérats, leur souhaitant la mort et la leur annonçant? »³ Cela me semble difficile. Je reconnais volontiers que certains passages du livre de Jérémie, tels que IX, 2; XXXIV, 17, ss. etc., peuvent être invoqués en faveur de cette interprétation, mais pour cela il faut les isoler soigneusement, il faut vouloir ne tenir aucun compte de fragments essentiels, il faut avoir oublié que ces menaces, Jérémie ne les disait pas en son nom, mais de la part de Iahvé, et que, peut-être pour violenter sa timidité ou pour accentuer l'effet, le prophète en a intentionnellement forcé l'expression. On se demande en vertu de quelle idée préconçue Renan a pu dire, d'après XXXVII, 1-10, que Jérémie était avare de sa prière, où il a trouvé que l'idéal du prophète c'était « un Iahvé exterminateur ayant pour parfait serviteur Attila », et surtout comment il a pu voir en lui « un saint à l'aspect morose, sordide, monacal ». Nous qui connaissons un peu cette âme souffrante et aimante, nous ne pouvons pas nous empêcher de dire que l'opinion de Renan, vraie en partie, est, dans son ensemble, superficielle et fautive, parce que, si Renan a admiré Jérémie, il n'a pas su l'aimer.

Entre le Jérémie larmoyant de la tradition et le Jérémie fana-

¹ Erbt, Jer. u. s. Zeit, p. 114. On est surpris de voir Duhm faire de ce préjugé une des idées directrices de sa critique interne. Cf. aussi pour la réfutation de cette erreur, Gautier, Vocations de prophètes, p. 38, et *Introd.*, I, p. 507-509.

² Op. cit., p. 156.

³ Op. cit., p. 154.

tique de Renan, il y a place pour le Jérémie héroïque et souffrant qui est le vrai Jérémie. C'est celui que nous avons essayé de décrire, celui en qui nous avons vu un des caractères les plus nobles qui aient jamais paru sur la terre.

Est-ce à dire que nous le trouvons parfait, que nous voyions en lui une personnalité accomplie, à laquelle rien ne manque? Loin de là. Il y a bien des erreurs contre lesquelles il n'a pas réagi, bien des préjugés faux qu'il a acceptés. Et entre autres, il y a dans sa vie deux traits qui nous choquent particulièrement.

Ce sont d'abord ses imprécations contre ses ennemis. Beaucoup de celles que nous trouvons dans son livre doivent être imputées à l'indignation des *Ergänzer*, et dans celles qui sont authentiques (XI, 22 ; XV, 15 ; XVII, 18 etc.), il faut faire la part du sentiment très intense de l'honneur de Dieu froissé; mais il n'en resté pas moins douloureux et étonnant qu'un homme bon et tendre comme l'était Jérémie ait pu prononcer de telles paroles. Souvenons-nous toutefois que Jésus-Christ n'a pas encore paru, et qu'il était courant, dans le milieu où vivait le prophète, de parler ainsi ; et dans ces conditions, surtout lorsque nous savons ce que Jérémie a souffert, nous pourrions regretter qu'il ait prononcé ces paroles, mais nous ne pourrions pas le blâmer,

Il en va de même pour cet incident que Baruc nous raconte sans penser à mal (XXXVIII, 27) et où nous voyons le héraut de la vérité, celui qui avait toujours dénoncé avec énergie les parjures et les faussetés, mentir tout tranquillement. Une telle inconséquence surprend et démonte au premier abord, mais lorsqu'on a lu les admirables remarques de Duhm (Comm. p. 308), on n'apprécie plus ce mensonge à notre mesure ; on se rend compte que les Israélites étaient très peu préoccupés de la véracité personnelle, parce que l'âme individuelle n'était pas pour eux, comme pour nous, le sujet de la religion : si bien que nous pouvons considérer cette tare encore comme un reste des tendances dans lesquelles avait été élevé et vivait Jérémie, et penser que, dans cette circonstance, et peut-être dans d'autres, il n'a pas respecté sa personnalité parce qu'elle n'était pas encore assez puissamment constituée et assez consciente d'elle-même.

Et, en fait, c'est à cela que se résume à peu près tout ce qui a manqué à Jérémie : sa personnalité n'a jamais été complètement formée, il n'est jamais arrivé à l'harmonie. Par besoin de conscience il a brisé avec la tradition de ses pères, mais pas assez

radicalement pour arriver à l'unité complète de son moi. Il s'est donné à Dieu mais pas assez pour arriver à la plénitude de la communion avec lui. — On l'a souvent comparé à Jésus-Christ. et, après ce que nous avons dit, on peut se rendre compte à quel point le rapprochement est facile entre ces deux hommes qui furent à la fois hommes de Dieu et hommes de douleurs¹. Mais Jérémie a toujours manqué de cette harmonie, de cet accord parfait avec lui-même et avec Dieu qui ne se démentit jamais chez Jésus. Et si l'on trouve que la comparaison est par trop inégale, regardons à Paul, dont la vie aussi offre tant de rapports avec celle de Jérémie. L'apôtre a soutenu les mêmes combats, et il a eu à endurer les mêmes souffrances que le prophète, et pourtant à la fin de son ministère, il a pu composer ce triomphant appel à la joie qu'est l'Épître aux Philippiens : ce serait incompréhensible s'il n'avait pas eu lui-même cette harmonie qui est la condition essentielle de la vraie joie. — Jérémie était capable de ressentir la joie, mais il a été trop déchiré en lui-même pour la connaître, car lorsque l'âme est troublée l'action peut être puissante, la tendresse immense, mais la joie, la joie profonde et divine manque. Et voilà pourquoi nous plaignons Jérémie.

Hâtons-nous d'ailleurs de dire que ces souffrances et ces lacunes, que nous retrouvons chaque jour en nous-mêmes, ne sauraient diminuer notre enthousiasme en face de « ce moi qui se dévoue et qui se donne, qui facilement s'accuse et se condamne, s'humilie et se repent, de ce cœur qui vibre et qui palpète, qui aime et qui souffre, de cette conscience qui ne transige pas, qui se redresse et s'affirme envers et contre tous devant Dieu et devant les hommes »², de cet homme enfin que nous consentons volontiers, quoique dans un sens un peu différent, à appeler avec Renan un « possédé de l'idée piétiste ».

¹ Cf. là-dessus : Giesebrecht. Comment., p. XIV.

² Gautier. Introd., I, p. 507.

CHAPITRE IV

Les effets de l'activité de Jérémie.

Il semble, maintenant que nous avons déterminé ce que fut la personnalité de Jérémie, que nous ayons rempli notre programme qui était de faire une étude psychologique. En réalité, nous n'avons fait que la moitié de cette étude. Car, ne l'oublions pas, Jérémie était prophète, et s'il a été une personnalité aussi remarquable, ce n'était qu'en vue de l'action sur ses contemporains. Si donc nous voulons bien connaître ce qu'il fut, il est nécessaire de nous demander quelle influence il a eue et sous quelle forme cette influence s'est exercée. Après avoir fait la psychologie de son activité à son point de départ, il faut la faire à son point d'arrivée.

Mais cette étude est très difficile, et pour plusieurs raisons : D'abord, comme dans tous les problèmes de ce genre, il faut compter avec une foule d'inconnues, d'influences qui se sont exercées sourdement, sans qu'on s'en aperçoive, ou qui sont dues à des faits de nous ignorés. Il y a un siècle on ne se doutait pas de l'existence d'un second Esaïe ; qui sait s'il n'y a pas eu dans cette période d'autres personnalités semblables qui ont agi puissamment et dont nous ignorons le nom ? D'autre part, surtout en ce qui concerne les choses religieuses, il est très délicat de vouloir préciser des questions d'influences ; car, s'il s'agit de la forme, il convient de se souvenir que, dans ce domaine, les paroles se cristallisent très vite, et deviennent des formules qui n'ont qu'une valeur symbolique et documentaire, aucune valeur religieuse ; s'il s'agit du contenu, des notions religieuses profondes, comment dire si elles ne sont pas, d'une façon tout à fait indépendante, sorties de l'expérience religieuse personnelle de celui qui les a prononcées ?

Et à ces difficultés d'ordre général, il faut en ajouter une qui est particulière à notre sujet, une question de sources. Un seul

coup d'œil jeté sur le livre des Psaumes nous révèle immédiatement l'étroit rapport qu'ont ces chants de la piété juive avec les paroles de Jérémie, et nous promet une riche moisson pour l'étude que nous nous proposons. Mais une question très difficile se pose : celle de l'âge des Psaumes. S'il n'est plus possible de défendre le point de vue traditionnel qui attribue le Psautier à David, il semble difficile sans a priori de placer tous les psaumes après l'exil. Et d'autre part, comme tous ces chants ont été bien souvent retouchés et remaniés¹, on ne peut prétendre établir une chronologie sûre. D'une façon générale cependant, si nous partons du fait qu'avant l'exil on ne trouve pour ainsi dire aucune trace d'une conception individualiste de la religion, au lieu qu'ensuite les manifestations en sont relativement nombreuses (Job, Proverbes, Ezéchiel, etc), nous pourrions admettre que les psaumes où se révèle une piété intime et personnelle, doivent être plutôt placés après Jérémie. Et de plus, dans les passages où nous trouverons une évidente analogie, nous pourrions, presque à coup sûr, donner la priorité au prophète qui avait trop de ressources en lui pour aller puiser ailleurs, sur le psalmiste qui, grand admirateur du prophète, a très bien pu s'inspirer de lui². Mais, malgré cela, on comprend avec quel tact il faut procéder pour utiliser des données de ce genre. Aussi nous en tiendrons nous plutôt aux grands courants de pensée et de vie religieuse, ceux dont l'existence et la valeur sont au-dessus de toutes les questions de date et d'authenticité; c'est nous restreindre beaucoup, mais c'est aussi nous placer sur le seul terrain qui soit à peu près sûr.

On voit quelle est la difficulté de notre entreprise : pour une étude délicate entre toutes, nous avons très peu de documents. On ne s'étonnera donc pas de nous voir ne donner que quelques indications, et ne poser que peu d'affirmations positives. Si, à vingt-cinq siècles de distance, la psychologie d'une individualité est difficile, celle d'une collectivité l'est encore beaucoup plus.

1. L'influence directe de Jérémie.

Le but de la vie et de toute l'activité de Jérémie a été d'agir sur

¹ Cf. Gautier. *Introd.*, II, p. 51.

² Ceci est très frappant pour l'image de Jér. XVII, 8 qui est répétée presque textuellement Ps. I, 3.

ses contemporains, pour les transformer et les ramener à Dieu. Rappelons rapidement quels furent les résultats de ces efforts.

Comme réformateur, comme prophète, il n'a rien obtenu. Il jouissait, il est vrai d'une grande autorité, d'une autorité que les rois et Jojakim lui-même respectaient dans une certaine mesure; mais de ces rois il n'a jamais obtenu aucun effort viril dans le sens d'une amélioration de la conduite de la nation. Avec les prêtres et les prophètes, il fut toujours en lutte plus ou moins déclarée. Et ceux auxquels il s'adressait de préférence, avec toute sa conscience et toute sa sympathie, les laïques, furent toujours rebelles à la prédication du prophète. Si le peuple ne le persécuta pas (XXVI, 16), il ne l'écouta pas non plus et l'on put voir, après la ruine de Jérusalem, les fugitifs de Betléhem mépriser la parole de l'envoyé de Iahvé tout simplement parce qu'elle contrariait leurs projets. Toute son activité fut vaine. « Vain son travail contre les péchés et les crimes existants, vains ses avertissements sur la politique insensée et infidèle, vaines ses exhortations à la soumission à la volonté de Dieu et au joug du vainqueur, vains ses efforts pour sauver Jérusalem, vaine la peine qu'il prend pour maintenir le faible reste dans le pays natal, vain son dernier combat contre le recul incroyable vers les superstitions païennes »¹. Aucun prophète ne s'était tout entier donné à son peuple comme lui, aucun peut-être n'obtint moins de résultats.

Mais chez Jérémie, nous l'avons vu, il y avait quelque chose de plus grand que son activité prophétique et dont celle-ci n'était qu'une manifestation : sa personne. Et de cette personne l'influence fut très grande. On pourrait parler de l'action qu'il exerça sur la politique de Juda au début du règne de Sédécias, et il ne serait pas téméraire de supposer qu'il eut certaine influence sur certains cœurs bien disposés (Gedalia, Baruc). Mais ce fut là peu de chose en comparaison de la profonde impression qu'il fit sur ses contemporains en restant debout, fort et confiant, au moment où, coup sur coup, les malheurs s'abattaient sur la ville. Par sa parole, il avait, sous une forme ou sous une autre, répété bien des fois que le sort de la religion n'était pas lié à celui de Jérusalem, et que Iahvé resterait glorieux sur les ruines de la ville tombée, mais, sauf sur certains esprits (Ezéchiel), cela n'avait pas dû beaucoup porter. Au contraire, le spectacle de cet homme qui, après les deux dépor-

¹ Köstlin, Jesaia und Jeremia, p. 174.

tations, gardait, dans le pays dévasté, une foi superbe, et proclamait l'avènement d'une alliance nouvelle, plus grande et plus belle, dut contribuer beaucoup à rendre l'espoir et la confiance aux malheureux habitants de la Palestine et aux déportés, prêts à laisser tout s'en aller à la dérive. En ce sens, on peut dire que Jérémie a sauvé la religion d'Israël de la ruine. Déjà, sans doute, Amos et Osée avaient proclamé le même message, mais les idées d'Esau fausement interprétées et le Deutéronome avaient prémuni, je dirais presque vacciné le peuple contre leur influence, et si leurs idées n'étaient pas venues de nouveau s'incarner dans la personne de Jérémie, la religion de Iahvé serait peut-être tombée avec Jérusalem.

Au contraire, grâce à lui, et à la prédication d'Ezéchiel qui pourrait bien aussi dépendre de lui, la foi subsista, et ce fut sur cette base que des hommes pétris des idées deutéronomistes construisirent la piété de l'exil.

Une belle légende juive¹ raconte, que lors de la destruction de Jérusalem, Jérémie était parvenu à sauver l'arche de l'Alliance, et qu'il l'avait cachée sur une montagne pour venir l'y reprendre au moment de l'avènement du Messie. Sous une forme matérielle cette fable dit bien l'immense service que Jérémie a rendu à Israël et au monde, en arrachant la foi à la destruction qui la menaçait, et en conservant soigneusement ce trésor que seul Jésus-Christ devait ouvrir complètement aux hommes.

Mais l'action du prophète ne s'est pas bornée à cela. Son influence s'est fait sentir plus encore sur les générations postérieures : c'est là qu'elle est le plus originale, mais aussi le plus difficile à étudier.

2. L'influence de Jérémie dans les siècles postérieurs.

Quelques indices.

La grande figure du prophète qui avait tellement impressionné ses contemporains entra dans la tradition populaire, et les rares passages des écrits canoniques ou apocryphes où cette tradition émerge parlent souvent de lui. C'est d'abord la légende que nous venons de signaler, racontant le rôle joué par Jérémie dans la conservation de la foi d'Israël; puis, dans ce même II^e livre des

¹ 2 Maccabées II, 1 ss.

Maccabées qui est comme un recueil de légendes populaires, le prophète d'Anatot nous est décrit comme l'« ami de ses frères qui prie beaucoup pour le peuple et la ville sainte », et c'est lui qui, au nom de Dieu, donne à Judas Maccabée l'épée sacrée de la défense de la patrie (2 Mac., XV, 12-16). — Pour la foule qui entourait Jésus, celui-ci n'était que la réincarnation d'Elie ou de Jérémie (Matth. XVI, 14). — Enfin il s'attacha au nom de ce prophète toute une littérature¹, qui n'est en général pas du tout dans son esprit, mais qui est un témoignage de sa popularité dans la piété juive jusqu'à l'ère chrétienne.

Pendant ces faits, si intéressants qu'ils soient pour nous prouver à quel point était et resta vivace le souvenir de notre prophète, ne nous suffiraient pas si d'autres ne venaient les appuyer et les compléter, en nous montrant que sa prédication et son exemple continuèrent à agir bien longtemps après sa mort. Ce qui ne contribua pas peu à ce résultat, ce fut la valeur du recueil formé sous le nom de Jérémie. Avec une sorte de piété filiale, Baruc, son secrétaire et son ami, avait écrit de lui une biographie qui, jointe à ses discours, donnait de l'homme et du prophète une idée nette et frappante, aussi ce livre fut-il beaucoup lu pendant et après l'exil. Le fait même qu'il subit de forts remaniements et qu'on y ajouta des développements qui sont tout simplement des commentaires, montre à quel point on étudiait ce livre, combien on se confiait en lui, voulant le connaître à fond, et lui faire dire, comme à une Bible très sainte, tout ce qui convenait aux besoins du temps. De même, le fait que les Psaumes renferment quantité de passages qui sont dans un rapport étroit de pensée et de forme avec certaines phrases de Jérémie², nous montre combien les psalmistes se nourrissaient de la lecture de son livre et s'en inspiraient volontiers³.

¹ Outre les Lamentations, il faut citer la Prière de Jérémie, le livre de Baruc qui s'y rattache étroitement, les *Paralipomena Jeremiae*, l'Apocryphe de Jérémie que connaît Euthalius et celui où, d'après Jérôme, se trouvait la citation faite dans Matth. XXVII, 9.

² Il faut signaler aussi le passage d'Ezéch. XXII, 18 qui est évidemment une réminiscence de Jér. VI, 28-30.

³ Un examen très rapide m'a permis de trouver dans les Psaumes une quarantaine de passages où le rapport avec Jérémie est remarquable, et parmi eux il y en a une dizaine où il peut être considéré comme tout à

Mais il y a plus encore. Nous pouvons, par des faits extérieurs, tangibles, et pas seulement par voie d'inférences qui d'ailleurs, après ce que nous avons dit, seraient singulièrement faciles, affirmer que les notions religieuses de Jérémie, avaient trouvé de l'écho et fait leur chemin. Au psaume VII, v. 10, nous retrouvons la phrase même que Jérémie employait avec prédilection pour désigner le Dieu « qui sonde les reins et les cœurs. » — Le second Esaïe doit faire allusion à une idée courante lorsqu'il parle, sans autre explication, de l'ère où « tous les fils de Sion seront disciples de Iahvé » (Es. LIV, 13), ce qui, de l'aveu unanime des critiques, suppose la connaissance de l'oracle de Jérémie XXXI, 31 ss. — De même, lorsque Zacharie, pour désigner le Messie emploie couramment (III, 9; VI, 12) l'expression de rejeton (çə makh) c'est très probablement parce que ce terme qui se trouve pour la première fois chez Jérémie (XXIII, 5) était devenu une des expressions traditionnelles de l'espérance messianique.

De tous ces faits il résulte, semble-t-il, avec évidence, que Jérémie a été populaire, lu, médité, et dans une certaine mesure suivi, dans le Judaïsme exilique et postexilique. Ce qui nous permet d'affirmer qu'il a eu sur la pensée religieuse et la piété une certaine influence. Nous en tiendrons-nous à cette constatation qui porte uniquement sur l'extérieur ? Non, car cette constatation elle-même nous donne un point de départ solide pour une recherche qui va plus au fond des choses. Après avoir vu que Jérémie a eu de l'influence, essayons de nous rendre compte de ce que fut cette influence, étude très délicate, hypothétique à bien des égards, mais légitime et nécessaire.

3. Jérémie et la théologie officielle du Judaïsme.

L'exil, en supprimant le culte du Temple, avait détruit toute l'organisation religieuse d'Israël. Tout était à reconstituer sur de nouvelles bases. Ce fut l'œuvre de ce travail intense de pensée et d'organisation qui, commencé avec l'exil, ne se termina qu'avec Esdras et Néhémie. Sous la double poussée des idées régnautes et

fait concluant : Ps. I, 3 — Jér. XVII, 8 ; Ps. VII, 9, XLIV, 21 — Jér. XI, 20, XVII, 10 ; Ps. XXXV, 6 — Jér. XXIII, 12 ; Ps. LII, 10 — Jér. XI, 16 ; Ps. CXIX, 136 — Jér. IX, 1, XIV, 17 ; Ps. XL, 9 — Jér. XXXI, 33, etc.

des nécessités de la situation, il se forma tout un système de notions nouvelles qui, placées sous le patronage des autorités sacerdotales, prirent un caractère officiel et normatif, et constituèrent un code immuable d'orthodoxie légale et rituelle.

Jérémie, prophète d'Israël et prophète des nations, cette grande figure majestueuse et sympathique à la fois, avait fait trop d'impression sur ceux qui l'avaient vu à l'œuvre pour qu'ils n'aient pas très fortement subi son influence. On sentait qu'il y avait là quelque chose de tout-à-fait grand, et, sans toujours bien le comprendre, on l'admirait et on s'inspirait de lui. Dans quelle mesure cette influence s'est-elle fait sentir sur la théologie officielle, qu'est-elle devenue, combien de temps a-t-elle duré? Pour nous en rendre compte, nous examinerons quel fut son rôle dans la formation des grandes tendances de la théologie juive : le dogme de la Sainteté de Dieu, le légalisme et l'espérance messianique.

Déportés sur terre étrangère, en contact perpétuel avec des païens dont les notions et les pratiques religieuses étaient anthropomorphiques à outrance, les Israélites risquaient de perdre de vue la dignité supérieure de Iahvé et son caractère transcendant, et d'en venir peu à peu à une religion incolore et impuissante. Jérémie avait vu le danger, et se servant pour exprimer sa pensée de la seule mais bien imparfaite image qu'il eût à sa disposition, il s'était écrié que Iahvé n'était pas seulement un Dieu de près, mais aussi un Dieu de loin. (XXIII. 23). Le peuple doit savoir que le Dieu qu'il adore n'est pas le « Dieu des bonnes gens, » c'est un Dieu Puissant, qu'on n'arrive à connaître qu'avec peine, c'est le Très-Haut qu'il faut avant toutes choses honorer. Grâce à la mentalité nettement sacerdotale de bien des représentants éminents de la pensée religieuse juive, cette idée fut reprise et développée à outrance. On accentua toujours plus la sainteté de Dieu, on se complut à dépeindre sa grandeur et sa magnificence, et on éloigna tellement Dieu de l'homme qu'il fallut à la fin créer entre lui et les hommes des intermédiaires nombreux (*maleak Iahvé* et *bené haelohim*). Cette transformation ne se fit pas tout d'un coup, et nous trouvons au début de l'exil, dans la littérature deutéronomique, un écho très net des notions fondamentales de la théologie de Jérémie : l'amour de Dieu et pour Dieu, et l'intériorité du rapport religieux. Mais cette tendance alla s'affaiblissant toujours. Indiscutable dans les adjonctions au Deutéronome et chez le second

Esate¹, elle ne se révèle plus chez leurs successeurs que par la survivance d'idées remarquables sans doute, mais bien affaiblies par le fait qu'elles ne sont plus dans leur cadre naturel, par exemple l'idée que, du haut des cieux, Dieu connaît tout ce qui se passe dans le cœur de l'homme (Jér. XXIII, 24. Cf. Ps CXXXIX, 7, CII, 20, etc.). Mais le Dieu bon qui sauve son peuple par amour, fait partout place au Dieu très saint qui agit pour la gloire de son nom. En réalité, on n'avait pas compris la véritable pensée de Jérémie, on n'avait pas su voir ce qu'il y avait de vivant et de profond dans cette notion de la religion du cœur qu'il avait conquise au milieu de ses souffrances. On ne sut pas s'assimiler et réaliser cette conception si élevée, on aima mieux constituer des dogmes froids et incapables de procurer la vie.

C'est exactement la même chose qui eut lieu pour cette notion de la loi intérieure que Jérémie avait vécue d'abord et exprimée ensuite si merveilleusement (XXXI, 31, ss.). Nous en trouvons de remarquables échos dans le second Esate qui, s'il n'a pas saisi cette idée dans toute son ampleur, ne l'a au moins pas défigurée en la reproduisant et s'en est souvent inspiré. (Es. LI, 4, 7; LIV, 13; LV, 3). Mais dans le troisième Esate cette notion spirituelle de la loi est bien affaiblie, les commandements particuliers sont très accentués (Es. LVI, 1-8) et le légalisme commence à se manifester. C'est qu'à côté du courant de pensée qui remonte à Jérémie, il y en avait un autre, qui, au début, avait tout-à-fait sa raison d'être et que sans doute Jérémie n'eût pas complètement condamné. Les conducteurs du peuple exilé avaient très bien compris que la piété des Israélites, faible et vacillante, avait besoin d'être soutenue par des institutions fixes et précises; et c'est pourquoi, par une série de pratiques rituelles et légales, ils avaient imprégné de religion la vie journalière, « la rattachant par mille fils à la volonté divine » (Smend). Les bienfaits de cette organisation furent réels, car elle garda à Israël son intégrité. Mais on ne sut pas en voir le caractère provisoire, on ne comprit pas que ces formes extérieures n'étaient qu'une mesure de transition, destinée à disparaître à mesure que, le peuple se développant, la loi deviendrait de plus en plus intérieure. Au contraire, les prescriptions légales se multiplièrent toujours plus, la loi devint minutieuse et casuis-

¹ Cf. Es. LV, 6, si, avec Gautier on traduit : Cherchez Iahvé, maintenant qu'il se trouve.

tique à l'excès, et à ce courant formidable, qui puisait sa force en grande partie dans la paresse spirituelle et morale des Juifs, l'influence spiritualisante de Jérémie ne put pas résister. Peu à peu elle se volatilisa : on ne l'avait pas compris, pas voulu comprendre, et la théologie officielle se forma sans, on peut même dire contre ses principes.

Et, s'il en est ainsi, on peut soupçonner d'avance que les espérances messianiques de Jérémie, si hautes, si spirituelles, ne furent pas comprises. Nous en trouvons, il est vrai, des échos dans le second Esaïe, et celui-ci en a développé admirablement la tendance universaliste, mais dans les écrits postérieurs, là où elles subsistent, c'est sous une forme que Jérémie lui-même aurait reniée. On laissa complètement tomber l'esprit élevé qui animait toutes ces prédictions pour en retenir seulement quelques détails plus ou moins insignifiants qui se cristallisèrent, perdant leur caractère de vie intense pour devenir des formules sèches et mortes. (Comp. Jér. XXIII, 5 et Zach. III, 9 et VI, 12). Il est possible que l'influence de Jérémie, avec laquelle on ne pouvait pas ne pas compter, ait contribué à empêcher l'espérance messianique juive de se matérialiser complètement, mais rien ne le prouve. Et en tous cas, lorsqu'on a senti à quel point l'idéal sublime du prophète correspond exactement à la notion évangélique du Royaume, et que l'on voit quelle mésintelligence de sa messianité Jésus a rencontrée chez les héritiers de la théologie sacerdotale, les scribes et les docteurs de la loi, on se rend compte de l'immense différence qu'il y avait entre les notions qui ont prévalu et celles que Jérémie avait proclamées.

Ces trois exemples nous montrent combien Jérémie fut mal compris et peu suivi par la pensée juive de l'exil et surtout par celle des siècles suivants. L'influence d'Ezéchiel, qui sur certains points se rattache à lui, mais dont les idées religieuses étaient infiniment moins profondes et plus accessibles à des esprits peu développés, fut beaucoup plus considérable. Jérémie avait devancé son temps; à moins d'une grande énergie de pensée spirituelle on ne pouvait pas le comprendre. Ce ne fut qu'en Jésus qu'il trouva un héritier de sa pensée religieuse.

4. Jérémie et la piété individuelle.

La théologie sacerdotale, quelque importante qu'elle ait été, n'a

pas été la seule manifestation de la vie religieuse juive dans l'époque exilique et postexilique. A côté de ces formules, de ces ordonnances rituelles et légales il y avait une piété vivante dont elles étaient quelquefois l'expression, mais qui, le plus souvent, se développait sans leur secours. De cette piété — le livre du second Esaië qui a un caractère tout particulier étant mis à part, — nous avons des monuments dans les écrits de la Khokma, notamment dans les Psaumes, le livre de Job, et les Proverbes. Ici c'est de tout autre chose que de dogmes ou de pratiques qu'il s'agit. Dans les Proverbes des questions de morale, dans Job un grand problème religieux, sont abordés par des esprits avides de vérité et de bien; dans les Psaumes ce sont des âmes qui se livrent à nous tout entières, dans la prière et dans le chant. C'est une piété morale, une piété qui ne se contente pas de notions toutes faites, mais prétend contrôler dans sa conscience les données de la tradition, c'est une piété intime, souffrante souvent, mais héroïque aussi. Bien plus que dans la théologie officielle on y retrouve l'esprit de Jérémie, et c'est en elle que nous discernons les échos les plus nets de la voix du grand prophète.

Placées par les circonstances de la vie dans des situations analogues à celles qu'avait traversées Jérémie, ces âmes avaient trouvé en lui un modèle, un ami, elles avaient compris ses souffrances et ses cris de désespoir: à sa suite, et grâce à lui elles avaient refait ses expériences consolantes et son livre était devenu comme leur bréviaire. Beaucoup ne le comprenaient qu'à moitié (les *Ergänzer*), mais ils le pratiquaient cependant, parvenant chaque jour à une intelligence plus complète, et ils se pénétraient de son influence. Dans leur lutte avec les immenses difficultés de la vie religieuse, ils avaient là une mine pour ainsi dire inépuisable de forces; ils en tirèrent des pierres infiniment précieuses qu'ils polirent et affinèrent pour en faire les plus beaux bijoux de la pensée religieuse israélite.

a) L'individualisme.

L'exil, en brisant l'unité nationale du peuple, avait, pour ainsi dire, forcé la religion — qui n'avait plus affaire qu'à des individus plus ou moins isolés — à devenir individuelle. Et c'est à cette nécessité, semble-t-il, que s'est soumis Ezéchiël, lorsqu'il a écrit cette chartre de l'individualisme religieux qui se trouve au ch. XVIII de

son livre. Mais, comme on l'a fait remarquer¹ l'individualisme d'Ezéchiel et de son école n'est que provisoire : c'est, peut-on dire, une adaptation aux besoins présents en vue de préparer solidement la résurrection future de la communauté. — Au contraire, nous voyons se manifester dans la littérature khokmique un autre individualisme, dont on chercherait en vain la formule théorique, mais qui est mis en pratique sérieusement ; c'est un individualisme intégral, fondé sur la conscience de la valeur absolue de l'âme individuelle, qui d'ailleurs n'exclut pas la solidarité, mais met nettement la personnalité au premier plan. Et cet individualisme-là remonte à Jérémie. C'est Jérémie qui, le premier, a su braver l'opinion de tous, souffrir toutes les persécutions et tous les outrages, et rester inébranlable au milieu de toutes les destructions. C'est lui aussi qui, le premier, a eu le courage d'exprimer ses sentiments intimes avec franchise et humilité. Il s'était approché de la notion théorique de l'individualisme, et plusieurs de ses paroles la faisaient pressentir, mais ce qui faisait plus d'impression que toutes les théories, c'était l'exemple même de cette personnalité puissante, avec laquelle on entrait en contact direct, et dont on se rendait compte qu'elle surpassait tellement toutes les autres ! Que de fois l'Israélite exposé aux menaces et aux injures de la majorité de ses concitoyens (cf les Psaumes), le croyant tiraillé entre sa conscience et le « qu'en dira-t-on », ne retremperent-ils pas leur courage par la contemplation du grand héros souffrant ? Et combien sont-ils les hésitants, à qui cette destinée héroïque d'une âme faible a dicté leur devoir !² A son école on ne devenait peut-être pas théoriquement individualiste, mais on devenait une personnalité religieuse indépendante et forte. Il est tout à fait probable que la piété indi-

¹ Valeton : Art. Les Israélites, dans le Manuel d'Histoire des Religions de Chantepie et la Saussaye, trad. franç. pp. 230-231.

² « A plusieurs reprises, il est question dans les Psaumes de conducteurs des fidèles qui, courageusement, en s'appuyant sur leur confiance en Dieu méprisent la persécution des impies. Ils sont persuadés que, étant au service de Dieu, ils ne sauraient tomber, et leur confiance donne un point d'appui à la foi du commun des fidèles. La situation de ces hommes, sans être identique à celle de Jérémie, lui ressemblait cependant dans une certaine mesure ; et d'ailleurs, même indépendamment de cela, l'exemple de Jérémie continuait à agir : il y eut toujours des hommes qui voulurent — à son exemple — faire reposer leur destinée individuelle uniquement sur la religion ». Smend (Lehrb., p. 457).

viduelle n'aurait pas trouvé dans les Psaumes de si magnifiques expressions,¹ il est presque certain que l'auteur du livre de Job n'eût pas posé publiquement et peut-être ne se fût pas posé à lui-même la question de la souffrance comme il l'a fait, si tous n'avaient trouvé en Jérémie un modèle. Qu'il y ait eu de la piété individuelle avant Jérémie, c'est incontestable, qu'il y en ait eu même des expressions, c'est possible. Mais il est certain que son exemple a donné à la religion personnelle une impulsion qui, jusqu'à l'Écclésiaste et plus tard encore, se fit sentir d'une façon bienfaisante.

b) Le problème de la souffrance.

A mesure que la religion devenait plus individuelle et plus réfléchie, donc plus profonde et plus réelle, certaines questions se posaient avec une intensité croissante, et parmi elles, au premier plan, plus troublante que toutes les autres, celle de la souffrance.

Ces hommes pour qui la vie personnelle était désormais la seule qui comptât, commencèrent à ouvrir les yeux sur les injustices flagrantes de la destinée humaine. Ils se virent, eux, les justes, persécutés, honnis, maltraités, et souvent d'autant plus qu'ils étaient plus fidèles serviteurs du Dieu saint. On leur avait appris, — et cette idée avait trouvé un écho profond dans leur conscience droite — que Dieu punit les méchants et récompense les bons. Placés entre ce dogme, qui représente un droit, et la réalité brutale, leurs âmes furent profondément troublées. S'ils n'allaient pas jusqu'à répéter le dicton ironique des impies : « les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées », les *pourquoi?* se pressaient néanmoins nombreux dans leur esprit impuissant, et ils ne trouvaient pas d'issue à l'impasse dans laquelle ils se voyaient engagés.

Mais un homme, avant eux, avait posé les mêmes questions et été en proie aux mêmes angoisses. Quiconque souffrait ainsi n'avait qu'à ouvrir le livre de Jérémie, il y trouvait comme un écho anticipé de ses propres combats, et il y voyait aussi le triomphe sans cesse renouvelé de la foi sur les tourments du cœur et de la

¹ Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'individualisme du second Esaïe si l'on pouvait être fixé sur la signification du terme de « serviteur de Iahvé ». Mais la question n'est pas encore résolue, si tant est qu'elle soit susceptible d'une solution.

pensée. Ce prophète, qu'il voyait lutter comme lui, il l'entendait prononcer des paroles remplies d'une sereine confiance en l'avenir réglé par Dieu (XXXI, 29-30) et surtout il le voyait, juste, dévoué, aimant, comme pas un autre ne l'était, en butte à des persécutions bien plus terribles que les siennes, endurant mille douleurs pour des crimes qu'il n'avait pas commis, et néanmoins ne perdant jamais sa confiance en Dieu.

Quoi d'étonnant à ce qu'en présence d'un pareil exemple, un esprit aussi élevé et aussi profondément religieux que l'était le second Esaïe ait compris que la théorie de la stricte rémunération personnelle et terrestre ne pouvait pas être vraie, et qu'il soit arrivé par une intuition sublime à l'idée de la valeur rédemptrice des souffrances du juste ? (Es. LIII). Il semble que Jérémie lui ait fourni plusieurs des traits sous lesquels il décrit le serviteur de Iahvé, mais ce ne serait en somme qu'un fait de minime importance, s'il ne nous montrait à quel point l'influence du prophète a été grande sur cet esprit qui, d'un coup d'aile, s'était élevé jusqu'à la seule véritable solution du problème de la souffrance¹.

Cependant ce n'était qu'une âme d'élite qui était capable de comprendre ainsi les choses. On vit dans le LIII^e d'Esaïe une prophétie messianique et rien de plus, et le problème angoissant continua à se poser. Dans les Psaumes, les plaintes du serviteur de Dieu persécuté sont fréquentes : les psalmistes souffrent, pleurent, et demandent : Pourquoi ? Et dans le livre de Job le combat se livre avec une grandeur tragique. Sans aucun scrupule l'auteur expose toutes les données du problème, il le tourne et le retourne sous toutes ses faces, faisant ainsi au grand jour ce que bien d'autres avaient fait dans le secret de leur cœur ; et au bout de cet immense travail de pensée, il en vient à cette conclusion que seule la foi, la foi active peut sauver du désespoir et du blasphème ; il comprend que toutes les contestations et tous les raisonnements sont vains : se confier à la sagesse du Tout-Puissant, voilà le seul remède à tous les maux. N'est-ce pas, sous une forme un peu différente, qui s'explique par la diversité des caractères, l'un inquiet, l'autre timide, la même certitude qu'avait atteinte Jérémie au milieu de ses tourments ? (XII, 5-6 ; XV, 19-21). Evidemment

¹ « Le second Esaïe est l'orfèvre qui termine la parure éclatante, au lieu que Jérémie est le mineur qui, au milieu de l'obscurité, a extrait le métal de la roche dure ». Cornill (Jer. u. s. Z. p. 37).

l'analogie ne prouve pas la dépendance, au moins directe, mais si nous tenons compte du fait que bien des psalmistes ont exprimé, au milieu de leurs angoisses les mêmes triomphantes certitudes (Ps. XIII, XXII, LXXIII, etc.), ne nous sera-t-il pas permis — tout en faisant une grande place à l'exaucement direct des prières individuelles, — de penser que d'une façon plus ou moins consciente l'influence de Jérémie s'est fait sentir apaisante et tranquillisante dans ces âmes troublées ?

Longtemps elle continua ainsi à agir, et peut-être en est-ce encore un écho que nous trouvons dans ces belles paroles du Siracide. « Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi, et ne scrute pas ce qui dépasse tes forces » (Sir. III, 20 ; cf. Jér. XII, 1-6).

La foi et l'action délivrent de tous les : pourquoi ? Voilà ce que Jérémie a appris à ses successeurs, et voilà ce qui a permis au Psalmiste de s'écrier : « Ma chair et mon cœur peuvent se consumer, Dieu sera toujours le rocher de mon cœur... Pour moi m'approcher de Dieu c'est mon bien (Ps LXXIII, 26-28).

c) La religion du cœur.

Nous l'avons vu, la piété de Jérémie était tout entière due à son expérience personnelle intérieure, et nous avons pu nous rendre compte comment, par son expérience, il était arrivé à des notions toutes spiritualistes et intimes qui culminent dans l'idée du Dieu « qui sonde les reins et les cœurs »¹. Cette idée appartient en propre à Jérémie, c'est lui qui l'a créée².

Il avait fait en lui-même l'expérience de l'action divine, il avait senti le regard de Dieu plonger dans les replis les plus profonds de son cœur, et il savait pour l'avoir ressenti que c'est le cœur lui-même qui est l'organe de la vie religieuse. Autour de cette notion fondamentale s'en étaient groupées d'autres tout aussi origi-

¹ « D'après l'anthropologie de l'A. T. les reins sont, à côté du cœur, un organe essentiel de la vie de l'âme ». Cornill.

² 1 Sam. XVI, 7 contient une pensée admirable et très voisine de la pensée de Jérémie. Mais ce verset fait partie d'une péripécie dont l'âge est très contesté. Et, même si le fragment est ancien, il ne serait pas impossible que ce verset ait été ajouté plus tard. De toutes façons donc il ne peut pas entrer en ligne de compte pour l'histoire de la pensée religieuse israélite.

nales et profondes : le sentiment religieux, tendance naturelle de l'homme vers Dieu ; le péché, maladie inguérissable, mais pardonné par l'amour immense du Dieu Père ; la prière, rapport immédiat et intime avec Dieu ; la loi intérieure, placée dans le cœur de l'homme par Dieu lui-même.

La théologie officielle n'avait rien compris à tout cela, mais des âmes individuelles, trempées par la souffrance, surent s'en inspirer et l'utiliser pour leur vie à elles. Il faudrait citer presque tous les Psaumes pour indiquer tous les échos de la pensée et même des mots de Jérémie que l'on y rencontre « Iahvé, tu me sondes et tu me connais.... Pour moi, m'approcher de Dieu, c'est mon bien etc., etc. ». Evidemment, ici encore, il faut faire une immense part à l'expérience individuelle, mais il serait difficile de contester une grande dépendance de la pensée des Psaumes par rapport à celle de Jérémie, et de ne pas voir par exemple dans les dialogues intérieurs des Ps XLII et XLIII un souvenir des luttes intimes du prophète. Si l'on doit reconnaître qu'Hitzig a exagéré en attribuant toute une série de psaumes à Jérémie, le fait même qu'un critique de cette valeur ait pu émettre une telle hypothèse prouve à quel point les psalmistes, et naturellement leurs contemporains, ont subi l'influence du grand prophète de la vie intérieure.

Sur quoi porta cette influence ? Peu sur les notions théologiques, dont ces âmes vivantes ne s'occupaient pas. Mais beaucoup sur les manifestations essentielles de la vie morale et religieuse.

Sans rabaisser Dieu, dont on maintenait toujours la sainteté parfaite, on chercha à entrer en contact avec lui d'une façon plus intime, on ne se sentit plus éloigné de lui (LXXIII, 28). C'était un Dieu d'amour, on ne le craignait plus, on avait en lui une confiance absolue, on l'aimait.

Avec un tel Dieu, la prière, non pas la prière officielle et collective, mais la prière individuelle « dans laquelle la foi lutte, cherchant à se vérifier » (Smend) devenait possible. « Avec Jérémie le cœur de l'individu a trouvé cette prière et l'a trouvée pour toujours¹ », témoins les innombrables psaumes où l'âme s'exhale

¹ Smend. Lehrb., p. 264. « Comme Jérémie, la communauté juive, après lui, a appris à conquérir par la prière la certitude de l'action de Dieu et de la réalité de sa grâce, deux choses que les événements extérieurs remettaient toujours en question. Leur dépendance vis-à-vis de Jérémie est nettement prouvée par le fait que les Psaumes s'attachent souvent aux

dans des supplications qui n'ont rien de convenu, mais qui sont bien un combat avec Dieu, combat souvent terrible, mais d'où l'âme croyante revient toujours victorieuse.

La vie morale aussi est rendue plus haute et plus pure. Les lois sont utiles, certes, mais ce qu'il faut avant tout c'est une vie transformée, portant en elle-même sa loi, et se développant par elle-même avec le secours de Dieu. Sous une forme assez terre à terre, il faut le dire, mais très nettement, cette tendance se manifeste dans les Proverbes et dans le Siracide, qui substituent ou ajoutent aux prescriptions légales des conseils visant la véritable vie morale. Ne sont-ce pas la tendresse et la spiritualité de Jérémie qui revivent dans cet appel : « Mon enfant, donne-moi ton cœur » ? (Prov. XXIII, 26).

Quant aux transgressions que l'on fait de cette loi intérieure, Jérémie savait bien qu'elles sont inévitables (XIII, 23, X, 23), il savait bien que l'homme ne peut pas être juste devant Dieu. Mais il savait aussi, par expérience, que Dieu pardonne à celui qui se repent de tout son cœur, et il n'a jamais cessé de promettre à son peuple le salut, s'il consentait à revenir de sa mauvaise voie. De cette idée, semble-t-il, ses contemporains ne pouvaient pas saisir toute la portée, parce que leur esprit était trop rempli de l'idée de la rétribution. Aussi la plupart des auteurs des psaumes — et l'on trouve la même idée dans les Proverbes — considèrent, d'une façon assez simpliste et flottante, le fait d'être au service de Iahvé de tout son cœur, comme une garantie suffisante de justice¹. Cependant il y avait des âmes qui avaient creusé plus profond, et qui avaient compris la pensée de Jérémie : le repentir complet, sans retour, de l'âme pécheresse, seule condition du pardon plein d'amour de Dieu, et l'une d'elles l'avait exprimée dans cette phrase vraie d'une vérité éternelle « le seul sacrifice agréable à Dieu, c'est un esprit brisé et contrit. » (Ps. LI, 19). Celui qui a dit cela avait compris le sens des paroles et de la vie du prophète.

paroles mêmes de Jérémie, et que les traits sous lesquels ils dépeignent les douleurs de la communauté leur sont fournis par les douleurs mêmes du prophète ». Ibid.

¹ Cette idée était entretenue par l'influence d'Ezéchiel qui avait dit : *Faites-vous un nouveau cœur* (XVIII, 31) au lieu que chez Jérémie c'est Dieu qui dit : *Je vous ferai un nouveau cœur* (XXXI, 33).

Religion intérieure, loi intérieure, notion tout intime de la repentance et de l'union avec Dieu par la prière, voilà les notions que les paroles et l'exemple de Jérémie ont inculquées aux âmes pieuses. On peut bien dire que c'est lui qui a créé la religion intime, la religion du cœur¹.

5. Conclusion.

A l'époque où parut Jérémie, la religion juive passait par une crise terrible. Elle commençait à subir les atteintes de l'esprit légaliste qui menaçait de la corrompre complètement. A peine dégagée, par l'influence de personnalités hautement spirituelles, du matérialisme, elle semblait vouloir y retomber de tout son poids. Enfin, toute pénétrée de nationalisme, elle allait sombrer dans la tourmente qui emporta la nationalité juive. Aucune loi, aucun décret, aucun secours étranger ne pouvaient la sauver. Mais, malgré les apparences, Dieu n'avait pas oublié son peuple. Il envoya Jérémie, il forma cette personnalité puissante, il lui permit de conquérir, au travers des épreuves, une foi individuelle, profonde, réfléchie, une foi pure et spirituelle, une foi confiante et triomphante. Et alors le légalisme eut beau étendre insolemment ses branches de toutes parts, à côté de lui croissait sans relâche la semence qu'avait répandue Jérémie, la religion du cœur. Les tendances matérialistes purent s'affirmer et même s'incarner dans certaines institutions officielles, qu'importait ? A l'école de Jérémie des âmes avaient appris que Dieu est esprit et que la seule offrande qui lui soit agréable, c'est un cœur transformé. Et l'état juif fut ruiné, le peuple emmené en captivité et toutes ses espérances détruites ; mais, par sa parole et par son exemple, Jérémie avait prouvé aux yeux de tous que Iahvé plane au-dessus des divisions entre nations, parce qu'il est le Dieu des consciences individuelles, et parce que seule la foi en lui donne le droit d'appartenir à l'alliance nouvelle.

Ainsi l'influence de Jérémie sur la religion d'Israël fut triple : il l'empêcha d'être ruinée par une catastrophe politique ; il l'em-

¹ Nul ne sent plus que moi l'insuffisance de cette exposition très incomplète et très vague. Je l'aurais volontiers supprimée si je n'avais l'espoir que son insuffisance même poussera quelqu'un à faire mieux et à approfondir définitivement cet important sujet.

pécha de tomber dans le matérialisme; il l'empêcha de se nouer, de se cristalliser dans une forme inférieure, la forme légaliste. Longtemps cette grande action resta cachée, parce que les tendances qu'il avait combattues occupaient le devant de la scène. Mais, à la longue, il apparut bien que cette théocratie sacerdotale, avec ses lois rigides, et ses institutions rituelles, ne vivait pas par elle-même. Au-dessous d'elle, la soutenant et lui communiquant un semblant de vigueur, il y avait une piété vivante et intérieure, et c'était celle qu'avait vivifiée Jérémie. Les Siméon, les humbles pécheurs du lac de Gennésareth, tous ceux qui accueillirent et comprirent Jésus, tous ceux auxquels il a dit : « Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés ! » sont les héritiers spirituels de Jérémie. Et ce n'est pas son moindre titre de gloire que d'avoir ainsi, plus que tout autre, « préparé le chemin du Seigneur ».

CONCLUSION

« Ils ont Moïse et les prophètes. Qu'ils
les écoutent ! » Luc XVI, 29.

Ch. Secrétan distingue quelque part, parmi ceux qui prennent la vie au sérieux, deux classes d'hommes : les uns cherchent avant tout à savoir : « le prix de la vie consiste pour eux à leur permettre d'apprendre ». D'autres, au contraire, « s'attachent surtout à la vie et n'attribuent de prix au savoir que dans la mesure où il leur permet d'améliorer la réalité qui les environne. » A tort ou à raison c'est cette dernière attitude qui me paraît la seule vraie. Il ne doit pas nous suffire d'avoir fait revivre devant nos yeux une période importante de l'histoire d'un peuple, nous ne devons pas nous contenter d'avoir appris à connaître une personnalité éminente et intéressante et même d'avoir éprouvé pour elle un profond sentiment d'admiration. Il faut, pour que notre étude ne soit pas vaine, que nous puissions y puiser des leçons pour la conduite de notre propre vie, des indications sur nos devoirs présents. Or actuellement, au milieu de la foule de problèmes qui s'agitent, deux questions vitales se posent, plus impérieusement, à la conscience des chrétiens quels qu'ils soient : Que dois-je faire en tant qu'homme, au sein de la société ? — Que dois-je faire en tant que chrétien au sein de l'Eglise ? A côté de ceux qui tentent de résoudre ces questions par la seule observation des faits actuels ou par la théorie pure, il y a place pour ceux qui, reconnaissant sous les formes infiniment changeantes une vérité morale éternelle, demandent à l'histoire de les éclairer au milieu des ténèbres présentes. Et c'est pourquoi nous allons chercher auprès du vieux prophète, non pas un système tout fait que nous n'aurions qu'à appliquer mécaniquement, mais un principe qui nous dirige dans l'accomplissement de notre devoir social et de notre devoir religieux.

Le devoir social. — On ne peut nier l'immense valeur sociale du ministère de Jérémie. Il avait devant lui et contre lui un peuple que ses fautes et un orgueil aveugle menaient droit à la ruine. Et, considérée d'un certain point de vue, toute son activité apparaît comme un effort désespéré pour arrêter cette course à la mort. Il a employé tous les moyens; il a prêché, prié, menacé, il est entré dans l'arène politique : rien n'a réussi; mais du moins a-t-il pu, par son exemple et par ses paroles, faire comprendre au peuple que la chute de la ville sainte n'entraînait pas la perte du culte du vrai Dieu, et ainsi, il a puissamment contribué à empêcher la dispersion, la disparition de son peuple; médiocre résultat social si l'on se place à notre point de vue actuel, mais combien grand lorsqu'on songe que pour les hommes de ce temps l'humanité se réduisait à peu près à la nation dont on faisait partie, et que pour un Jérémie il ne pouvait y avoir de devoir social plus élevé que celui de sauver son peuple de la destruction! — D'ailleurs son rôle social ne s'est pas borné à cette action un peu extérieure. Est-ce peu de chose, socialement parlant, que d'enseigner la nécessité d'une transformation intérieure, et de proclamer qu'il n'y aura de vie heureuse que quand la loi qui règle équitablement les rapports entre les hommes, sera écrite non sur des pierres ou sur du parchemin mais dans les cœurs? Et comme la société répondrait mieux à sa destinée si elle mettait résolument en pratique le principe que Jérémie a toujours mis en avant : l'obéissance en tout et malgré tout à la volonté divine ou, si l'on veut, au devoir moral! Mais tout cela est encore fort peu à côté de la valeur sociale de l'action spirituelle de Jérémie. S'il est vrai que la religion est la plus grande de toutes les puissances sociales, s'il n'est pas exagéré de dire que « la conversion d'une âme est plus importante au point de vue économique que la construction d'une ligne de chemin de fer, » (Fallot) l'activité de Jérémie revêt une importance sociale de premier ordre. Il a profondément agi sur la destinée d'Israël; après l'avoir empêché de périr, il l'a engagé dans la voie qui mène à la vie véritable, il a préparé ce formidable événement social qu'est l'apparition du Christianisme, et, en apprenant aux hommes à aimer Dieu de tout leur cœur et de toute leur âme, il leur a par là même appris à aimer leur prochain comme eux-mêmes. Moins apparente que chez beaucoup d'autres réformateurs religieux, la valeur sociale de l'activité de Jérémie n'en est pas moins immense.

Or quel fut le principe, le secret de cette activité ? Après ce que nous avons vu la réponse est facile. Tout, dans le prophète, s'explique par sa personnalité : ce message, interprétation des intentions de Dieu, par une conscience entièrement soumise à la volonté divine; ce labeur incessant que seul pouvait fournir un homme dévoré du « zèle de la Maison de Dieu » ; cette solidarité avec le peuple pécheur qu'il accepte par amour et par devoir; ces notions religieuses, fruit d'une expérience personnelle profonde, et cette influence spirituelle, rayonnement de la vie qui était en lui et des principes qu'il incarnait aux yeux de tous. Dans la personnalité du prophète s'unissent et s'harmonisent toutes les formes si diverses de son activité sociale : c'est la clef de voûte de l'édifice.

Et c'est là une grande leçon pour nous qui nous demandons aujourd'hui dans quel sens nous devons orienter notre activité sociale. L'exemple de Jérémie nous indique que dans la vie sociale elle-même; l'élément primitif, essentiel, c'est l'individualité « qui constitue les blocs de granit avec lesquels doit se bâtir la société » (Vinet). Sans prétendre énoncer une affirmation théorique absolue — car, dans de telles questions et surtout lorsqu'on ne se fonde que sur un fait, il est impossible de porter un jugement définitif — nous nous trouvons amenés à insister sur l'importance de la personnalité dans la vie sociale. Et la conséquence que nous pouvons, que nous devons tirer de cette constatation, c'est que notre devoir social est de constituer d'abord fortement notre propre personnalité et ensuite de travailler à constituer autour de nous de fortes individualités morales qui, une fois formées seront de puissants facteurs de rénovation et de progrès. Plus que tout autre, Jérémie s'est senti solidaire de son peuple; plus que tout autre, il s'en est séparé pour rester fidèle à soi-même; et plus que tout autre, il a eu une influence sociale profonde et bienfaisante. Mettre l'accent sur la personnalité ce n'est donc pas nier la solidarité, c'est au contraire la mettre intelligemment et fructueusement en pratique¹. Que l'homme rentre en harmonie avec lui-même, qu'il réponde à sa vocation en devenant, par l'obéissance à la loi intérieure, une personnalité forte et libre, en un mot qu'il soit homme

¹ « Le bien moral est d'exalter et de déployer notre être propre au service de l'humanité » (Ch. Secrétan). « La force est la condition de la vraie bonté » (Robertson).

vraiment, et il préparera et présagera l'avènement de la véritable société humaine, ou, ce qui est la même chose, la venue du Royaume de Dieu sur la terre.

Le devoir religieux. — L'action sociale de Jérémie, quelque grande qu'elle ait été, n'occupe cependant pas le centre de sa vie, de ses pensées. Elle n'est qu'une des formes et une des conséquences de son activité. La mission du prophète est avant tout religieuse. Au dessus de l'intérêt du peuple il met la volonté de Iahvé, ou plutôt il ne les distingue pas : l'intérêt vrai du peuple est dans l'obéissance complète au Dieu Tout-Puissant. La transformation du cœur, la soumission à la loi parfaite de Iahvé, voilà ce qu'il poursuit. Dès l'abord, il nous apparaît comme un des plus grands et des plus purs héros de la vie religieuse : son existence tout entière est pénétrée d'amour pour Dieu ; la foi, la soumission éclatent dans tous ses actes, et si l'on voulait le définir tout entier par un seul mot ce serait le mot : *religieux* qu'il faudrait choisir. Si nous réfléchissons encore à la profondeur jusque là inconnue qu'a atteinte sa pensée religieuse, si nous songeons que son influence a été très profonde et très durable, nous ne pouvons pas ne pas voir en lui un des plus authentiques témoins de la vérité religieuse éternelle. En examinant, en analysant, dans son principe, sa vie intérieure, nous trouverons, peut-être plus que dans l'observation de tel *cas* contemporain plus ou moins morbide, des indications précieuses sur notre devoir religieux.

Nous avons vu, plus haut, que l'action sociale de Jérémie s'explique tout entière par sa personnalité. Il en est de même de sa vie et de son influence religieuses. Jérémie le prophète n'est pas venu pour propager des idées nouvelles que Dieu lui avait plus ou moins magiquement communiquées, et qu'il devait intégralement reproduire pour le salut des hommes. Indépendamment de ce qu'une telle conception de l'inspiration a de moralement inadmissible, en tant qu'elle représente Dieu comme imposant la vérité à la conscience humaine, ce qui n'est digne ni de l'homme ni de Dieu, il est certain qu'elle ne cadre en aucune façon avec les faits que nous avons observés. L'action de Dieu s'est exercée sur Jérémie, non par des révélations toutes faites, qui auraient eu pour effet d'anéantir son individualité au profit de son message, mais au contraire par la formation incessante, en lui, d'une personnalité toujours plus forte. Tout en la laissant parfaitement libre, elle n'a

négligé aucun moyen : influences familiales, nationales, religieuses, impulsions directes, pour affermir cette personnalité. Mais une fois qu'elle l'a eu constituée, elle l'a laissée vivre et agir par elle-même. C'est de *son* expérience, de *sa* communion avec Dieu que Jérémie a tiré les éléments de son message et les notions qu'il s'est employé à répandre, c'est *sa* foi qui lui a permis de travailler comme il l'a fait, c'est *sa* confiance qui lui a donné la force d'espérer contre toute espérance. Et parce que le prophète était une personnalité vivante, parce qu'au lieu d'être un phonographe ou un simple interprète, il vivait son message, parce que son message et lui n'étaient qu'une seule et même chose, alors il a pu agir par ses paroles et par son exemple. Des pures idées n'ont jamais eu, n'auront jamais aucune action sur l'humanité, mais si elles sont le produit d'une expérience, si c'est une expérience personnelle qu'elles font revivre devant celui qui les évoque, alors elles peuvent avoir une influence spirituelle. Si Jérémie a pu être un prophète c'est parce qu'il était une puissante personnalité.

Mais, nous l'avons déjà indiqué, Jérémie a toujours vécu en communion avec Dieu. Cette personnalité puissante était une personnalité soumise. Jamais il n'a parlé en son propre nom. Au prix de luttes souvent terribles il a toujours fait taire ses désirs, abandonné ses propres pensées, incliné sa volonté lorsque Dieu le lui a demandé. Plus il était fort, plus il était soumis; plus il était soumis, plus il était fort. En lui, rien du surhomme qui prétend créer sa grandeur par l'abaissement de ceux qui l'entourent et par l'orgueilleuse exaltation de sa volonté. Jamais il n'a cherché pour lui le succès, jamais il ne s'est glorifié de sa puissance. Pour qu'il pût agir, il fallait qu'il fût fort. Mais il a mis toute cette force au service de Dieu. Il n'a été un héros que pour pouvoir être un prophète. Et parce qu'il s'était ainsi soumis à Dieu, il a mérité de devenir le serviteur de Dieu sur la terre, parlant en son nom et promettant de sa part le bonheur éternel au peuple obéissant et fidèle.

Ce que nous venons dire de Jérémie nous pourrions le dire de tous les prophètes. Amos, Osée, Esaïe, Ezéchiel nous apparaissent comme des personnalités fortes qui, par un acte libre, se sont mises tout entières au service de Dieu, chacune apportant d'ailleurs sa note spéciale suivant son caractère et les conditions dans lesquelles elle se trouve placée. Aucun de ces hommes ne se présente comme un initiateur, aucun ne songe à propager des idées nou-

velles, leurs prétentions sont plus modestes : doués, grâce à leur soumission absolue à la volonté de Dieu, d'une clairvoyance spirituelle peu commune, ils savent reconnaître avec vigueur les fautes, les péchés du peuple, mais ils savent aussi discerner, sous les déformations qu'il a subies, le principe éternellement vrai et toujours fécond de la religion mosaïque (Jér. VI, 16), l'obéissance complète à la volonté sainte du Dieu unique. Dégager cette grande vérité de tous les préjugés, de tous les restes du passé, en faire voir les conséquences dernières, et essayer de l'imposer à la conscience du peuple qui ne sera heureux que quand il la mettra résolument en pratique, enfin et surtout la vivre eux-mêmes, et la faire, par leur conduite, briller aux yeux de tous, telle fut leur œuvre. Et de cette œuvre si modeste le résultat fut incalculable. Il est plus que probable que, sans les prophètes, la religion d'Israël aurait, malgré ses principes si féconds, fini par se figer, comme l'ont fait les doctrines pourtant si profondes de Zoroastre et du Bouddha. Rajeunie par leur action, la piété juive vécut longtemps encore, jusqu'au moment où le légalisme pharisaïque menaça de l'étouffer. Mais alors parut Celui qui était plus qu'un prophète, et qui substitua à la religion de la loi expirante la religion de la grâce.

Aujourd'hui c'est cette religion elle-même qui est menacée. Après des siècles de triomphe, le Christianisme est battu en brèche de toutes parts : les uns se réjouissent de sa chute irrémédiable, d'autres affectent de l'ignorer, d'autres consentent à y voir un stade inférieur du développement de l'humanité, beaucoup enfin l'attaquent avec violence. Mais, comme au temps des prophètes, c'est au sein de la religion elle-même que sont ses pires ennemis. Soit qu'ils s'attachent aveuglément à une tradition glorieuse mais dépassée, soit qu'ils se complaisent dans un matérialisme religieux révoltant, soit qu'ils affadissent le Christianisme en le réduisant à quelques principes clairs et justes mais impuissants, soit qu'enfin et surtout ils contredisent formellement par leur conduite les vérités que leur bouche énonce, ces ennemis intérieurs menacent beaucoup plus l'Eglise que les athées ou les sceptiques. Contre eux il faut des prophètes, qui, à l'exemple des voyants d'Israël, s'attachent à l'œuvre modeste mais urgente de purification. Il n'y a rien à créer ; il s'agit seulement de dépouiller les principes essentiels du Christianisme de ce qui les obscurcit, les masque, les trahit, et d'en montrer l'application aux circonstances présentes, il s'agit de faire revivre, dans toute son intégrité et dans toute sa

pureté, la personne de Jésus, il s'agit enfin de donner au monde écoeuré par l'hypocrisie religieuse, le spectacle de vies chrétiennes conséquentes, toutes consacrées au service du Père et des Frères. Où réside le secret d'une telle action? Tous ceux qui l'ont exercée, en Israël comme au sein du Christianisme, nous disent, avec Jérémie, que c'est en constituant fortement avec l'aide de Dieu sa personnalité, et en soumettant pleinement cette personnalité à la volonté divine que l'on peut agir ainsi. Tel est notre devoir religieux personnel. Essayer de former tout autour de nous des personnalités, tel sera notre devoir religieux vis-à-vis de nos frères. Transformer profondément une seule âme est plus utile que provoquer un enthousiasme passager dans une foule immense, ou que promulguer une loi, si excellente soit-elle. C'est par des conversions individuelles que l'Eglise conquerra le monde. Au bout de sa longue et douloureuse carrière le prophète d'Anatot avait entrevu cette grande vérité. Après vingt-cinq siècles l'humanité, l'Eglise elle-même n'ont pas su encore renoncer à une méthode collectiviste trop facile. Peut-être les souffrances et les épreuves finiront-elles par leur apprendre ce que le prophète avait conquis pour elles par toute une vie de lutttes et de douleurs.

THÈSES

I. Loin de nuire aux écrits bibliques, la critique les rend plus compréhensibles et permet d'en apprécier mieux la valeur religieuse. Mais, pour être fructueuse, elle ne doit pas se borner aux questions historiques et exégétiques, elle doit faire une large place à l'étude psychologique.

II. La réforme deutéronomique, belle par ses intentions, utile à certains points de vue, a fait beaucoup de mal à la religion d'Israël, en la rendant cléricale, légaliste et extérieure.

III. Préparée par diverses influences (famille, milieu) et par l'éducation, mais, dans son essence, fruit d'une action divine directe, la personnalité de Jérémie est la source de toute son activité, elle est le secret de son influence, et c'est dans sa formation et son développement que réside l'inspiration du prophète.

IV. Jérémie n'a eu, pour ainsi dire, aucune action sur la pensée théologique juive, mais son influence sur la piété individuelle a été profonde et décisive.

V. Jérémie a été le prophète par excellence de la Nouvelle Alliance; il en a pressenti la véritable nature, il en a préfiguré le fondateur, et, par son activité, il en a préparé la venue.

VI. « L'individualité ne date que d'elle-même et ne relève que de Dieu. L'individu est le cœur, la sève vivifiante de l'humanité... effacer l'individualité c'est effacer l'humanité ». Vinet.

VII. Toute étude historique, surtout dans le domaine religieux, doit s'attacher aux réalités spirituelles plus qu'aux faits extérieurs et aux idées, résister au danger presque fatal du déterminisme, et accorder une attention toute particulière aux personnalités éminentes.

Il est absolument nécessaire de tenir compte, dans l'enseignement religieux, dans la prédication et dans la polémique avec les athées, des résultats de la science et de la critique. Cependant on ne saurait user de trop de précautions, et, lorsqu'il s'agit de rejeter des notions qu'une tradition religieuse plusieurs fois séculaire a consacrées, il ne faut le faire qu'en parfaite connaissance de cause et au nom de motifs irrésistibles.

Une réforme de la préparation au pastorat s'impose. Il serait désirable qu'avant, pendant et après son éducation théologique, l'étudiant s'initiat, sous la direction d'un pasteur expérimenté, à la pratique du ministère.

Les luttes ecclésiastiques seraient avantageusement remplacées par une œuvre de mission et d'évangélisation plus intense.

